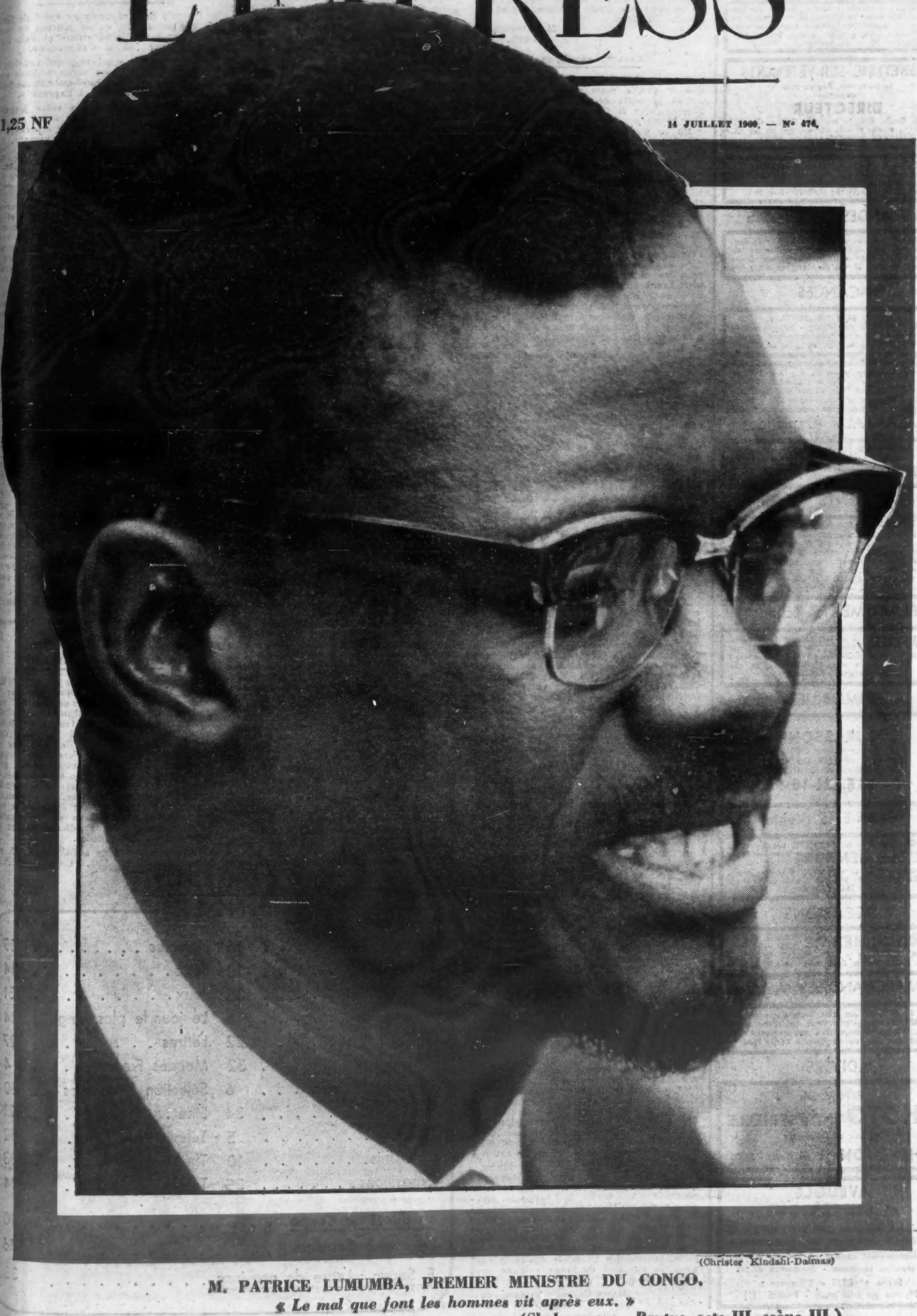
EN DIRECT DU CONGO

(Voir pp. 8-9-10)

L'EXPRESS

1,25 NF

14 JUILLET 1960. — N° 474.



(Christer Kindahl-Dalmas)

M. PATRICE LUMUMBA, PREMIER MINISTRE DU CONGO.

« Le mal que font les hommes vit après eux. »

(Shakespeare - *Brutus*, acte III, scène III.)

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres. signes ou espaces par ligne)
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

REPRESENTANTS (TES) multicartes bonne instruction pharmacie Paris-Seine pour lancement septembre produits beauté. Ecrire E.R.P. 45 bis, rue des Acacias - PARIS

Organisation prof. de création récente cherche collaborateur moins de 30 ans ; form. juridique ou économ., si possible connaissant anglais ou allemand. Travail varié, possibil. avenir. Ecr. n° 6478 L'Express, 29, r. de Marignan - Paris-8e

BONNETERIE SUR-VÊTEMENTS
50 personnes. Région midi demande
DIRECTEUR
30-40 a. Expér. dans la branche. Organ. et cont. product. : études et prix de rev. cur. vit. et réf. à HAVAS MONTPELLIER n° 44.452

PHARMACIEN banl. E. cherche étudiant (e) ou jeune diplômé (e) pour remplacement un jour par semaine toute l'année et congé annuel. Tél. 72 à CHANGIS-s-MARNE (S.-et-M.)

DEMANDES D'EMPLOIS

Ami de L'Express, actuellement chauffeur de taxi, permis B.C.D.E., cherche place « homme de quai » dans entreprise transports routiers. Ecrire L'Express, n° 6453, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

VACANCES

« LA MAISON DES PETITS » à SANTEUIL (Seine-et-Oise) - Téléphone 7 Enfants de 4 à 11 ans. Belle campagne, surveillance qualifiée, places disp. fin juillet au 15 sept.

SAINT-VERAN (H.-A.). Alt. 2.042 m. HOTEL BEAUREGARD ** A. Tél. 2. Plus haut village d'Europe. Site incomp., repos, excursions, pêche. 300 j. soleil.

CAPITAUX (Demande)

INSTITUTEUR recherche **3 à 4.000 NF** remboursables par trimestre à 10 %, garanties sérieuses. Ecr. n° 5773 L'Express, 29, r. Marignan-8e

APPARTEMENTS (Locations)

A louer vide APPARTEMENT neuf 4 p. Fresnes pour 1 à 2 ans seul. à eprs. pouv. donner garant. évac. ultér., par ex. atend. achèv. appart. souscrit sur plan. Air, calme, lum., 76 m2 dont loggia Sud, conf. mod., asc., chauff. c., bon. insonor., vide-ord., bail, loyer mens. 350 + 50 pour ch. compr. chauff. Ecr. L'Express n° 6477, 29, rue de Marignan (8e)

APPARTEMENTS (Echange)

AUTEUIL 3 pièces, cuisine, s. de bains, chauff., tout conf., 3e ét. sur parc privé. Soleil CONTRE 4-5 p. même confort étage élevé. Ecrire n° 6361 L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIERS RESIDENTIELS
KLE. 31-10

PROPRIÉTÉS (Vente)

Près Cocherel à 50 m. riv. truites site splendide **VIEILLE DEMEURE** bien aménagée living, 4 ch. tt conf. s. de b. cave, garage, greniers, jardin. DESIRE WEISS, 41, bis, rue Condorcet, Paris-9e TRU. 62-53

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

DIVERS

REPORTAGE
PHOTO INDUSTRIELLE
en noir et en couleur
CHEVOJON, 9, rue Cadet - PARIS

AVEUGLE et LEUCÉMIQUE
1er degré, demande prêt 3.000 NF par 50 ou 100 NF pour tenter tous soins possibles. Remboursement capital et intérêts 2-3 ans. Garanties sérieuses - Assurance décès
Ecrire n° 6472 « L'Express » 29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Courrier

La lettre de Cossé-Brissac

Je remercie « L'Express » d'avoir publié la lettre de l'abbé de Cossé-Brissac.

Autour de moi, des dizaines d'hommes de bonne volonté qui essaient de vivre selon leur foi, et des dizaines d'amis de bonne volonté qui essaient de vivre selon leur conscience, approuvent les termes de cette lettre.

Et ce que nous demandons à nos responsables, pour que cessent la torture et tous les crimes qui accompagnent cette guerre d'Algérie, qui accompagnent la guerre, c'est la paix, la paix rapide. Nous ne voulons pas d'une septième année de guerre d'Algérie.

M. Antonini
Paris.

Certains chrétiens

Combien je remercie « L'Express » d'avoir publié dans son numéro du 7 juillet la lettre de M. l'abbé de Cossé-Brissac, sous le titre : « Les Chrétiens, les premiers ».

En ce qui me concerne, j'avais déjà entendu des prêtres flétrir publiquement les tortures, M. l'abbé de Cossé-Brissac a, lui aussi, le courage de le faire.

Certains chrétiens, en effet, sont trop souvent partisans du silence en cette matière, ils ont la manie de voir de la politique partout, là même où il s'agit seulement d'humanité et de morale...

Or, le Christ, s'il revenait, admettrait-il un procédé comme la torture ou même se contenterait-il tout simplement de l'ignorer ?

Si des articles comme celui-ci, signés par des chrétiens authentiques, étaient plus nombreux, peut-être arriveraient-ils à secouer quelques-uns de ces « bien-pensants » qui font songer aux pharisiens d'autrefois, sensibles à la lettre plus qu'à l'esprit de leur religion, oublieux de ce que « la lettre tue et l'esprit vivifie ».

R. de Chastellier.
Nantes.

Je ne veux pas être complice

Bravo à M. l'abbé de Cossé-Brissac pour son courageux article !

Je voudrais qu'il trouve ici l'expression de mon admiration et de ma reconnaissance.

Oui, tous les Français, chrétiens surtout, devraient protester énergiquement contre ces abominables pratiques. Leur silence est incompréhensible et ne peut s'expliquer que par la peur.

Pour ma part, je ne veux pas être complice. Faudra-t-il en arriver à avoir honte d'être Française ?

M. F. T.
Rouen.

Sur les plages d'Alger

Ayant lu par hasard votre journal « L'Express », en raison du titre « Sur les plages d'Alger », qui avait piqué ma curiosité, je ne peux m'empêcher d'être choquée de constater que si vous vous penchez avec la plus extrême sollicitude sur les musulmans d'Algérie, qui sont, je le reconnais, pris entre deux feux, et ne demanderaient qu'à vivre en paix, par contre, pour les « pieds noirs » dont je suis, leur drame paraît peu vous émouvoir, et dans votre journal il ne doit jamais être question des lâches assassinats dont ils sont victimes tous les jours, ni des stupides attentats à la bombe ou à la grenade qui tuent et mutilent aussi bien des hommes que des femmes ou des enfants, et n'épargnent même pas, le comble, les musulmans eux-mêmes !...

Pendant ce temps, ces messieurs du F.L.N., à l'extérieur, ne pensent qu'à mener la bonne vie dans les grands palaces, avec l'argent des collecteurs de fonds, et à se mettre de côté des petites fortunes. J'ai su par quelqu'un qui est allé à Genève, que Ferhat Abbas possède là-bas des rues entières d'immeubles et bon nombre de millions dans les banques... Bien entendu, cela ne sera jamais dit, mais bien des musulmans d'Algérie savent ce qu'il en est, et je ne pense pas qu'ils accepteront la dictature sanglante que celui-ci ne manquerait pas d'installer, se moquant pas mal d'autre part de la misère de la masse, ni de progrès social, vous le savez très bien aussi.

Etant née en Algérie, je me sens dans mon pays ici, et je commets le crime impardonnable de vouloir continuer à y vivre et à y rester Française. Je n'ai pas mauvaise conscience et ne me considère pas comme une affreuse colonialiste (ce mot est d'ailleurs bien périmé).

En tant qu'assistante sociale je m'occupe de familles musulmanes, et je les aime et ne demande qu'à les aider au maximum, et ne ménage jamais ma peine, elles le savent et m'aiment bien aussi ; toutes ces femmes que je visite sont des amies pour moi, et me font toujours le plus chaleureux accueil, ce qui est pour moi un grand encouragement à multiplier mes visites, malgré la fatigue d'avoir à arpenter des bidonvilles en tous sens.

Je suis pour ma part très fière de l'œuvre splendide qu'a accomplie, et que continue à accomplir, la France en Algérie ; ni les Anglais, ni les Hollandais, ni les Belges n'en ont fait autant dans leurs possessions d'outre-mer, ils se sont contentés de profiter, ils n'étaient donc pas attachés sentimentalement à ces pays, comme les Français d'Algérie sont attachés par tant de fibres, cela ne peut se comparer...

Marie-Claire Villemonte
Alger.

Où est le danger ?

Croyez-vous vraiment, sincèrement, à une dictature de droite, et ne pensez-vous pas que l'épuration dans l'armée entreprise par de Gaulle ne suffise pas à éliminer tout risque sérieux de ce côté ?

Et, avant de réfléchir à une conclusion, M. Mendès France et vous-même souhaitez-vous, comme de Gaulle, une France libre, prospère et indépendante ?

Français moyen, un brin conservateur sans doute, mais ni sectaire ni ambitieux, je pense comme nombre d'amis ou relations que le réel danger vient de l'Est où l'on cache de moins en moins la volonté d'annexer Afrique et Europe de l'Ouest comme au-delà de l'Oder. Adieu alors, à jamais, à une France libre, prospère et indépendante ; MM. Mendès France, J.-J. Servan-Schreiber et Cie étant « épurés » parmi les premiers.

G. Briaumont
Boulogne (Seine).

Permettez : chapeau devant elle

J'ai lu dans votre dernier numéro l'article du professeur Mandouze.

L'aide au F.L.N. ? D'accord, et je crois qu'il faut le dire bien nettement : c'est un mauvais calcul politique. On ne peut prétendre travailler pour la paix par la violence. Chaque violence nous entraîne un peu plus, chaque jour, dans l'engrenage de cette guerre atroce et interminable.

Mais permettez : chapeau devant cette jeunesse généreuse. Elle mérite tout notre respect. Ces jeunes, devant l'injustice, devant l'oppression, qui donc a le droit de les blâmer, eux qui prennent tous les risques ? Non, il ne faut pas leur jeter la pierre, mais leur montrer, à eux comme aux autres, ceux qui « se cherchent » actuellement, que leur acte est politiquement déplacé.

Jean Pilchen
instituteur
Tarquimpol (Moselle).

Le respect du casoar

« Demandez quel est l'historique du casoar... », dit, dans sa lettre sur le respect dudit, M. de Beaulieu, lieutenant en Algérie...

...Pour qu'un officier, aussi certainement brillant, ne soit encore que lieutenant, il faut qu'il soit bien jeune. C'est donc un de ses « anciens », Saint-Cyrien à Saint-Cyr et non à Plougastel-Daoulas, ou je ne sais où — de 1937 à 1939 — promo « Marne et Verdun — qui doit lui donner quelques précisions sur l'historique du casoar.

Oh ! pas depuis ses débuts, car on a négligé de nous l'enseigner — mais sur sa fin qu'on nous a fait subir.

Donc, pendant deux ans, les dimanches et fêtes, nous avons promené sur nos jeunes têtes ce vénérable casoar. Et en semaine ?

Eh bien ! en semaine, avec une obstination d'insecte, on nous a enseigné à faire la guerre. La guerre de 1939 ? Bien sûr que non ! Pas même celle de 1918, celle de 1915 ! Et on nous expliquait que contre l'effrayante aviation allemande, qui venait de se déployer en Espagne, nous aurions grand besoin de forces morales. Mais on nous consolait en nous confiant que l'armée allemande n'avait pas de cadres ! Dame, pas de casoars outre-Rhin...

Et qu'est devenu ensuite notre casoar ? Si les dates 10 mai-25 juin rappellent encore, dans l'armée, quelque chose à quelqu'un, autour du lieutenant de Beaulieu, il n'a qu'à conclure lui-même.

Les Allemands ont détruit notre vieille école en 1940 et tout le monde a si bien compris ce que cela signifiait que depuis, personne n'a osé redresser ses ruines...

La tradition ?... Bien sûr ! Mais si le général de Gaulle se coiffait à la Jeanne d'Arc ou s'ombrageait le chef du panache blanc d'Henri IV, qui cependant était toujours, lui aussi, sur le chemin de l'honneur, ça ferait rire, car il faut laisser le Passé dormir tranquille.

De même, quand je vois maintenant nos jeune Saint-Coëtquidanais — ou Saints-je-ne-sais-quoi — défiler avec nos vieilles plumes, je pense aux soldats du Pape, avec hallebardes — et fraises...

L. Bourrely
capitaine en retraite
Toulouse.

Je quitte « L'Express »

On m'a déjà répondu au sujet de Siné, il y a deux ans, qu'un journal ne peut censurer ses collaborateurs et doit leur laisser leur liberté d'expression.

Vous avez une solution qui consiste à vous priver de leurs services. Tant que vous ne l'aurez pas appliquée au cas Siné, je n'achèterai plus « L'Express ».

Le jour où il quittera votre journal, je serai heureux d'en être avisé par vos soins pour me permettre de reprendre la qualité de lecteur de « L'Express ».

M. Noblat
Neuilly-sur-Seine.

Siné et la vertu

Cher monsieur Siné, je suis lecteur de « L'Express » depuis des années et je voudrais commencer par vous dire que si, par malheur, votre collaboration avec « L'Express » devait cesser, je n'hésiterais pas une seconde à « laisser tomber » « L'Express ». Ce serait ma façon radicale de protester.

Bien sûr, je n'achète pas « L'Express » seulement pour vos dessins, malgré tout le plaisir que j'en tire, mais si vous quittiez « L'Express », cela signifierait que celui-ci a perdu les vertus que je lui prête...

Je ne crains pas de dire que vos dessins font autant pour la justice, la liberté, la lutte contre le militarisme et le cléricalisme, que n'importe quel article « politique » de « L'Express ».

Continuez, monsieur Siné, vos dessins sont indispensables.

Maurice Muszynski
dessinateur
Clermont-Ferrand.

Elle est sympa !

Cela fait plaisir de voir que l'on peut encore trouver des écrivains qui ont du talent et qui savent cependant rester simples et ne pas se prendre au sérieux : l'entretien Marguerite Duras-Madeleine Chapsal, voilà « de la bonne interview ». Intelligent, sincère d'un côté comme de l'autre, pas alambiqué pour deux sous. C'est très bien.

Elle est sympathique, Marguerite Duras !

Adine Bourdin
étudiante
Oran.

Au secours de l'U.N.E.F.

La souscription ouverte par l'U.N.E.F. à la suite de la suppression de la subvention de fonctionnement a produit à ce jour un montant d'un million huit cent mille anciens francs. L'U.N.E.F. remercie tous ceux qui lui sont déjà venus en aide ; mais le ministre de l'Education nationale n'étant pas revenu sur sa décision, elle se voit obligée, pour poursuivre l'ensemble de ses activités au service des étudiants et en particulier pour préparer la rentrée, de renouveler son appel auprès de ses amis et de tous ceux qui sont soucieux de sauvegarder l'indépendance des syndicats et des organisations de jeunesse.

Adressez vos dons à l'U.N.E.F., 15, rue Soufflot, Paris (5e). C.C.P. 12.270.34, Paris.

INDEX

Affaires 16
Bevan 10
Bloc-Notes 36
Chapeaux. 18
Chine 22
Cinéma 32
Correspondances. 6
Danse 34
Editorial 5
États-Unis. 10
Expositions 35
Hommes 19
Jazz 34
Jeux 31
Le jour le plus long. . . 24
Lettres 27
Mendès France 4
Sélection Spectacles . . 20
Siné 21
Télévision. 32
Théâtre. 33
Tunis. 14
En direct du Congo. . . . 8-9-10
Le maquis Boualam 15-16
F. Sagan : Lettre de province . . . 33

APPAREILS PHOTO
Photo et Cinéma
FOCA SPORT 1
Obj. 3,5/45 mm. Obt. pose B et 8 vit. sec. au 1/300. Armement par levier. Prises flash.
Catalogué à.. NF. 234,50
Prix Studios Wagram .... — 187,68
FOCA SPORT 1 B
A viseur collimaté avec cadre lumineux et repères pour vues à moins de 2 m. Obj. 2,8/45 mm.
Catalogué à.. NF. 287,16
Prix Studios Wagram .... — 229,73
FOCAFLEX
Reflex 24 x 36 à visée directe et télémètre. Obj. 2,8/50 mm. Obt. pose B. 9 vit. sec. au 1/250.
Catalogué à.. NF. 605,60
Prix Studios Wagram .... — 484,48
SAVOYFLEX 1
Obj. 2,8/50 mm à mise au point par lentille frontale. Obt. 8 vit. sec. au 1/500, et pose B.
Catalogué à.. NF. 629,50
Prix Studios Wagram .... — 503,60
S T 280
Viseur-télémètre couplé, mise au point hélicoïdale. Obj. 2,8/45 mm. Obt. 8 vit. sec. au 1/300. Prise synchro flash.
Catalogué à.. NF. 335,00
Prix Studios Wagram .... — 268,00
BABY SEM
Petit appareil 24 x 36 tout métal. Obj. 2,8/45 mm. Obt. du 1/10 au 1/250 de sec. et pose B. Blocage vue par vue.
Catalogué à.. NF. 139,85
Prix Studios Wagram .... — 111,88
SEMFLEX 4,5
Modèle Standard 6x6cm Reflex à 2 obj. : visée 3,3 prise de vues 4,5/75 mm. Obt. 1/10 au 1/250 et pose B.
Catalogué à NF. 219,07
Prix Studios Wagram NF 175,26
SEMFLEX 3,5
Modèle Otomatic. Obj. visée 2,8 et prise de vues Berthiot 3,5. Obt. sec. au 1/400 et pose B. Armement couplé avec manivelle d'avancement du film.
Catalogué à NF. 528,44
Prix Studios Wagram NF 422,75
CAMÉRAS
SUPER CHRISTEN B 3
8 mm. Glissière pour obj. interch. Viseur multi-focal. 4 vit. Marche AR. Avec 2 obj. 1,9/12,5 et 35 mm.
Catalogué à.. NF. 817,99
Prix Studios Wagram .... — 654,39
CARENA 2 GEVAERT
8 mm. Mécanisme à régulateur indéréglable. 4 vit. Vue par vue et marche continue. Viseur à réglage de position. Avec obj. interch. 1,9/12,5 mm.
Catalogué à.. NF. 497,04
Prix Studios Wagram .... — 397,62
I D 8
8 mm. A tourelle pour 3 obj. 5 vit. Marche AR. Viseur multi-focal. Obj. 1,9/12,5 mm.
Catalogué à.. NF. 827,55
Prix Studios Wagram .... — 662,04
CINERIC PRINCESSE
8 mm. Automatique. Obj. Servocinor 1,8/12,5 mm avec cellule réglant automatiquement le diaphragme.
Catalogué à.. NF. 677,60
Prix Studios Wagram .... — 542,08
EMEL PLUME
8 mm. Ressort puissant. 5 vit. et blocage. Tourelle pour 3 obj. Marche AR. Avec viseur multi-focal et 1 obj. 1,9/12,5 mm.
Catalogué à.. NF. 698,22
Prix Studios Wagram .... — 558,58
VERONIC SEM
8 mm. A cellule photo-électrique. Obj. 1,8/10 mm. Mono-vitesse. Mise au point à partir de 1 m 50.
Catalogué à.. NF. 499,00
Prix Studios Wagram .... — 399,20
PROJECTEURS CINÉ
CINERIC REGENT
8 mm. Lampe B.T 10 v. 100 w. à miroir incorporé. Rendement lumineux inégalé. Fonctionne sur secteur 110 à 250 v. Avec obj. 20 ou 25 mm au choix et 2 bobines.
Catalogué à.. NF. 786,65
Prix Studios Wagram .... — 629,32
ACCESSOIRES PHOTO-CINÉ
FOURRE-TOUT REPORTER
Pour le transport et la protection de tous appareils ou caméras avec accessoires. Type Junior.
Catalogué à.. NF. 40,10
Prix Studios Wagram .... — 32,08
3 autres modèles plus importants pour caméras 9,5 ou 16 mm.
CELLULE REALT
Modèle Ile de France à cadran interch. à lecture directe.
Catalogué à.. NF. 145,86
Prix Studios Wagram .... — 116,69
PROJECTEURS FIXES
ROB A 4
Projecteur 24 x 36, lampe BT de 12 v. 100 w. tous secteurs 110/220 v. Obj. 100 mm et passe vues à occultation.
Catalogué à.. NF. 354,40
Prix Studios Wagram .... — 283,52
PIED CINÉ GITZO
En métal inoxydable. Stabilité parfaite. Modèle Week-end pour caméras 8 mm.
Catalogué à.. NF. 122,17
Prix Studios Wagram .... — 98,17
Tous autres modèles pour caméras 9,5 ou 16 mm.
Vient de paraître
PHOTO CINÉMA
WAGRAM
Baisse formidable
SUR GEVACOLOR
Prix Studios Wagram
PHOTO R 5 24×36 20 poses 13,04
36 poses 19,56
CINÉ R 5 8 m/m 15,92
BON EXP 602
Prière de m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre Catalogue Général illustré 1960
Nom
Adresse
AUX Studios WAGRAM
9 RUE VILLEBOIS-MAREUIL, PARIS (17e)
(à la hauteur du 40 Avenue des Ternes)

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Notre ami Bevan vient de mourir. Vous qui l'avez bien connu, quel souvenir en gardez-vous ?

BEVAN avait réfléchi toute sa vie à ce que peut et doit être le socialisme dans une grande nation industrielle. Nous connaissons tous des hommes dont le « socialisme » se réduit à l'emploi d'un certain vocabulaire, ou à des revendications purement verbales. Bevan, lui, fondait des convictions doctrinales très solides (car il était tout le contraire d'un opportuniste) sur une connaissance exacte et rigoureuse des données concrètes de la vie économique moderne ; c'est dans ce cadre, étudié avec soin, qu'il voulait satisfaire les aspirations du monde du travail, de ces mineurs gallois, par exemple, dont il ne s'était jamais éloigné.

— Vous avez parfois évoqué l'influence que Bevan aurait exercée sur vous et qui vous aurait conduit dans un parti socialiste. En quoi a-t-elle consisté ?

LORS de nos discussions depuis une douzaine d'années, j'ai toujours été frappé par l'étendue des zones d'accord qui existaient entre nous.

Il était très attaché à l'idée de la nationalisation des secteurs fondamentaux, qu'il appelait les « positions dominantes de l'économie ». C'est exactement la thèse que j'avais soutenue au sein du Gouvernement de la Libération en 1944-1945. Je pourrais donner d'autres exemples.

Pour réaliser une pareille politique, il souhaitait voir se constituer en France une solide force de gauche unifiée ; et il est vrai que j'ai tenu un grand compte de son opinion l'an dernier en demandant mon entrée dans le P.S.A. pour lequel il avait une grande sympathie.

Au cours des jours difficiles que nous traversons, nous pouvons puiser une leçon dans l'exemple qu'il nous a donné d'une vie de militant et d'homme politique, d'un bout à l'autre, sans faiblesse et sans défaillance.

— Que pensez-vous des événements dramatiques qui se produisent au Congo belge ?

SI on bloque trop longtemps un mouvement irrésistible par sa nature, l'explosion, lorsqu'elle se produit finalement, est d'autant plus violente. Pendant des années, certains citaient le Congo belge comme une colonie où la métropole gardait tous les pouvoirs, sans en concéder la moindre part aux autochtones. Et, en effet, le calme y a régné longtemps en surface. Mais le moment est arrivé où la pression profonde ne pouvait plus être contenue. C'est alors seulement que les Belges ont accordé l'indépendance. C'était trop tard.

Car on s'est aperçu alors, et on s'aperçoit chaque jour davantage de l'immense difficulté de faire vivre un pays devenu indépendant d'un jour à l'autre, s'il ne dispose pas de cadres politiques, administratifs et techniques en nombre suffisant. Or, les Belges s'étaient toujours refusés à former au Congo une classe évoluée capable de prendre un jour toutes les responsabilités. C'est le fond du drame actuel.

La décolonisation, c'est avant tout une affaire d'hommes. Si ces pays sous-développés (sur lesquels Bevan a été, je crois, le premier à appeler l'attention) ne disposent pas de cadres sociaux suffisants en qualité et en nombre, les pires déséquilibres peuvent se produire après leur émancipation. Qu'une minorité excitée et fanatique provoque des troubles, il n'y a personne pour résister.

Dans le cas du Congo, l'ordre ne pouvait être maintenu que par l'armée ; c'était l'ancienne armée belge, composée de soldats tous autochtones et d'officiers tous Belges ! Symbole de la situation politique et de toutes ses conséquences psychologiques. Dans une telle situation, il y a toujours le risque terrible que des soldats jusque-là dociles, et qui avaient servi fidèlement l'ancien état de choses, basculent d'un seul coup, se jettent à l'autre extrême, ne serait-ce que pour se racheter. A la fin de la campagne d'Indochine, la pire crainte du commandement français, ce n'était pas le Viet-Minh, c'était le retournement brutal et soudain des unités jaunes de notre propre armée.

Comment, pour en revenir au Congo, assurer la discipline des soldats autochtones quand il n'y a, parmi les officiers, pas un seul homme de couleur ? Les officiers européens ont évidemment perdu le contrôle d'un jour à l'autre.

On a beaucoup plaisanté — plaisanterie de mauvais goût — parce que le gouvernement congolais, en dernier lieu, a choisi un sous-officier noir pour le nommer général. Que pouvait-il faire d'autre ?

— Quelle conclusion tirer !

CELLE-CI, qui est très simple : quand un Etat colonisateur ne conduit pas progressivement un pays colonisé vers le self-government, on risque les pires catastrophes. Si l'Etat colonisateur organise au contraire l'émancipation, notamment en formant des élites, des classes sociales évoluées, les transitions sont plus aisées et l'évolution peut s'opérer pacifiquement.

C'est, en gros, pourquoi les Anglais ont réussi la décolonisation mieux que nous. Ils ont presque partout créé des cadres locaux, bien préparés aux tâches de l'indépendance. Là où ils l'ont fait, comme aux Indes, en Jamaïque, au Tanganyika, en Nigeria, etc., les choses se sont bien passées.

De même pour nous, l'évolution que nous constatons dans les pays que nous avons gouvernés est très variable, selon que nous avons su préparer des classes aptes à jouer leur rôle. En Tunisie, plus sans doute qu'ailleurs, nous avons formé des hommes capables de prendre leur pays en main. Ils le dirigent aujourd'hui et, compte tenu des immenses difficultés, ils le font bien ; les Français qui vivent là-bas en témoignent. En revanche, en Algérie, il est évident que l'absence de cadres aptes à diriger le pays — absence dont nous sommes responsables — se fait et continuera à se faire durement sentir.

— Pensez-vous donc qu'un futur gouvernement algérien se heurterait aux mêmes difficultés que le gouvernement congolais ?

NOUS avons formé trop peu d'hommes, en Algérie, je viens de le dire. Mais tout de même le vide est moins absolu qu'au Congo. Il y a eu un peu plus d'écoles, il y a eu de petites expériences de vie locale autonome. Le F.L.N., de son côté, dans les maquis, forme aussi de futurs dirigeants. Il n'en reste pas moins que le déficit en hommes posera un problème difficile, quel que soit le statut futur du pays.

— A propos de l'Algérie, que pensez-vous des discours que le général de Gaulle vient de prononcer au cours de son voyage en Normandie ?

DE GAULLE a fait acclamer partout la paix prochaine. Or, par un singulier paradoxe — c'est le moins qu'on puisse dire — il parlait au lendemain même du jour où il avait prétendu assujettir l'adversaire venu négocier à Melun, à des conditions si humiliantes qu'elles équivalaient à exiger la capitulation ! Or, le G.P.R.A. n'est pas prêt à une reddition pure et simple. On va donc non à la paix, mais à une prolongation de la guerre.

Dans les mêmes discours, le général de Gaulle a évoqué l'avenir. Il songerait, dit-on, à former, avec les prétendus élus, une Assemblée consultative qui étudierait des questions économiques et même politiques. Il créerait donc, avec les gens qu'il a sous la main, une « Algérie algérienne » qui, a-t-il dit, pourrait avoir ses gouvernants, son Assemblée, sa justice...

C'est exactement l'opération Bao Daï ! On va fabriquer des autorités artificielles, avec des hommes qui ne représentent vraiment rien. Pour les valoriser, on leur donnera des droits ; sous la pression de l'opinion, ils en réclameront de plus en plus, et on leur en donnera de plus en plus. A Bao Daï, nous avions fini par tout donner, y compris l'indépendance ! Mais, comme le Viet-Minh l'a fait alors, le F.L.N. continuera à se battre. Cette politique-là, c'est la guerre indéfiniment.

— Estimez-vous que les discours de Normandie ont amoindri les chances de la négociation ?

EN tout cas ils n'ont pas apporté la « relance » qu'on espérait. De Gaulle a approuvé et confirmé la position des négociateurs de Melun. Pourtant, les dirigeants du F.L.N. avaient paru, en quelque sorte, en appeler à lui. Ils semblaient espérer qu'au moins il atténuerait l'intransigeance de cette position. C'est le contraire qui s'est produit.

Il n'en reste pas moins que le public a applaudi les discours aux cris de « Vive la paix ! ». En fait, le public est mal informé de ce qui s'est passé à Melun, du refus d'une véritable négociation opposé aux délégués algériens. De sorte qu'entendant de Gaulle affirmer qu'il veut la paix, le public applaudit de confiance. Seulement, la vérité finira par filtrer, comme toujours.

A-t-on le droit de jouer ainsi avec les nerfs du pays ?

Enfin, il n'y a jamais avantage à pousser une guerre de ce genre jusqu'à son terme. Cela aussi les Anglais le savent bien. Car c'est forcément faire le jeu des extrémistes.

On nous dit souvent qu'entre les dirigeants du F.L.N. il y a des nuances. Il est probable, en effet, que parmi des hommes, également patriotes mais de tempéraments différents, les uns sont plus ardents, plus combatifs, plus anti-français peut-être, et d'autres, plus souples, plus politiques. Ceux-là pensent aussi davantage à l'avenir et ils savent qu'à ce moment ils auront besoin de collaborer avec nous, sous des formes nouvelles.

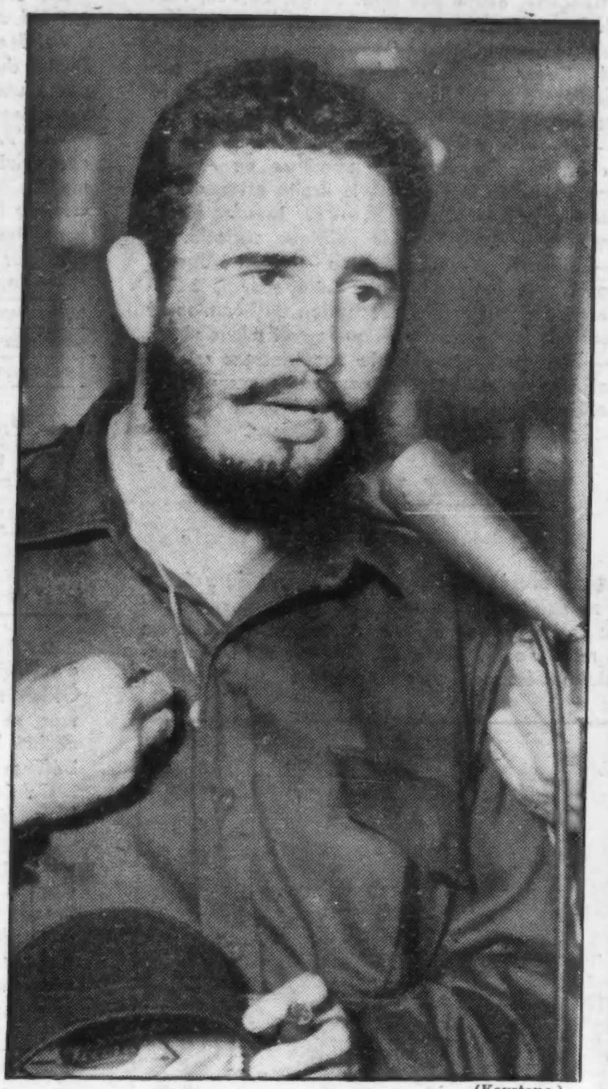
On admet généralement que Ferhat Abbas est de ces derniers. Eh bien ! si la négociation, dont il est partisan, est définitivement écartée, il sera débordé. Imaginez que dans trois semaines, ou dans trois mois, Ferhat Abbas et ses amis « sautent » et soient remplacés par des « durs ». A ce moment-là on entendra dire qu'on ne peut plus négocier avec « ces gens-là » !

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

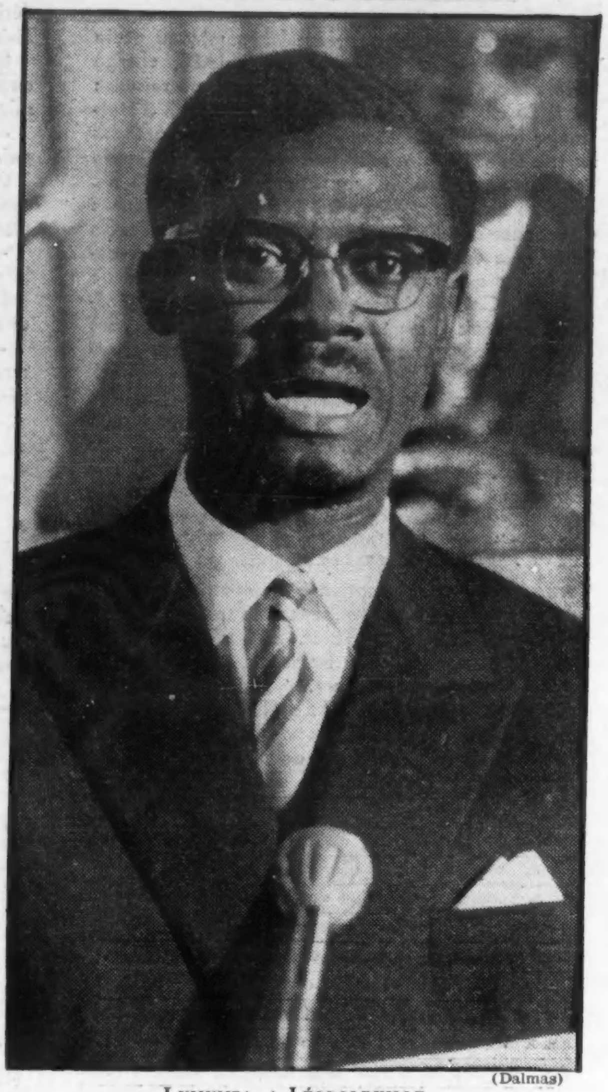
L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

L'année chinoise



(Keystone.)

CASTRO, A LA HAVANE.



(Dalmas)

LUMUMBA, A LÉOPOLDVILLE.

A l'hypothèse de Krouchtchev... Mao Tsé-toung a répondu : non.

DANS la vie publique comme dans la vie privée, on ne mesure, le plus souvent, les conséquences d'une occasion manquée que longtemps après. Sur l'instant, on a le sentiment, naturel, qu'elle va se représenter bientôt d'une autre manière, que rien n'est vraiment perdu, qu'il s'agit seulement d'un délai, d'un entracte. Puis, avec le recul, il arrive qu'on discerne combien de facteurs divers étaient délicatement réunis pour créer la situation dont on n'a pas su tirer parti.

Deux hommes sont venus à Paris en 1960 pour deux réunions, deux occasions, d'où pouvait sortir un progrès vers la paix : M. Krouchtchev et M. Boumendjel. La Conférence à Quatre et la rencontre de Melun ont, l'une et l'autre, échoué. N'ayons pas d'illusions : nous ne reverrons pas de sitôt ces deux interlocuteurs, et ces échecs auront entraîné une longue chaîne de conséquences avant qu'une situation, entièrement différente, soit recréée où la conversation soit de nouveau possible.

LE rapprochement de ces deux événements n'est pas fondé seulement sur leur simultanéité autour du printemps 1960, cela serait de peu d'intérêt. Il s'agit d'une parenté bien plus profonde, plus intime, et qu'on peut résumer d'une phrase : la faillite de la conférence de Paris et celle de la rencontre de Melun ont marqué la suprématie de l'analyse chinoise sur l'analyse soviétique dans les événements mondiaux de 1960. Chaque fois, c'est la prévision de Pékin qui s'est révélée juste face à celle de Moscou ; chaque fois, c'est l'attitude préconisée par les Chinois qui a, ensuite, naturellement, prévalu.

La lumière que projettent des événements aussi éclatants que ceux de Cuba et du Congo nous permet de mieux observer comment les réactions en chaîne de l'Occident s'alignent sur l'analyse à laquelle s'est tenu Mao Tsé-toung contre l'opportunisme et l'optimisme de M. Krouchtchev.

L'évolution du monde, qui a commencé progressivement au lendemain de la guerre, aura pris cette année son plein rythme avec, tout à coup, une brutalité impressionnante : c'est la décolonisation de l'univers dominé par la société capitaliste.

COLONISATION raciale établie sur l'autorité administrative directe, comme dans le cas du Congo et de l'Afrique ; ou colonisation économique établie sur un réseau indirect d'exploitation, comme dans le cas de Cuba et de la plupart des pays du tiers monde ; il s'agit des deux faces d'un seul phénomène qui est — au sens exact — « vieux comme le monde », comme le monde chrétien : la domination de l'Occident. Cette situation séculaire prend fin, en notre temps et sous nos yeux.

Cette débâcle de l'ancienne organisation du monde qui était au profit exclusif d'une race et d'une société, n'a en soi rien d'étonnant ni de catastrophique ; en tout cas, elle était bien inévitable. Inutile de se perdre en regrets ou en lamentations. Bien sûr, il aurait été plus confortable pour beaucoup d'entre nous de faire partie d'une génération antérieure et non de celle-ci qui vit le dramatique instant de vérité ; mais c'est ainsi. Notre situation concrète est de vivre la fin de l'univers capitaliste, et d'y faire face. Il n'est au pouvoir de personne de modifier cette situation ; mais il dépend de nous de savoir y répondre.

Sur cette question, celle de notre comportement, les deux grands joueurs d'échecs qui mènent la partie face à l'Occident, ont fait au début de 1960 des pronostics différents.

Le numéro un soviétique a jugé, semble-t-il, que les maîtres de la société capitaliste, aux prises avec le dégel inévitable et rapide de l'emprise coloniale, chercheraient à aménager le mieux possible l'évolution, à éviter qu'elle ne tourne à la débâcle incontrôlée et, pour la devancer intelligemment, qu'ils en prépareraient eux-mêmes les étapes en se donnant les moyens d'y parvenir. Cela supposait une politique occidentale orientée vers la détente et le désarmement, d'une part, l'aide aux mouvements nationalistes autochtones, d'autre part.

LE numéro un chinois a fait une autre analyse, et nous la connaissons d'autant mieux qu'il ne s'en est pas caché, qu'elle est contenue, expliquée, détaillée dans des dizaines de discours et de brochures — dont la plupart sont d'ailleurs traduits en anglais et en français. Il dit, schématiquement, ceci : croire que la société occidentale peut s'adapter aux événements de la décolonisation, comme l'implique la prévision krouchtchévienne, c'est supposer que, dans cette société, le pouvoir public peut commander à l'entreprise privée. C'est admettre que le pouvoir politique, en Occident, n'est pas dépendant des puissances de profit financier, mais qu'il en est le maître, qu'il peut leur dicter une conduite conforme à ses propres objectifs, et non pas mettre l'Etat au service de leurs intérêts.

C'est supposer, pour prendre des exemples concrets, que le gouvernement des Etats-Unis manie sa puissance pour empêcher la United Fruit ou l'Esso Standard de saboter la révolution de Fidel Castro. Que le gouvernement belge utilise son pouvoir pour réussir la transformation du Congo en Etat indépendant contre les manœuvres d'anarchie et de division des compagnies minières. C'est supposer, enfin, que le gouvernement français tourne la force de l'autorité publique contre les groupes d'intérêts qui organisent l'opposition à une politique d'entente avec les nationalistes algériens.

EH bien ! Mao Tsé-toung répond : « Non ». Il s'en tient à une analyse strictement orthodoxe du schéma capitaliste et il annonce le contraire. Il dit : dans des cas comme celui de Cuba, la conduite du gouvernement américain sera, en fait, dictée par les grandes sociétés dont les capitaux y sont investis. Dans des cas comme le Congo, les préparatifs, les intrigues, les sabotages des groupes financiers directement intéressés, bénéficieront d'une complète immunité, c'est-à-dire, finalement, de la complicité du gouvernement. Dans la guerre d'Algérie, l'Armée, qui pouvait être théoriquement l'instrument du pouvoir pour faire respecter sa politique, sera, en fait, l'instrument de la colonisation pour déterminer la conduite du pouvoir.

Krouchtchev dit — ou disait encore au début de 1960 : l'Occident, dans cette période historique, va au-devant de très graves difficultés, il faut éviter que cette crise ne tourne à la guerre ; les dirigeants politiques occidentaux en sont conscients, nous avons tout à gagner à les aider. Mao Tsé-toung répond : cette hypothèse n'est pas réaliste ; la société occidentale, face à l'irruption de toutes les formes de décolonisation, va se durcir, se militariser, tenter de répondre par la force et par un anticommunisme universel et sommaire. C'est à cela qu'il faut se préparer, c'est cela qu'il faut exploiter.

LE bilan du premier semestre 1960, c'est la conformité des événements à l'analyse chinoise, et l'alignement, en conséquence, de M. Krouchtchev sur la doctrine de Pékin.

Une délégation cubaine est reçue officiellement par les Chinois, et son chef, M. Alvarez de la Conpa, envoyé de Fidel Castro, déclare : *« La lutte commune de nos deux peuples contre l'impérialisme américain nous a unis »*. M. Krouchtchev abandonne sa règle de non-interférence dans les affaires américaines et intervient, économiquement et militairement, en faveur de Castro.

M. Ben Khedda est rappelé par le G. P. R. A. pour reprendre, avec la Chine, les plans de prolongation et d'intensification de la guerre d'Algérie. M. Krouchtchev qui avait soutenu, par tous les moyens, la « politique d'autodétermination » du général de Gaulle, déclare maintenant que la France est *« un pays colonialiste et agressif »* et s'oriente vers l'appui ouvert au nationalisme algérien.

L'année 1960 aura marqué un grand tournant, une formidable occasion perdue. Rien ne sert maintenant de s'attarder aux regrets. Un jour, les responsables de ce misérable gâchis — et chez nous en particulier — devront répondre de leurs actes qui nous coûteront beaucoup de sang et beaucoup de larmes. Un jour... Mais, pour l'instant, il faut d'abord appréhender la nouvelle réalité telle qu'elle se présente.

Le problème de la société industrielle occidentale n'est plus de savoir si elle « conservera » les plantations de Cuba, les mines du Katanga, et les vignes d'Algérie : elle les a d'ores et déjà perdues. Il s'agit maintenant d'autre chose : amoindrie, humiliée par ces bouleversements et ces échecs, la démocratie va-t-elle agoniser aux mains des castes militaires qui s'érigent en missionnaires de la civilisation contre le communisme ? Ou bien fera-t-elle sa propre révolution intérieure pour être en état de répondre à l'exigence historique de notre temps qui est la participation totale du peuple aux affaires de la nation ?

J.-J. S.-S.

Cinéma ! 8 ou 9,5 mm
Grenier
présente la RIOPHOT PATHÉ camera 9,5 mm. à cellule derrière l'objectif.
Demandez l'extraordinaire GUIDE CATALOGUE gratuit de Grenier
27, rue du Cherche-Midi
PARIS (VIe)
BAB. 36-90

CORRESPONDANCES EXPRESS

POURQUOI LE GENERAL LECOMTE A ETE NOMME AU SHAPE

● La nomination du général Lecomte au poste de chef d'état-major adjoint au SHAPE, chargé des plans et de la logistique, a plusieurs raisons :

1) Sa carrière l'oriente plus vers le travail d'état-major que vers le commandement des grandes unités : de 1946 à 1958, mis à part un temps de commandement à la subdivision de Bougie, il n'a occupé que des postes administratifs ou politiques : Résidence générale au Maroc, Inspection des Forces d'Afrique du Nord, cabinet du maréchal Juin, cabinet du général Kœnig, direction de l'Ecole de Guerre. Considéré comme l'un des officiers généraux français les plus intelligents, il est l'un des mieux préparés au travail des états-majors atlantiques.

2) Ses positions politiques « ultra » en matière marocaine et algérienne le marquaient trop pour un poste dirigeant dans la hiérarchie militaire française. Le général de Gaulle lui avait retiré la direction de l'Ecole de Guerre, où il avait orienté l'enseignement vers l'étude de la guerre subversive, et l'avait rappelé d'Algérie au début de l'année. Sa nomination au SHAPE infirme les bruits qui couraient sur sa promotion à la tête de la « force de frappe » : le général Lecomte n'avait pas la confiance du chef de l'Etat, et il n'a pas — du moins, pas encore — la formation nécessaire pour ce type de commandement.

3) Dans la phase actuelle de l'affaire algérienne, on a voulu lui retirer tout poste lui permettant des contacts avec l'ensemble de l'appareil militaire français. Le général Lecomte dispose déjà de nombreuses amitiés dans tous les secteurs de l'Armée : avant de commander l'Ecole de Guerre, où il a connu des centaines d'officiers supérieurs, le général Lecomte a été l'un des conseillers de la revue « Messages des Forces armées ». Il venait régulièrement dans les bureaux de cette revue (ceux de la revue « Perspectives », dirigée par M. Jacques Gascuel, professeur à la Faculté de Droit) et y rencontrait de nombreux officiers. L'ensemble de ses relations lui donne une influence réelle auprès de nombreux cadres de l'Armée.

4) Avant d'être nommé au SHAPE, il commandait le 1er corps en Allemagne. C'est en Allemagne, sous le commandement supérieur du général Allard — l'un des « généraux du 13 Mai » — que se trouvent réunis, par le jeu des mutations, la majorité des officiers activistes ou connus pour leur attachement à l'Algérie française. La mutation du général Lecomte s'explique de cette manière.

LES PLANS D'AVENIR DE M. DUCHET

Tirant à son tour la leçon des derniers événements politiques, à savoir que des entretiens de Melun au voyage du général de Gaulle en Normandie, l'opinion publique française s'est constamment manifestée en faveur d'une fin rapide de la guerre d'Algérie, le Centre National des Indépendants a interdit à ses membres l'adhésion à un certain nombre d'organisations d'extrême-droite. La plus visée est la plus récente : le Front National pour l'Algérie française, animé par MM. Sauge, Le Pen, Frédéric-Dupont, Dides, de Lacoste-Lareymondie, Tixier-Vignancour, etc.

M. Roger Duchet maintient cependant son opposition à la politique gaulliste. Son calcul est le suivant :

— Si cette politique réussit (c'est-à-dire si la paix est rétablie, et qu'on aboutisse en Algérie à une « solution moyenne »), la droite attaquera le gouvernement — et l'U.N.R. — sur tous les autres plans : en particulier sur la politique agricole.

— Si cette politique échoue — c'est-à-dire si la guerre se prolonge — les Indépendants bénéficieront en partie de la déception de l'opinion et diront que leur propre politique aurait mieux réussi.

— Si la politique gaulliste aboutit assez rapidement à la « sécession », ils pourront accuser le général de Gaulle et l'U.N.R. d'avoir braqué l'opinion et « bradé » les départements algériens.

HOME LINES

2de Croisière d'Eté aux Fjords de Norvège et en Scandinavie

à bord du paquebot de luxe s/s HOMERIC (25.500 tonnes)

Départ du Havre le 14 Août

Retour au Havre le 23 Août

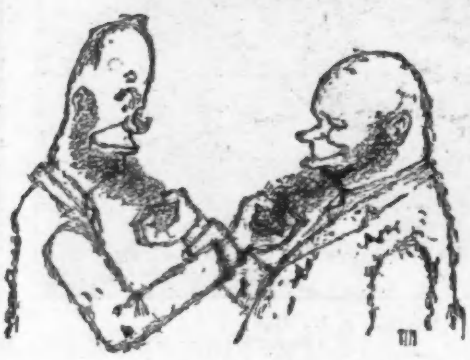
Prix à partir de N.F. 1.200

Toutes Agences de Voyages et à la Compagnie, 8, rue Auber, Paris-9e

L'AFFAIRE DU « RESEAU JEANSON »

● Le procès des trente-trois inculpés du « réseau de soutien » ou « réseau Jeanson », qui devait avoir lieu cette semaine à Paris, a été renvoyé à la fin du mois d'août. Cette décision fait suite aux protestations émises par les avocats des inculpés devant

La crise cubaine



— *Je te tiens, tu me tiens, par la barbichette...*

la précipitation de l'instruction (il paraît déjà établi que certaines des plus graves accusations rendues publiques, au départ de l'affaire, n'étaient pas fondées) et aux réserves du conseiller à la Cour Paute qui, devant présider le tribunal, ne disposait que d'un délai très réduit pour prendre connaissance d'un dossier particulièrement volumineux.

Le procès aura lieu devant le Tribunal militaire siégeant à la Cour d'assises, au Palais de Justice. Le procureur militaire sera le colonel Lequime. On prévoit que l'affaire durera une quinzaine de jours.

Ce retard risque de bouleverser les prévisions de la Chancellerie, qui entendait faire venir le procès du « réseau de soutien » avant « l'affaire du complot » d'Alger, l'un devant balancer l'autre devant l'opinion.

LE GENERAL ELY RASSURE L'ARMEE

● Le récent voyage en Algérie du général Ely, chef d'état-major général de la Défense, avait un but politique : expliquer les événements de Melun et rassurer l'Armée sur l'ensemble de la politique du général de Gaulle.

Thèmes développés par le général Ely :

— La fermeté du gouvernement français sur la procédure des pourparlers sur le cessez-le-feu prouve qu'il voulait se limiter strictement à des discussions militaires.

— La preuve est faite que ceux qui soupçonnaient le général de Gaulle de vouloir consentir à des négociations politiques se trompaient. Le chef de l'Etat s'est tenu strictement aux limites tracées par ses déclarations publiques.

— L'Armée n'a pas à avoir peur des discussions sur le cessez-le-feu : si le gouvernement a été aussi « ferme » sur la procédure, ce n'est évidemment pas pour céder sur le « fond » d'un accord avec le F.L.N. La France continuera d'exiger la reddition des armes, quitte à se montrer « généreuse » sur le sort des combattants.

Les réactions des interlocuteurs du général Ely ont été diverses :

— Beaucoup d'officiers ont été soulagés par l'échec des entretiens de Melun : ils ne s'attendaient pas à une telle intransigeance de la part du gouvernement.

— L'Armée sait que le général de Gaulle veut une solution « politique » : les discours de Normandie le lui ont confirmé. Mais les propos du chef de l'Etat sur l' « Algérie algérienne » ne l'ont pas émue : le mythe de l'intégration a perdu de sa valeur aux yeux de la majorité des officiers.

— Le scepticisme envers les assurances gouvernementales demeure dans l'Armée : elle a vu la politique officielle « évoluer » trop souvent. Dans beaucoup d'états-majors, on pense que Paris cédera du terrain pour permettre la reprise des négociations. Presque tous les milieux militaires estiment qu'une solution d'association — telle que celle prévue par le général de Gaulle — conduirait assez vite à l'indépendance.

FRANCHISE POSTALE POUR LES ACTIVISTES DE L'U.N.O.R.

● Au Congrès d'Evian, le mois dernier, l'aile « activiste » de l'U.N.O.R. (Union Nationale des Officiers de Réserve), reprochant au Comité directeur sa docilité envers le gouvernement, avait décidé la constitution d'un « Centre d'Etudes de Défense Nationale ».

Celui-ci siège boulevard Pereire, à Paris. Dans le communiqué annonçant sa création, il se fixe comme objectif l'information permanente des officiers de réserve sur « le rôle et l'action de l'Armée dans la pacification de l'Algérie, les efforts de la France pour la promotion humaine, économique, culturelle et sociale des populations, l'importance géo-politique de la présence française en Algérie et au Sahara et ses justifications morales, matérielles et historiques ».

Le « Centre d'Etudes de Défense Nationale » se donne pour tâche générale de « déterminer tout ce que les officiers de réserve peuvent faire pour la France et l'intégrité de son territoire... dans un monde où le combat est constant ».

Ses promoteurs, dans une note explicative lue à des officiers de réserve de la Côte-d'Or, protestent contre la manière dont fut organisé le Congrès d'Evian : « Nous attendions le Congrès national des Officiers de réserve d'un pays en guerre depuis vingt ans, on nous a offert une sortie champêtre d'amicale bouliste ou de pêcheurs à la ligne... A l'heure où une nouvelle forme de combat nous est imposée, après l'Indochine, en Algérie, les officiers de réserve ont pris conscience que leur instruction militaire ne peut se limiter à l'étude et à l'emploi des armements, si modernes soient-ils. Ils doivent, en outre, comprendre les grands courants de la pensée et des influences qui agitent le monde... »

Les circulaires de ce « centre d'études » bénéficient de tous les avantages de la poste militaire. Elles sont diffusées par le service postal des armées sous des enveloppes dispensées de timbrage et portant le cachet des autorités militaires.

COMMENT Me NICOLE REIN A ETE « ECARTEE » A SETIF

● Me Nicole Rein, stagiaire au barreau de Paris, vient de déposer une plainte pour tentative d'assassinat avec préméditation et guet-apens

LES ENSEMBLES VACANCES de jack Romoli

Exclusivités masculines

38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

contre le commissaire L..., chef de la police des Renseignements généraux de Sétif, et le subordonné de ce dernier, M. Norbert S..., contractuel des Renseignements généraux à Saint-Arnaud.

Cette plainte fait suite à l'agression dont Me Nicole Rein a été victime dans les rues de Sétif au cours de la nuit du 2 juillet dernier. Venue plaider pour la première fois en Algérie, Me Nicole Rein avait été amenée, au cours du procès intenté à douze Algériens, à mettre en lumière les faiblesses du dossier et à dénoncer les sévices subis par certains de ses clients qui rétractaient leurs aveux.

Se présentant à l'avocate comme un « instituteur » libéral, M. Norbert S... avait réussi à capter sa confiance en prétendant lui apporter des renseignements sur les procédés de la police et des D.O.P. (section de l'Armée chargée des interrogatoires et de la sécurité) de Sétif. Après l'avoir entraînée dans sa voiture, une Dauphine jaune, au soir du 2 juillet, il s'arrêta dans une rue déserte où deux hommes attendaient. Après avoir fait descendre la jeune femme, ces derniers lui portèrent une dizaine de coups de crosse de pistolet sur le crâne, dont deux très violents sur les mastoïdes, ils la dévêtirent, lui prirent son sac et l'abandonnèrent inanimée sur la chaussée, tandis que la Dauphine repartait avec ses trois occupants.

Deux autres avocats, Me Couregé et Me Vergès, se rendirent quelques jours plus tard à Sétif pour poursuivre la défense des inculpés que Me Rein, hospitalisée, ne pouvait plus assurer, et tenter de faire la lumière sur l'agression dont cette dernière avait été l'objet. L'un et l'autre furent expulsés ; le barreau de Sétif tout entier se solidarisa avec ses confrères parisiens, déclarant la « défense impossible ».

Le tribunal militaire commit alors d'office des avocats de Sétif et fit venir d'Alger un « capitaine défenseur ». Le verdict, rendu mardi dernier, compte quatre condamnations à mort.

LES ENSEIGNANTS ET LE PROBLEME ALGERIEN

● Contrairement à ce qui s'était produit au congrès du Syndicat national des instituteurs à Strasbourg, le congrès de la Ligue de l'Enseignement, qui s'est tenu à Rennes, n'a pas ouvert de débat sur le problème algérien.

Les délégués de la Ligue, organisation apolitique chargée de la pénétration de la culture dans toutes les couches sociales, se sont essentiellement consacrés au problème de la laïcité. La Ligue était une des cinq organisations membres du C.N.A.L. et, dans la ligne de la campagne de pétitions, elle a invité ses 2.700.000 membres « à lutter par tous les moyens légaux contre l'aide aux établissements privés ».

Le problème algérien n'a cependant pas été absent des travaux du congrès de Rennes. Le rapport moral, adopté à l'unanimité, a demandé « la poursuite des négociations dans un climat d'honnêteté, le choix de leur avenir offert aux Algériens par une autodétermination véritablement libre, en même temps que le respect de toutes les minorités et la reconnaissance des droits des habitants de l'Algérie de souche européenne ».

De même, le congrès de la Ligue a vigoureusement applaudi le vice-président de l'U.N.E.F., M. Romié, qui avait affirmé « la nécessité de défendre la jeunesse de France menacée par la poursuite de la guerre l'Algérie », ajoutant que « cette guerre est la cause première du désarroi de la jeunesse ».

Le congrès de la Ligue de l'Enseignement a donc fait doublement écho au congrès de Strasbourg, qui avait fait une ovation au président de l'U.N.E.F., M. Pierre Gaudez, et, par la voix du secrétaire général du S.N.I., M. Denis Forestier, avait lancé le projet d'une campagne pour la négociation en Algérie, conçue sur le modèle de la campagne du C.N.A.L.

DJAMILA BOUPACHA : PROMESSES NON TENUES

● Le 25 juin dernier, une délégation du Comité « Pour Djamila Boupacha », reçue successivement par M. Michelet, Garde des Sceaux, et par M. Patin, président de la Commission de Sauvegarde, avait recueilli l'assurance que Djamila Boupacha serait examinée à Paris par des experts médicaux métropolitains et que la requête en dessaisissement du tribunal civil d'Alger, demandée par la défense, serait transmise à la Cour de Cassation.

Le 11 juillet, réuni sous la présidence de Simone de Beauvoir, le Comité a constaté :

1) que le transfert de Djamila Boupacha en France pour cette contre-expertise médicale n'avait pas encore eu lieu ;

2) que la transmission de la requête en dessaisissement n'apparaissait pas avoir été faite ;

3) que la procédure contestée par la défense se poursuivait à Alger.

D'autre part, a noté le Comité, il semble qu'une manœuvre s'amorce, qui tend à attribuer à des troubles psychiques le récit que Djamila Boupacha a fait de sa séquestration et des tortures qu'elle a subies. Tout se passe comme si on était prêt à reconnaître que Djamila Boupacha n'est pas l'auteur d'un attentat à la bombe, mais en échange d'un renoncement, de la part de la défense, à toutes les accusations de tortures.

Soulignant que la lumière sur l'affaire Djamila Boupacha ne peut être faite que dans la métropole, loin du climat passionnel qui règne en Algérie, le Comité a lancé un nouvel appel pour obtenir que soient tenues les promesses qui lui ont été faites.

MEZIANE NOUREDDINE
Un Algérien raconte...
332 p., 7,50 nf.
SEUIL

CONGO

Témoin direct

● *Notre envoyé spécial Jean Benoît, parti pour assister aux fêtes de l'Indépendance du Congo, a vécu là-bas de longues journées de violence et de terreur. Il raconte comment et pourquoi le drame est arrivé.*

SOUS le soleil laiteux, assis dans l'épaisse couche de poussière rouge qui tapisse les rues de Dendale, l'un des trois grands faubourgs africains de Léopoldville, une centaine d'hommes attendent.

Une jeune femme habillée à l'européenne sort des bureaux de l'Alliance des Bakongo et inscrit sur une pancarte : « *On demande quinze terrassiers.* » Quinze hommes se lèvent ; un camion les emporte vers leur travail. Il a fallu à Gabriel Watula, président de l'Alliance, une dizaine de coups de téléphone pour décrocher ces quinze emplois de journaliers.

Ce fut là ma première impression de Léopoldville. Pour la masse des Africains, l'indépendance s'était traduite par une aggravation immédiate, tangible, de leur misère : 10.000 boys, jetés soudain dans la rue par leurs maîtres européens, étaient venus grossir l'armée des 50.000 chômeurs habituels, sur une population totale de 400.000 personnes. L'indépendance, passé les deux premières journées d'enthousiasme (d'un enthousiasme modéré par le couvre-feu), avait un goût amer.

« Une race de salauds »

Le premier geste du président Kasavubu, chef du plus grand Etat libre d'Afrique (13 millions d'habitants, 5 fois la superficie de la France), avait été une visite aux quartiers africains de sa capitale : Dendale, N'Giri-Ngiri, N'Dolo, Saint-Jean, Kinshasa. C'était son fief politique : quartiers de la faim et de la misère où il avait toujours vécu, dont les habitations de tôle et de torchis, dépourvues le plus souvent de moyens d'éclairage, se trouvent dispersées dans la savane, à des kilomètres de la somptueuse ville européenne (périodiquement interdite aux Africains la nuit tombée), à côté de fosses d'aisance et de « cimetières pour Noirs » débordant sur les routes.

Le régime colonial, incapable de remonter la pente, a passé la main. Au lendemain de l'indépendance, on hurle de joie dans les rues de « Léo », les vivats retentissent, on chante, on danse, tout parait soudain possible. C'est l'espoir retrouvé.

Deux jours plus tard, la nouvelle éclate : troubles graves au Kasaï et, beaucoup plus près, à 6 km. de l'aéroport de Léo (la N'Djili), destruction d'un village de Bayaka par les Bakongo. A Dendale, où je me trouvais cet après-midi-là, les incidents de la N'Djili, aussitôt connus, échauffèrent vivement les esprits. Des Africains (une foule énorme de chômeurs stationnaient presque au coude à coude sur les trottoirs de boue séchée) grondaient : « Les Bayaka, c'est une race de salauds. Ils nous attaquent toujours les premiers. » J'aperçus un homme de petite taille qui semblait avoir maille à partir avec une dizaine de Bakongo. Il fut empoigné, frappé au visage et véritablement escamoté par le groupe d'hommes gesticulants. Lorsqu'ils s'égaillèrent, le petit homme était étendu le visage contre terre, une tache de sang s'élargissant sur sa chemise. Je m'approchai. Il avait un poignard entre les omoplates. C'était un Bayaka.

Ce soir-là, la scène se répéta une cinquantaine de fois dans la cité africaine.

POUR VOS VACANCES
SECURITE ET CONFORT
DS - ID
et PANHARD
d'occasion vendues avec
CARTE
DE GARANTIE TOTALE
Valable dans tout le réseau
CITROEN
CREDIT ETENDU - REPRISE
Grands choix de voitures
toutes marques
CITROEN - PARIS - NORD
50, rue Custine - PARIS (18e)
Téléphone : ORN. 04-34

Le doigt sur la détente

En l'espace de quarante-huit heures après l'indépendance, j'allais assister personnellement à une demi-douzaine d'assassinats, aux grèves des dockers et des employés africains ; puis à la stupéfiante insurrection de la « Force publique ». Le gouvernement se désagrégeait, des ministres donnaient des ordres contradictoires, des émeutes anti-européennes éclataient dans les villes, l'anarchie gagnait et, couronnant le tout, le Premier ministre du Katanga (la province minière, fournissant 60 % des ressources du pays) annonçait lundi dernier la sécession.

L'émeute du 6 juillet n'a pas suivi le déroulement décrit par les autorités. J'ai assisté moi-même, au camp Léopold, à la naissance des mouvements de sédition ; je dois à la vérité d'affirmer qu'ils étaient tout d'abord dirigés contre M. Lumumba lui-même.

Voici les faits. Le 25 juin, des exemplaires du journal « L'Indépendance » de M. Lumumba avaient été répandus dans les casernes. Cet « hebdomadaire d'opinion noire » réclamait « *l'indépendance militaire en même temps* » et précisait : « *La solution d'obtenir l'indépendance tout en restant sous l'occupation militaire étrangère dissimulée est inacceptable.* »

L'idée que les officiers blancs allaient s'en aller fit son chemin au camp Léopold. Elle s'assortissait de l'espoir de voir devenir officiers beaucoup de Noirs que l'aveuglement des colonialistes avait toujours tenus à l'écart des études militaires. Or, apprenant que des troubles se produisaient au camp Léopold, M. Lumumba s'y rendit lui-même, le matin du 6 juillet.

Des fenêtres de l'Ecole des Assistants médicaux indigènes (proche de la caserne) où j'avais trouvé logement, dans la cité, j'avais déjà assisté à une scène brutale, engendrée par des « *matatas* », des soldats noirs mécontents : ils avaient stoppé la voiture d'une infirmière européenne, avenue Princesse-Joséphine-Charlotte, avaient chassé la jeune femme puis avaient retourné le véhicule dans le fossé.... Ce matin-là, quand M. Lumumba débarqua au camp Léopold, une véritable hystérie collective s'empara des militaires africains. Devant ce concert de revendications, le Premier ministre perdit patience et s'écria : « *Vous êtes des soldats, vous êtes militaires avant d'être indépendants, et vous devez obéir à tous vos chefs, blancs ou noirs !* » L'instant d'après, M. Lumumba devait s'enfuir de la caserne et se cacher dans la cité. J'ai vu des soldats partir à sa recherche, fusil au poing, le doigt sur la détente, et fouiller les autobus des transports urbains dans l'espoir d'y découvrir le Premier ministre... C'est aussi dans ce dessein qu'ils marchèrent en rangs serrés vers le Parlement congolais, se heurtant à la police alors encore « fidèle », et molestant au passage des journalistes et d'autres Européens.

On connait la suite : fort habilement, M. Lumumba prit la parole, à 12 h., au micro de la République du Congo. Il annonçait la collation de grades supérieurs à tous les Africains déjà gradés, en même temps que la démission — forcée ? — du général belge Janssens, commandant en chef.

Cette mesure n'a pas suffi à endiguer la rébellion, qui s'est répandue comme une trainée de poudre dans toutes les casernes du pays, avec son cortège de violences et d'exactions, non plus seulement à l'endroit des officiers et sous-officiers belges, mais encore à l'égard des civils.

Quelles causes profondes, quelles manœuvres aussi se trouvent à l'origine d'une désagrégation aussi rapide de la nouvelle nation ?

Durant les quatre-vingts ans de leur règne, les colonisateurs belges eurent un principe simple : « Pas d'élites, pas d'ennuis. » Le succès de ce principe paraissait devoir être durable jusqu'aux soulèvements de janvier 1959 qui arrachèrent l'indépendance du Congo. En quatre-vingts ans de colonisation, cette issue n'avait été prévue en rien.

Le général Janssens (*).
Pas d'élites, pas d'ennuis.
(Dalmas)

Pas de livres

Les rares leaders nationalistes avaient été emprisonnés, bannis, exécutés ou placés dans des camps de travail. Grâce aux écoles des missions, sans doute, 42 % des Congolais avaient appris à lire, mais en même temps on leur avait enseigné à l'école l'obéissance et la soumission filiale aux Européens.

L'administration coloniale avait maintenu en place et favorisé les structures tribales et leurs chefs coutumiers, obstacles puissants à l'évolution et à la naissance d'une nation africaine. Elle divisait pour régner. Le Congo traditionnel devait rester tel que ses conquérants l'avaient trouvé : un puzzle d'ethnies et de tribus engagées dans des rivalités immémoriales, les hommes souvent coupés de leurs frères par les frontières artificielles qu'avaient érigées les conquêtes coloniales successives.

Pas d'organisations professionnelles et syndicales dans les centres industriels, pas d'instruction supérieure ni de formation politique, pas de possibilité d'acquérir des livres qui donnent à comprendre l'histoire et l'économie du pays. « *Les Africains sont de grands enfants* », même lorsqu'ils accomplissent un travail qualifié dans les mines, les usines, les transports. Les emplois supérieurs leur sont interdits par une barrière invisible, celle des races.

Sur la base de cette politique, le Congo est devenu l'une des meilleures affaires de ce siècle : 19 milliards de francs belges (190 milliards de francs légers) apportés originellement laissent, de 1949 à 1959, 60 milliards de bénéfices, dont 40 sont distribués aux actionnaires, 20 seulement réinvestis. Le taux des bénéfices distribués atteint 21 % ; en cinq ans, le Congo rapporte à la Belgique 500 milliards de francs légers de devises. L'Union Minière du Haut Katanga, véritable Etat, produit 8 % du cuivre mondial, 75 % du cobalt, de l'étain, du zinc, du charbon, de l'uranium, presque tout le radium.

A Léopoldville, où les salaires sont les plus hauts, le gain mensuel moyen d'un Africain est de 12.500 francs légers (7.000 francs en moyenne pour l'ensemble des villes), le gain moyen des travailleurs journaliers est de loin plus faible encore. Les 30.000 Belges employés gagnent ensemble autant qu'un million de travailleurs africains.

Quand, sous la pression de la masse africaine et des socialistes belges, le gouvernement de Bruxelles entame en 1959 les négociations en vue de l'indépendance, les 13 millions d'Afri-

(*) Commandant en chef démissionnaire de l'armée belge au Congo.

cains congolais comptent des centaines de prêtres et même quatre évêques, mais pas un seul juriste. Aux échelons supérieurs et moyens de l'administration, il y a 3 fonctionnaires africains contre 4.600 Européens. La « Force publique » de 25.000 hommes est encadrée par mille officiers belges, mais ne compte que 30 Africains gradés, le rang le plus élevé étant celui de sergent-major (un seul).

A la table ronde de Bruxelles, où l'indépendance est négociée, des leaders africains et leurs amis belges prévoient sombrement que l'indépendance sera une escroquerie. Des Congolais souffrent de leur manque de formation politique et économique ; ce sont les meilleurs. D'autres, satisfaisant une vanité blessée depuis leur naissance, croient prendre une revanche triomphale en se laissant inviter aux cocktails, dîners, réceptions que leur offrent les oppresseurs méprisants d'hier. Et ceux-ci, banquiers, ministres, présidents de conseils d'administration, se font avec eux flatteurs, prometteurs, doux, généreux.

Les mains liées

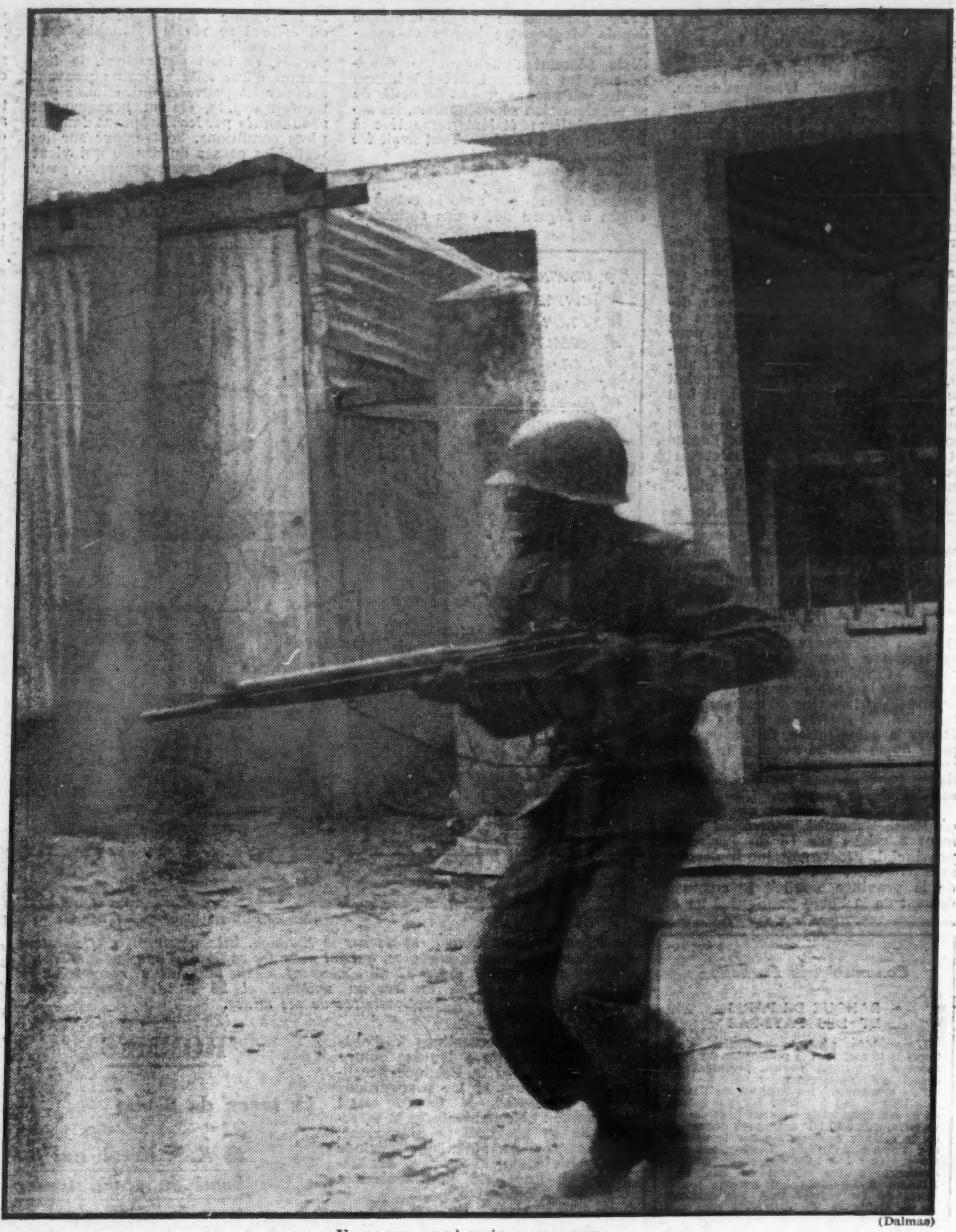
L'indépendance a beaucoup de chances d'être un vol » à Bruxelles, il apparaît déjà que les pouvoirs réels (ceux des sociétés coloniales et des banques) ne seront pas atteints. « *La volonté des Belges et la force des choses*, écrit Ernest Glinne (1), qui a suivi au plus près toutes les tractations, *tendent à donner à l'indépendance un contenu néocolonialiste qui laisse le Congo plus bas que la moyenne des républiques sud-américaines. Tout est mis en œuvre pour donner aux gouvernants congolais la « sagesse » respectueuse des biens et du dirigisme privé des puissants de l'économie.*

Les sociétés coloniales transfèrent à des sociétés de droit belge les morceaux intéressants de leur patrimoine, tout en mettant à la disposition des grands et petits acteurs du jeu politique congolais tous les tireurs de ficelles et souffleurs nécessaires. On prépare des accords restreignant les possibilités du dirigisme public congolais et permettant aux détenteurs de capitaux d'exercer une pression permanente sur le gouvernement. Le grand capital a pris toutes les dispositions pour « rester en partant » et briser la naissance de la deuxième vague nationaliste congolaise. »

La République du Congo naît les mains liées, obérée par une dette de 500 milliards, résultat de la fuite des capitaux et de la surconsommation européenne, dépourvue de banque nationale, saignée chaque année par le rapatriement de 120 milliards légers de dividendes.

« Ça leur apprendra ! »

L'indépendance, soit ; mais surtout pas de gouvernement fort — raisonnent à la veille de l'indépendance encore les milieux belges du Congo. Ils pourrissent le Kasaï de leurs intrigues, dressant les ethnies les unes contre les autres ; ils poussent les régionalistes katangais à la sécession. Fonctionnaires grands et petits, publics et privés, se vengent en « laissant tomber » leurs administrés, en embrouillant les affaires ; ça apprendra aux Congolais ce que signifie vouloir s'administrer eux-mêmes.



(Dalmas)

Un mutin de l'armée congolaise.
A la recherche du Premier ministre.

Et surtout, dans les coulisses, à Léopoldville, les intrigues de dernière minute, dressant contre M. Lumumba, chef le plus probable du gouvernement, toutes les forces centrifuges, doivent assurer au colonisateur que le gouvernement central congolais sera tel qu'il le désire : faible.

La manœuvre réussit au-delà de tout espoir. Le gouvernement Lumumba, pour s'assurer une majorité parlementaire, doit distribuer des portefeuilles (trente-six) aux représentants de la plupart des particularismes ethniques, tribaux, religieux, avides d'honneurs, d'influence, de richesses. Le premier acte du Parlement congolais aura été le vote d'une indemnité annuelle de 5 millions d'anciens francs par député (en Belgique, cette indemnité n'est que de 3 millions). Les députés provinciaux ont suivi : 4 millions d'indemnité annuelle (et il faut noter que certaines provinces ont jusqu'à trois gouvernements). Enfin, pour rester dans la note, les conseillers communaux semblent décidés à réclamer 3 millions par an.

Face à la gabegie qui menace, une course aux privilèges s'instaure. Les leaders de l'opposition, où M. Kalonji fait figure de chef de file, activent les rumeurs qui annoncent une nouvelle ségrégation : non plus celle des Blancs et des Noirs, mais celle des « enrichis » du régime et des autres, les premiers circulant à bord d'automobiles neuves, exigeant d'habiter la ville européenne et dédaignant désormais les « indigènes » de la cité africaine.

Cette course aux privilèges, chaque groupe voulant se tailler sa part du gâteau avant la fin de la distribution, explique en grande partie la rébellion décisive, le 6 juillet, de la Force publique.

Trop facilement

Avant l'indépendance, le grand souci des futurs gouvernants était de s'assurer l'obéissance des cadres européens qui leur seraient subordonnés. Pour le gouvernement naissant, la Force publique passait pour un atout : son esprit de corps était l'une des réussites de la colonisation. Le 6 juillet, les prévisions se trouvèrent bouleversées : la troupe noire se rebellait, alors que les officiers blancs, dans l'ensemble, restaient loyaux, contrairement à ce que déclarait M. Lumumba qui, pour regagner son autorité sur la Force publique, invoqua un complot des officiers.

Si les gouvernements colonialistes peuvent aujourd'hui reprocher à M. Lumumba d'avoir manqué de psychologie dans ses revirements successifs, peut-être n'est-il pas inutile de souligner que le bain de sang qui inaugure tragiquement l'accès du Congo belge à l'indépendance procède directement de la haine — sociale d'abord, raciale ensuite — éprouvée par les éternels exploités de la colonisation envers leurs anciens oppresseurs. La sédition de la Force publique noire, si fréquemment citée par les Belges comme la meilleure réussite de leur « politique » coloniale, démontre à quel point les fonctionnaires du Congo ont manqué de clairvoyance. Cette armée devient ainsi, paradoxalement, l'instrument même de la révolte et de la vengeance dont, inconsciemment, les Noirs se sentaient lésés.

Comme me le disait un ami belge, pourtant socialiste de gauche, l'indépendance était venue trop facilement : sans transition, en vertu de papiers signés dans le lointain Bruxelles, la République du Congo était née. Sur place, rien n'avait changé.

→

(1) Dans le journal belge « La Gauche ».

Augmentez la durée de vos vacances avec

Airtourisme

PROFITEZ DE NOS MERVEILLEUX SEJOURS DE DETENTE

Voyage par avions spéciaux à

NAPLES et CAPRI
aux ILES BALEARES
sur la COTE DALMATE
et dans les îles CANARIES

Prix avantageux. 2 SEMAINES et plus à partir de.............. 569 NF

TOUTES DEPENSES COMPRISES

PROGRAMMES et INSCRIPTIONS

Cie Française de Tourisme
14, Bd de la Madeleine
PARIS (8e) - OPÉ. 97-93
ouvert de 9 h. à 21 h.

La Voie Communiste

Directeur politique :
Gérard SPITZER

- La Chine a-t-elle raison ?
- Les Oppositionnels commmunistes et l'Algérie.
- Le Dernier C. C. du P. C. F.

Dans tous les kiosques

Le peuple n'avait pas eu le temps de se mobiliser, d'arracher sa liberté par le combat et de forger par ce combat son unité. L'indépendance, pour cette raison, demeurait pour lui abstraite, et abstraits plusieurs chefs qui la personnifiaient et qui n'étaient pas tous issus d'une véritable lutte anticolonialiste.

C'est pourquoi, quoique acquise, la liberté restait à prendre pour les Congolais. Ils n'étaient pas sûrs qu'elle fût bien leur s'ils ne se l'appropriaient pas, avec retard, par des actes concrets. Et ces actes, un peu partout, furent des explosions de haine à l'égard des Blancs, des pillages aussi. Entre les gouvernants, déjà installés dans leurs fonctions et leurs privilèges, et le peuple pour lequel son propre pays restait à prendre, le divorce s'approfondissait ainsi, et l'anarchie. La masse voulait *sa* révolution. Et rien de tel, il faut le dire, ne se produirait dans un pays ex-colonial dont le peuple eût conquis l'indépendance dans l'union et la lutte contre le colonisateur, et dont les cadres fussent issus de cette lutte et soudés au peuple par elle.

Les « collabos »

Doublement, le peuple congolais ressent son indépendance comme un vol : parce qu'elle lui fut octroyée sans préparation ni transition, et parce qu'une colonisation rapace laisse en place les appareils économiques et financiers de l'exploitation et de la dépendance coloniales. Dans sa tentative pour concrétiser, avec retard, l'indépendance qui lui est consentie, le peuple congolais, divisé, mystifié, prisonnier d'antagonismes traditionnels entretenus et mis à profit par la colonisation, fait, sous l'emprise d'une fatalité aveugle, le jeu de ses anciens maîtres. Dans les coulisses, les Quislings, les « collabos », canalisent ses passions.

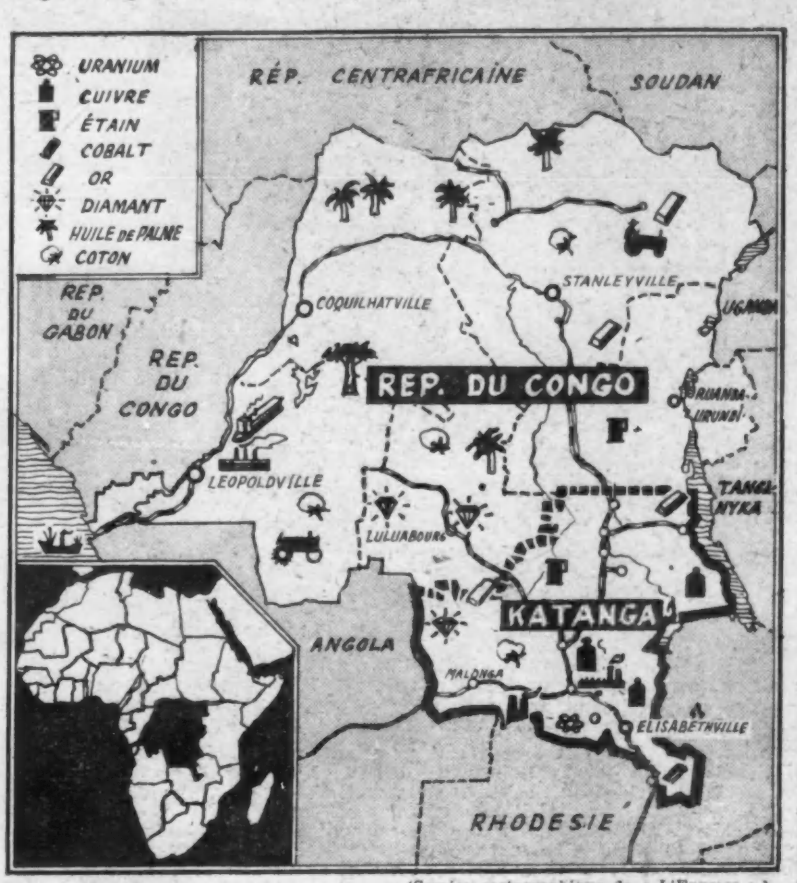
Cela est vrai surtout au Katanga, où Moïse Tshombé, contrôlant seulement 8 sièges sur 15 du Parlement provincial, proclamait lundi dernier, sans consulter les élus, la sécession de la province, confiait le commandement de la Force publique à un officier parachutiste belge débarqué depuis vingt-quatre heures et appelait même à l'aide l'armée de Rhodésie (dominion britannique dominé par les mêmes intérêts miniers) contre son propre peuple. *La veille* de sa proclamation sécessionniste, les actions minières étaient remontées à Bruxelles et à Londres. Tout avait été soigneusement préparé.

Rien ne manquait dans la déclaration de M. Tshombé : demande d'intégration économique avec la Belgique, éloges à l'égard de « nos collaborateurs belges », accusations « d'obédience communiste » lancées contre M. Lumumba. Si la Belgique acceptait la sécession et les propositions de M. Tshombé, le Congo serait condamné : non viable après la défection de sa province la plus riche, diverses régions, après une période d'anarchie complète, seraient démembrées et intégrées finalement aux Etats ou colonies voisins.

On n'en est pas encore là. Le gouvernement katangais de M. Tshombé n'a été rendu possible que par une modification (demandée à la Belgique, et obtenue aussitôt) de la loi fondamentale. Sa légitimité est donc discutable. Aussi, sous la pression des Britanniques et des Américains, soucieux de ne pas contrer tout le nationalisme africain en laissant démembrer une nation dont l'unité seule peut assurer la stabilité, le gouvernement belge a refusé la main tendue par M. Tshombé. Les Etats-Unis, de leur côté, refusent de jouer les diviseurs en fournissant les soldats demandés par une partie seulement du gouvernement congolais.

« Voilà à quoi mène le gouvernement de l'Afrique par des Africains », exultent déjà, au sud, à l'est, au nord de la République du Congo, les partisans de la suprématie blanche. Triomphe aveugle : les Belges, au Congo, étaient partisans eux aussi de la suprématie blanche. Le jour vint où celle-ci se révéla intenable, sans que la politique du colonisateur ait permis, en trois générations, la formation d'une élite africaine pouvant assumer les pouvoirs qui, comme par un fait exprès, étaient brusquement abandonnés par les Européens dans les pires conditions. Se tromper sur les véritables causes du drame qui vient de se produire serait préparer, pour demain, de nouvelles tragédies.

JEAN BENOIT.



(Service cartographique de « L'Express ».)

La République du Congo repose sur le Katanga. Elle survivrait difficilement à la sécession de cette province, qui fut pour les capitaux l'une des meilleures affaires de ce siècle. Avec 12 % seulement de la population congolaise, le Katanga assure 60 % du revenu national et 20 % de bénéfices aux actionnaires de ses mines.

HOMMES

La leçon de Bevan

● ***K.-S. Karol, qui fut l'ami du grand leader travailliste qui vient de mourir, évoque ici des souvenirs qui sont aussi une leçon politique.***

J'AI été le dernier journaliste qui se soit entretenu avec Aneurin Bevan. Pourtant, je n'ai pas pensé un instant, en arrivant dans sa ferme, en avril dernier, que j'aurais un jour à évoquer publiquement cet entretien. Je n'ai jamais été reçu chez Bevan comme un journaliste, mais comme un ami, et c'était bien entendu l'amitié qui m'avait amené chez lui, pendant sa convalescence, convaincu que le pire était derrière lui et que son rétablissement n'était qu'une question de temps.

Son apparition a été pour moi un grand choc. La maladie l'avait transformé. Bevan n'était plus ce Gallois vif, corpulent, bouillonnant d'énergie que j'avais connu pendant huit ans. Il était devenu un grand Anglais desséché et vieilli. Seuls ses grands yeux qui se détachaient plus encore de son visage amaigri et sa célèbre crinière de cheveux blancs permettaient de reconnaître le « Nye » Bevan d'autrefois.

La même chaleur

Pendant un moment, je n'ai pu surmonter l'immense angoisse qui m'étreignait. Puis, Nye s'est mis à parler. Sa voix était faible mais elle avait la même intonation chaleureuse, amicale. Il accompagnait ses paroles des mêmes gestes qu'autrefois. Il m'interrogeait sur nos amis communs et me parlait de ses projets comme il l'avait fait tant de fois dans le passé. Je retrouvais tout à coup le Bevan de toujours : à la fois l'ami le plus simple et le génie politique qui surprenait par son pouvoir de réflexion et la vigueur de ses formules.

Je lui ai parlé de son prochain retour sur la scène politique et de son accession probable au poste de leader du Labour Party. *« Tous mes amis pensent comme toi*, m'a-t-il répondu en haussant les épaules, *mais, my dear boy, tout cela n'est pas aussi simple que tu le crois. »* Il avait raison : notre prochain rendez-vous n'a pas eu lieu. Après une nouvelle rechute, Bevan vient de mourir.

Pendant les 190 jours de sa lutte contre la mort, Bevan a reçu plus de témoignages d'estime et d'affection qu'aucun autre homme politique anglais du XX^e siècle. Du monde entier, des milliers de leaders politiques et de simples citoyens lui ont adressé des vœux de rétablissement. L'ampleur de ces manifestations de sympathie doit être expliquée.

Bevan n'occupait en effet aucun poste officiel qui eût pu justifier cette popularité mondiale. Le titre de « leader adjoint du Parti travailliste » (qu'il n'avait d'ailleurs obtenu qu'en octobre dernier) n'est pas de ceux qui assurent une gloire internationale. Aucun de ses prédécesseurs n'a jamais eu sa nécrologie publiée à la première page de tous les grands journaux du monde. D'où vient que la disparition de cet « outsider » politique ait été ressentie comme une perte immense non seulement par le Labour Party mais par le mouvement socialiste international tout entier ?

Un mythe hypocrite

Quelques-uns de ses anciens adversaires et de ses anciens « associés » ont déjà donné leur interprétation personnelle du « phénomène Bevan ». Les conservateurs, les libéraux et le leader du Parti travailliste, M. Gaitskell, lui ont rendu hommage à la Chambre des Communes. M. Guy Mollet, dans un émouvant message, a évoqué ses liens de « camaraderie » avec le disparu. Selon eux, Aneurin Bevan aurait été un grand orateur, un autodidacte extrêmement cultivé, aimant la musique et la poésie, et il eût pu être un grand homme d'Etat s'il n'avait été trop turbulent et trop imprévisible. Vers la fin de sa vie, pourtant, il se serait assagi pour devenir un bon serviteur de l'*« Establishment »* britannique et un fidèle compagnon du clan des Gaitskell et des Mollet. C'est ainsi qu'il aurait recouvré l'estime et la confiance du peuple.

Ayant été l'ami de Bevan et le témoin des batailles qu'il a livrées au cours des dernières années, je peux imaginer la violence passionnée avec laquelle, s'il avait pu entendre ces oraisons funèbres, il aurait détruit le mythe hypocrite du « loyal partner » que ses anciens « amis » tentent de forger aujourd'hui. Personne ne pourra répliquer avec son talent, mais je veux dire ici pourquoi il ressentirait comme des insultes certains des « hommages » qu'on lui rend aujourd'hui.

Orateur de classe exceptionnelle, Bevan l'était certainement, bien qu'il n'aimât pas cette étiquette. Peut-être était-ce parce qu'il se souvenait du

Communiqués financiers

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'assemblée générale ordinaire s'est tenue le 19 mai sous la présidence du gouverneur Emmanuel Monick, président du conseil d'administration.

Elle a approuvé les comptes de l'exercice 1959 et fixé à 7,03749 NF par action de 50 NF nominal le montant brut du dividende, soit 5,50 NF net, après déduction de la retenue à la source sur le revenu des valeurs mobilières. Les actions anciennes (n^{os} 1 à 1.308.800) et les actions souscrites contre espèces en 1959 (n^{os} 1.308.801 à 1.963.200) qui portent jouissance du 1^{er} janvier 1959, bénéficieront de ce dividende. Ce dividende sera mis en paiement à partir du 30 mai.

L'assemblée a réélu MM. René Damien et Raoul de Vitry, administrateurs pour six ans.

L'assemblée extraordinaire, tenue immédiatement après l'assemblée générale ordinaire, a décidé le regroupement en actions de 100 NF nominal des 2.224.960 actions de 50 NF nominal composant le capital social au moyen de l'échange de deux actions de 50 NF, jouissance au 1^{er} janvier 1960 contre une action de 100 nouveaux francs portant même jouissance et donné l'autorisation au conseil d'administration de porter le capital social sur ses seules décisions, en une ou plusieurs fois jusqu'à un montant nominal maximum de 250 millions de nouveaux francs, soit par l'émission d'actions à souscrire contre espèces soit par l'incorporation de réserves ou de primes d'émission.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

La commission de contrôle des banques a, dans sa séance du 15 juin, approuvé les comptes de l'exercice 1959 et fixé à 2 NF par part la répartition allouée aux parts bénéficiaires, dont 0,6759 NF au titre de l'intérêt garanti de 5 % et 1,3241 NF au titre d'attribution supplémentaire.

Elle a fixé à 2,14543 NF par part le dividende revenant aux parts de fondateur qui sera mis en paiement le 4 juillet 1960 aux prix nets de 1,76 NF par part bénéficiaire nominative, la fraction non payée étant reportée en application du décret du 30 octobre 1948 ; 1,64 NF par part de fondateur nominative ou au porteur (coupon 58) y compris une partie des fractions reportées des exercices antérieurs.

ESSO STANDARD

L'assemblée ordinaire s'est tenue le 16 juin sous la présidence de M. Serge Scheer, président-directeur général.

Les comptes de l'exercice 1959 ont été approuvés et le dividende a été, comme prévu, fixé à 4 NF par action. La date de paiement de ce dividende sera précisée ultérieurement et elle interviendra en tout état de cause, avant le 1^{er} juillet.

Rappelons que le bénéfice s'établit à 3.916.890.363 francs.

men SPORT
LE TAILLEUR CHEMISIER DE LA RIVE GAUCHE
SOLDE AVANT TRAVAUX
16 RUE DE SÈVRES LIT. 20-21
16
parking gratuit réservé à notre clientèle

Contre les insectes et champignons qui menacent de ronger et de détruire vos meubles, parquets, boiseries, charpentes !
LES XYLOPHÈNES
spécialités Progil Pechiney
Service-Conseil Xylochimie - Bureau 20
11, Av. Myron-T.-Herrick - Paris-8^e

mal qu'il avait eu à surmonter de graves difficultés d'élocution dans son adolescence. Gaucher et bègue, il avait été longtemps obligé de composer ses discours en évitant certains mots sur lesquels il était certain de trébucher. C'est cette extraordinaire gymnastique intellectuelle qui a fait de lui plus tard un improvisateur hors pair. Il n'a jamais lu ses discours comme Churchill ; il ne les a jamais appris par cœur comme de Gaulle.

Pires que la vermine

Suivre Bevan pendant la campagne électorale était une expérience unique. Il faisait parfois cinq discours par jour, sans jamais se répéter, et il ne répondait jamais aux contradicteurs par des formules identiques. Dans chaque endroit, c'était un spectacle inédit, aux rebondissements imprévisibles.

Il était évidemment conscient de ce don d'orateur qui lui permettait de séduire aussi bien les publics populaires que le Parlement, mais il refusait ce compliment de la part des autres. A Moscou, où il a eu des discussions très serrées avec des dirigeants soviétiques, l'un d'eux, pour l'amadouer, proposa un toast à la santé de M. Bevan, « *le plus grand orateur du monde* ». Nye remercia, mais uniquement pour ajouter : « *Il ne s'agit pas de l'art de parler mais de ce qu'on a à dire. Le terme d'orateur n'a aucun sens.* »

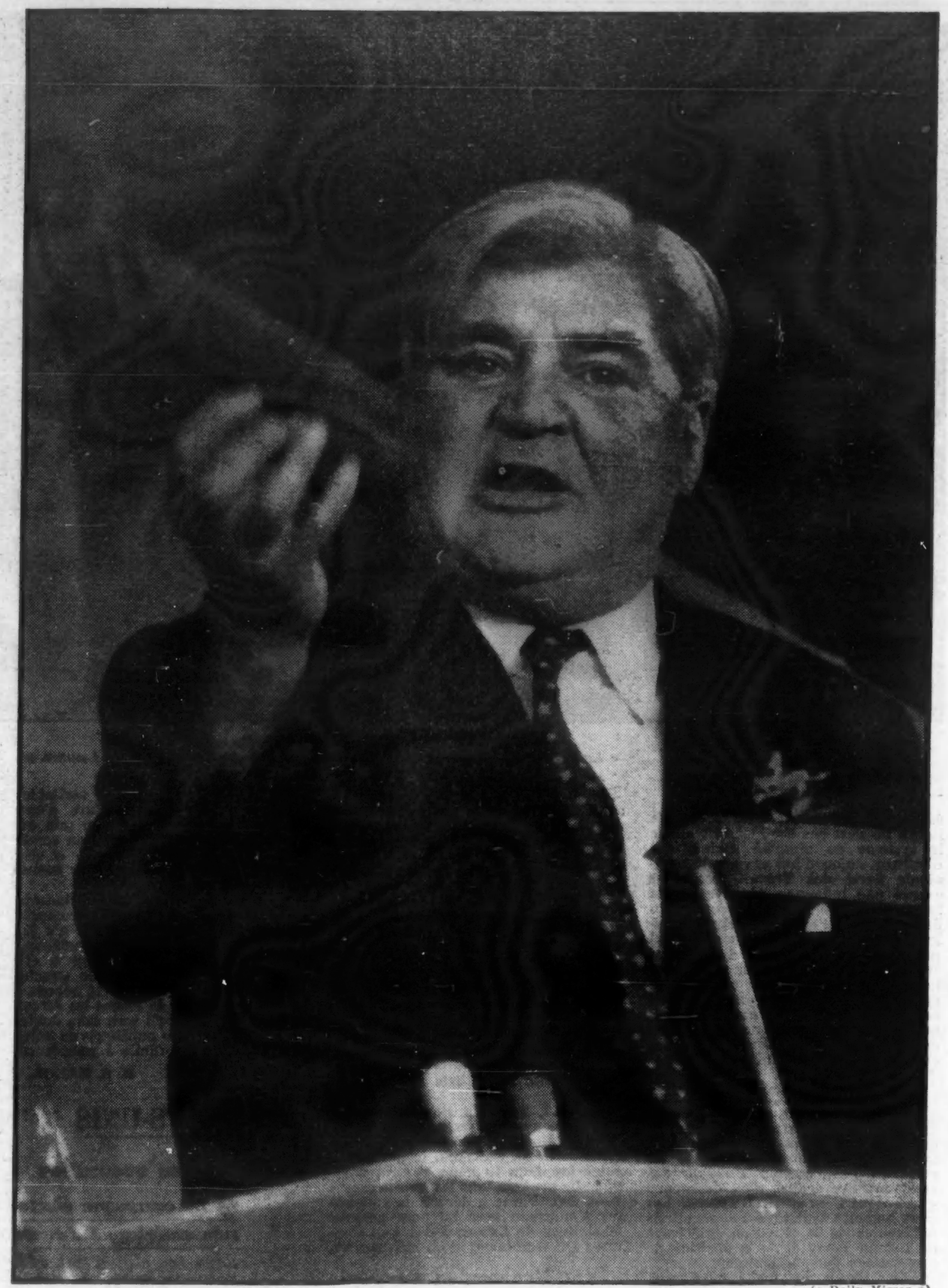
Cultivé, passionné d'art, Bevan l'était également. On rencontrait dans sa maison plus d'artistes que d'hommes politiques et il discutait avec autant de ferveur des récentes expositions de peinture que des problèmes d'économie. Les seules choses qu'il connaissait par cœur étaient des poèmes. Il les citait souvent aussi bien en privé que devant des meetings populaires, peu initiés à la littérature.

Il était aussi un bon vivant, pratiquant lui-même l'art culinaire dans sa ferme, à titre de relaxation intellectuelle. Il se sentait à l'aise dans tous les milieux, avec Lord Beaverbrook comme avec les végétariens indiens. Il détestait le puritanisme sous toutes ses formes et son exposé sur ce sujet à Moscou avait de quoi scandaliser les austères dirigeants de l'U.R.S.S. L'interprète officiel refusa même de traduire quelques passages des poèmes qu'il venait de citer.

Bref, il n'y a rien à ajouter aux fleurs jetées à l'homme, à titre posthume, devant la Chambre des Communes. Mais Bevan était avant tout un socialiste et un leader politique. Sa foi socialiste, sa condamnation de la société existante, de l'*Establishment* britannique, n'étaient pas de la même nature que celles de M. Gaitskell.

Il rejetait la société capitaliste sous toutes ses formes, qu'elle soit misérable et semi-esclavagiste comme à l'époque de son enfance de mineur gallois, ou prospère comme dans l'Angleterre d'aujourd'hui.

« *Aucun procédé de séduction n'enlèvera de mon cœur la profonde et brûlante haine des Conservateurs,* s'est-il écrié pendant la campagne électorale de 1948. *Pour moi, ils sont pires que la vermine. Ils ont condamné des millions de gens à végéter. Je vous mets en garde, jeunes hommes et jeunes femmes : n'écoutez pas ce qu'ils disent. Les Conservateurs n'ont pas changé ou, s'ils l'ont fait, c'est pour devenir pires qu'avant.* »



(« Daily Mirror »)

Aneurin Bevan a la tribune.
« *Jeunes hommes et jeunes femmes, n'écoutez pas ce qu'ils disent !* »

Un monde « obscène »

Les âmes nobles se sont émues du mot inadmissible de « vermine ». Bevan, pourtant, n'était pas un doctrinaire. Peu d'hommes se sont informés aussi attentivement que lui de l'évolution qui s'est produite dans le monde au XX[e] siècle et peu l'ont aussi bien comprise. Bevan a été par exemple l'un des premiers, dans son pamphlet « One way only », à attirer l'attention sur le problème capital de l'aide aux pays sous-développés.

La société basée sur la propriété privée des moyens de production est toujours restée, à ses yeux, immorale, inacceptable et condamnée. « *La recherche du profit n'est pas un mobile respectable pour un homme* », disait-il souvent. L'Amérique capitaliste était pour lui l'exemple d'un monde effrayant. Il le qualifiait parfois « d'obscène ». Le remède à ce système chaotique, dominé par la loi de la jungle, où le plus fort écrase le plus petit et où aucune priorité n'est respectée, se trouvait selon lui dans la socialisation du monde occidental. Il a lutté toute sa vie pour une société planifiée et égalitaire.

Anticolonialiste, il appuyait tous les mouvements de libération des pays opprimés et sympathisait avec des révolutionnaires des pays non démocratiques. Mais il estimait qu'en Angleterre les institutions parlementaires permettaient une transformation radicale de la société par des moyens démocratiques. Il suffisait, selon lui, d'utiliser le Parlement pour assurer le contrôle de la vie économique et pour obtenir le passage de toutes les industries-clés dans le secteur public. Il était révolté autant par les défenseurs de l'ordre établi que par des socialistes timorés qui n'osaient pas l'attaquer par peur de l'impopularité électorale. C'est pourquoi il a bataillé tout autant contre les conservateurs que contre les dirigeants officiels du parti travailliste.

Guy Mollet était à ses yeux l'incarnation de la trahison au sein du camp socialiste. A Toulouse, au congrès de la S.F.I.O., après le discours de Mollet, il a refusé de se lever et de chanter l'« Internationale » et n'a pu contenir son indignation. « *Le crime des hommes comme Guy Mollet, c'est de pousser les travailleurs dans les bras des communistes,* me disait-il lors de ses visites en France. *Les communistes en Europe occidentale ne sont que de bons militants ouvriers qui n'ont pas trouvé les leaders qu'ils méritent.* »

Bevan était l'adversaire des communistes parce qu'il ne partageait ni leur mépris des libertés individuelles ni leur conception du parti et du pouvoir. Il pensait que le socialisme doit s'édifier dans une société évoluée avec la participation et le consentement de la population.

Avant la guerre il était toutefois partisan du front populaire tant l'unité de la gauche en Angleterre lui paraissait essentielle devant la menace fasciste. Il fonda avec Stafford Cripps l'hebdomadaire « Tribune » pour défendre son point de vue, et il fut, avec lui, expulsé du parti travailliste.

« Je ne suis pas un gigolo »

Réadmis après l'éclatement de la seconde guerre mondiale, il a aussitôt manifesté son non-conformisme en attaquant le gouvernement Churchill, dont Attlee faisait partie. A ses yeux, aucune circonstance, si exceptionnelle fût-elle, ne pouvait justifier le refus de ce gouvernement de rendre des comptes au Parlement :

« *Rien ne peut être pire,* écrivait-il en août 1941, *que le gouvernement d'un seul homme et rien de pire ne peut arriver à un homme que d'avoir conscience de détenir tous les pouvoirs. Il n'a plus dès lors d'autre frein que son jugement, d'autre stimulant que sa vanité, d'autre conseiller que lui-même. Il devient irresponsable, ce qui est incompatible avec l'exercice d'un gouvernement représentatif et efficace. Le meilleur service que nous puissions rendre à Churchill et à notre pays, c'est de contrôler son gouvernement. C'est ainsi seulement que son grand talent pourra se déployer au service de l'intérêt national.* »

L'Angleterre officielle était indignée de ce langage et les Travaillistes songèrent, en 1944, à exclure Bevan du parti pour la deuxième fois.

L'intransigeance de Bevan, son refus des compromis et des louvoiements (« *Je ne suis pas un gigolo politique* », disait-il à ceux qui lui conseillaient plus de souplesse), son mépris pour les manœuvres de couloir qui réussissaient si bien à d'autres lui ont peut-être coûté le poste de leader du Labour Party, qu'il aurait pu atteindre en se montrant plus « habile ». Mais ils ont aussi rendu de grands services au travaillisme.

En 1945, Attlee et Morrison étaient peu désireux de rompre leur coalition avec Churchill, tant ils étaient persuadés que le vainqueur de la deuxième guerre mondiale remporterait les élections comme l'avait fait Lloyd George en 1918. L'insistance de Bevan les a convaincus de le faire et le raz-de-marée travailliste qui s'est ensuivi a prouvé combien il avait eu raison.

Dans le gouvernement Attlee, où il

→

(H. Cartier-Bresson-Magnum)

* BEVAN AVEC MM. NENNI (à droite) ET MENDÈS FRANCE (*).
« La recherche du profit n'est pas un mobile respectable pour un homme. »

→

était ministre de la Santé, le rôle de Bevan ne s'est pas limité à introduire le système de sécurité sociale qui constitue, aujourd'hui encore, la principale fierté des Travaillistes. Il a exercé une influence décisive sur la façon dont l'Angleterre a accordé l'indépendance à l'Inde et à d'autres colonies, sur la reconnaissance d'Israël par le gouvernement de Londres et sur la nationalisation de la sidérurgie. Les débats intérieurs qui ont précédé ces grandes décisions n'ont jamais été rendus publics, mais on peut dire, sans trahir un secret, que les menaces de démission de Bevan ont beaucoup contribué à les faire adopter.

Un budget absurde

En 1951, pourtant, sur le problème du réarmement, cette menace a été inopérante et Bevan a préféré quitter son poste au gouvernement. Il ne s'agissait pas, comme certains ont voulu le faire croire, d'un désaccord « technique » avec M. Gaitskell. Les deux hommes avaient des conceptions différentes de la situation intérieure du Labour Party et de la position de l'Angleterre dans le monde.

Selon Bevan, les fruits de l'austérité commençant à apparaître, il suffisait au gouvernement d'approfondir les réformes sociales déjà amorcées pour que le Labour Party recouvre sa popularité et se maintienne au pouvoir. Le gaspillage des ressources nationales dans une politique de réarmement était à son avis d'autant plus stupide que l'agressivité de l'U.R.S.S. ne découlait pas d'une volonté de conquête mais d'un sentiment de faiblesse et d'un complexe d'encerclement.

Tous les Travaillistes reconnaissent aujourd'hui que le budget de 1951, qui faisait une part énorme aux dépenses militaires, était une absurdité. C'est lui qui a coûté le pouvoir au Labour Party et qui a permis aux Conservateurs de retirer le bénéfice des « investissements à long terme réalisés par les Travaillistes depuis 1945. Il faut donc à MM. Attlee et Gaitskell une certaine audace pour oser évoquer aujourd'hui, dans leurs éloges funèbres de Bevan, les « malheureux désaccords » qu'ils ont eus avec lui en 1951.

La grande révolte « bevaniste » qui s'est produite au sein du Labour Party après la crise de 1951 a porté non pas sur des problèmes de détail, fussent-ils aussi importants que celui du réarmement allemand, mais sur l'ensemble des perspectives du mouvement socialiste. Pendant cinq ans, Bevan a harcelé les dirigeants de son parti pour qu'ils adoptent une politique réellement socialiste et se désolidarisent de la politique étrangère des Conservateurs. Cela lui a valu, en 1955, la menace d'une nouvelle exclusion du parti.

Il était clair, pourtant, que Bevan avait derrière lui l'immense majorité des électeurs du Labour Party. Je l'ai suivi dans plusieurs tournées à travers l'Angleterre et j'ai vu partout accourir pour l'entendre des foules enthousiastes et combatives qu'aucun autre dirigeant travailliste n'aurait pu attirer. Ce n'était pas par vanité que Bevan affirmait que le Labour Party était « son » parti bien plus que celui de M. Gaitskell. Il ne poursuivait aucune « vendetta » personnelle contre M. Gaitskell, bien que celui-ci eût été le principal artisan de la tentative avortée pour le faire exclure du parti en 1955. Simplement, il était décidé à lutter jusqu'au bout pour briser l'emprise de la bureaucratie syndicale et de la droite travailliste sur le mouvement.

En 1957, toutefois, Bevan a conclu une trêve avec ses adversaires. Il ne s'agissait nullement d'une « réconciliation » avec M. Gaitskell, le désaccord entre les deux hommes restant complet sur presque tous les points essentiels. Mais Bevan a décidé de collaborer à nouveau avec lui pour assurer la victoire du Labour Party aux élections qui semblaient alors imminentes.

Une mission plus haute

Nous étions ensemble à Varsovie, en septembre 1957, et il me parlait constamment des problèmes que lui posait ce revirement tactique. Il n'avait pas pris sa décision d'un cœur léger mais il était convaincu que seule une Angleterre socialiste pourrait briser l'engrenage de la terreur dans lequel les deux supergrands entraînaient le monde. Sa mission, pensait-il, dépassait le cadre d'une lutte politique intérieure. Il était persuadé, d'autre part, que l'épreuve du pouvoir détruirait le « mythe Gaitskell » bien plus sûrement que les attaques de ses adversaires dans les congrès du parti.

L'association n'était pas facile. Depuis deux ans, le Labour Party avait deux leaders qui n'étaient d'accord sur rien mais qui évitaient de s'opposer ouvertement. Je les ai accompagnés tous les deux à Moscou, l'année dernière, et j'ai pu constater à quel point cette situation était pénible pour Bevan. M. Gaitskell, qui a fait allusion à ce voyage dans l'oraison qu'il a prononcée à la Chambre des Communes, ne pouvait pas l'ignorer. Il eût donc pu épargner à son adversaire disparu l'étiquette de « partenaire loyal », qu'il savait fausse et injuste.

En réalité, la trêve au sein du Labour Party touchait à sa fin. J'ai vu Bevan après les élections perdues de 1959 et il ne m'a pas caché qu'il rendait M. Gaitskell responsable de l'échec des Travaillistes. D'ici quelques mois, M. Gaitskell aurait eu à choisir entre l'adoption d'un programme véritablement socialiste et l'ouverture d'une nouvelle épreuve de force au sein du parti. Il est probable qu'il n'en serait pas, cette fois, sorti vainqueur et que seules la maladie et la mort de Bevan l'ont sauvé.

Ce que savent tous les dirigeants travaillistes, en tout cas, y compris M. Gaitskell, c'est que Bevan n'a jamais transigé sur sa foi socialiste. C'est parce que son message a été entendu par les hommes de gauche du monde entier qu'il a été reconnu comme un leader de toutes les forces progressistes, et qu'il sera sans doute, de tous les hommes politiques de notre époque, le plus difficile à remplacer.

K. S. KAROL.

ÉTATS-UNIS

Eisenhower en accusation

● ***La campagne électorale américaine s'ouvre dans un climat international très lourd pour les Etats-Unis. Est-ce la faute d'Eisenhower ? Sydney G. Cooper fait le point.***

« L'AMERIQUE, a déclaré le sénateur de l'Idaho Frank Church dans le discours d'ouverture de la Convention démocrate, *est prête à se tourner vers les Démocrates parce que l'Administration Eisenhower n'a pas su donner au pays la direction nécessaire pour lui assurer la victoire dans la lutte entre la liberté et le communisme. Elle a négligé les problèmes intérieurs et elle a conduit la politique étrangère de la nation comme si le monde était une baraque foraine dans laquelle les talents de bateleurs pouvaient remplacer les qualités d'homme d'Etat.* »

La violence de ces attaques et le fait que le sénateur Church, choisi pour ouvrir les débats, ne soit âgé que de trente-cinq ans indiquent déjà quels seront les deux thèmes électoraux des Démocrates : « *Enterrons la politique d'Eisenhower* », et, plus discret, « *Débarrassons-nous des vieux* ».

Si Richard Nixon est désigné comme candidat par la Convention républicaine — ce qui ne fait aucun doute — il lui sera impossible de se désolidariser de l'administration dont il a fait lui-même partie pendant huit ans. Pourtant, dans sa façon de défendre la politique du président Eisenhower, il devra laisser entendre discrètement qu'elle appartient désormais au passé. Il est de plus en plus clair, en effet, que la vie politique américaine a été déterminée, pendant les deux mandats du président Eisenhower, par des facteurs particuliers qui ne seront plus valables dans la décennie à venir.

Tous les huit ans

Il n'est pas inutile, avant que ne se déchaîne l'orage politique qui va noyer les Etats-Unis sous un déluge de phrases pendant trois mois, de chercher à voir clair dans le jeu des forces dont la combinaison unique explique à la fois les succès dont se vantent les Républicains et les échecs dont les Démocrates les accusent.

En premier lieu, l'administration Eisenhower a été un régime de consolidation venant après une période d'activité intense, d'improvisation, de fièvre et de grands débats intérieurs. Dans l'histoire présidentielle américaine, les observateurs ont remarqué que les périodes de développement rapide étaient toujours suivies d'une période de consolidation, le cycle étant généralement de huit années. Les années calmes peuvent être des époques de richesse et de bien-être mais elles sont moins chantées dans les livres d'Histoire. La postérité n'inscrira pas le nom d'Eisenhower à côté de ceux de Jefferson, de Lincoln, de Theodore Roosevelt, de Wilson et de Franklin Delano Roosevelt.

La preuve que le régime d'Eisenhower a été celui d'une époque de consolidation se trouve dans son slogan, « Paix et Prospérité », qui sera peut-être à nouveau utilisé cette année si la situation internationale le permet. Il est aujourd'hui à la mode d'ironiser sur le choix de ce slogan mais il faut se souvenir que beaucoup de ceux qui clament maintenant leur inquiétude et qui jugent avec sévérité l'administration Eisenhower l'ont sou-

(*) Photographiés dans la ferme de Bevan lors des entretiens sur le socialisme, organisés par « L'Express » en 1959.

L'Association d'entraide sociale Nord-Africaine - 13, rue Saint-Héran à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) organise des camps de vacances pour enfants Nord-Africains habitant Paris, Lyon et Clermont-Ferrand.

Ces camps ont lieu dans les Alpes et en Auvergne.

Ces camps n'étant financé que par des collectes nous faisons appel à votre générosité pour permettre à ces enfants des vacances joyeuses.

C.C.P. Clermont 118-114.

Communiqué.

(A.P.)

LE PRÉSIDENT EISENHOWER ET LE SÉNATEUR KENNEDY (*).
« Comme si le monde était une baraque foraine. »

tenue en 1952 et parfois même en 1956. Ils voyaient alors dans l'élection d'Eisenhower l'élément qui pourrait refaire l'unité de la nation, panser les blessures morales de la guerre de Corée et permettre au peuple américain de profiter des bienfaits de sa prospérité économique. Et c'est exactement ce qui s'est produit. Pour la plupart des Américains, les années 50 ont été telles qu'ils les avaient souhaitées. Jamais tant de gens n'avaient si bien vécu. Ce n'est que tout récemment que ce sentiment d'euphorie s'est atténué.

Les intellectuels ont fui

Si la personnalité d'Ike avait été différente, il eût pu briser le cycle historique expansion-consolidation. Lorsqu'il est arrivé au pouvoir, il avait encore l'auréole du grand conquérant, de l'architecte de la victoire alliée. C'était un homme au-dessus des partis (les Démocrates avaient même songé un moment à en faire leur candidat) qui avait accepté, sans enthousiasme, semblait-il, de sortir son pays de l'ornière et de lui rendre son équilibre. Il était en mesure d'imposer ses décisions dans presque tous les domaines.

Aujourd'hui, nous en savons davantage sur lui. Nous savons qu'il est un conservateur dont les opinions et les préjugés sont déterminés par une nostalgie des vertus paysannes du Middle-West où il a grandi. Ses convictions ne sont pas tant réactionnaires que démodées et il s'est entouré d'hommes qui les partageaient.

D'autre part (résultat probable de son éducation) il a toujours eu une admiration excessive pour les hommes d'affaires « réussis » et il a recruté parmi eux beaucoup de ses amis, de ses partenaires de golf et des membres de son cabinet. Le programme de l'administration Eisenhower, avec son souci d'équilibre budgétaire, sa politique fiscale conservatrice, sa répugnance à utiliser les fonds publics pour développer les secteurs les plus attardés de la vie nationale, son incompréhension des éléments qui assurent le véritable prestige d'un pays dans le monde moderne, tout cela résulte dans une grande mesure de la personnalité d'Ike.

Ce n'est pas tout. Si sa répugnance à se plonger personnellement dans le dur travail de la politique intérieure a fait beaucoup de tort au parti républicain, son goût pour les compromis et son refus de prendre des positions nettes sur n'importe quel sujet ont eu un effet désastreux sur la nation, en particulier dans l'affaire McCarthy. Le héros militaire s'est changé en un président qui ne commandait pas mais se contentait de suivre les conseils, souvent mauvais, de son entourage.

Certains prétendent que ce qui a manqué à l'administration Eisenhower, c'est la présence de quelques bons cerveaux à Washington. Ce n'est pas exact. Il y a autant de bons cerveaux au gouvernement que sous n'importe quelle administration. Ce qui fait défaut, c'est l'atmosphère d'exaltation intellectuelle qui a marqué l'époque de Roosevelt et qui permettait à l'intelligence de s'épanouir. Les cerveaux sont restés en qualité de techniciens mais les intellectuels ont fui Washington depuis longtemps. Aujourd'hui, ils brûlent d'y revenir car il y a des années qu'ils n'ont plus connu le goût du pouvoir.

Si le parti démocrate l'emporte, ils reviendront en force, mais il en reviendra quelques-uns même en cas de victoire républicaine. Une sensibilité aux idées, aux théories, aux expériences, aux stratégies nouvelles sera indispensable au succès de la prochaine administration. Il peut sembler futile de critiquer l'administration Eisenhower pour son « atmosphère intellectuelle » alors qu'il y aurait tant de reproches précis à lui faire mais cette atmosphère a été responsable de beaucoup des décisions prises. Elle sera beaucoup critiquée pendant la campagne électorale.

Ike lui-même en est conscient. A sa conférence de presse de la semaine dernière, il a fait cette dramatique réponse : *« Malgré trois maladies, je n'ai jamais senti qu'une défaillance ou une faiblesse physique ait été un facteur déterminant de la façon dont j'ai rempli mon mandat. J'ai pu douter un peu, parfois, de mes capacités intellectuelles et de mon bon jugement mais je veux vous dire une chose : je n'ai jamais douté de mon cœur et de sa fidélité à l'Amérique. »*

Sur la défensive

La plupart des Américains ne verraient rien de triste dans cette déclaration s'ils ne constataient en même temps l'embarras dans lequel se trouvent les Etats-Unis sur la scène internationale depuis quelques années. Venu au pouvoir en grand expert des affaires internationales et en chef d'une puissante alliance militaire, Ike a présidé au déclin du prestige américain dans le monde. C'est là la troisième caractéristique de son règne et l'ironie de l'histoire veut qu'il soit aujourd'hui le plus sévèrement blâmé pour une évolution qu'il n'était sans doute pas en mesure d'enrayer.

Depuis dix ans, le monde assiste à une redistribution massive des forces et à un bouleversement incessant de l'ordre ancien. L'Amérique, qui occupait jusque-là la première place dans le domaine de la puissance militaire, de la prospérité économique et du prestige international, a vu sa domination menacée par de nouvelles puissances. Le récent désastre de la conférence au Sommet et l'humiliation de Tokyo ne sont que les signes superficiels d'une évolution plus profonde.

Pour prendre l'événement le plus décisif, l'Union Soviétique est arrivée à sa maturité économique pendant la présidence d'Eisenhower et il n'y avait rien que celui-ci pût faire pour l'empêcher. Il est exact que l'Amérique semble rester constamment sur la défensive, réagissant aux menaces mais ne prenant que rarement des initiatives. Mais cette attitude résulte en grande partie du caractère même du système social américain et des insuffisances de son administration. Si les plus brillants intellectuels de l'Occident ont pu se réunir il y a quelques semaines à Berlin pour pleurer sur le destin de notre civilisation, comment pourrait-on en attendre beaucoup plus de Washington ?

Le rôle de l'accusé

Ce que les critiques les plus sévères de l'administration Eisenhower réclament, c'est un réveil de l'élan national et de la foi. Ce qu'ils doivent se préparer à faire dans un avenir immédiat, c'est renforcer la puissance militaire de l'Amérique et donner une orientation plus intelligente à sa politique étrangère.

Il doit être angoissant pour Ike de penser que le débat essentiel de la campagne électorale portera sur la splendide abstraction du « prestige national », qu'il incarnait plus qu'aucun autre Amérique lorsqu'il est arrivé au pouvoir. C'est pourtant l'épreuve qui lui est réservée. Sur le plan intérieur, ceux qui réclameront la réduction de certains privilèges et l'attribution de crédits publics et privés plus importants au développement de la construction scolaire, du logement, de la sécurité sociale, de la planification urbaine, le feront au nom du prestige national. Ceux qui s'inquiéteront de la disparité entre le taux de croissance économique des Etats-Unis et celui de l'U.R.S.S. invoqueront la même notion. Quant à ceux qui réclament plus de fusées, plus d'aide aux pays étrangers, de plus puissantes forces « classiques », ils sont par définition soucieux de prestige national.

C'est donc encore une fois le problème des rapports avec l'U.R.S.S. — dramatiquement actualisé par l'incident du bombardier de reconnaissance RB 47 abattu par les Russes au-dessus de leurs eaux territoriales — qui sera au centre de la campagne électorale. Le président Eisenhower se trouve aujourd'hui, non plus dans le rôle du sauveur, mais dans celui de l'accusé.

SYDNEY G. COOPER.

(*) Photographiés ensemble au cours d'une fête agricole.

BACCALAURÉAT

Préparation spéciale à l'oral de repêchage de Septembre

Le COURS FIDÈS, spécialiste depuis 15 ans des préparations d'oral, organise un cours de vacances particulièrement axé sur la mise au point des candidats en vue des épreuves orales.

Depuis 5 ans, de 1955 à 1959, le Cours FIDÈS a préparé spécialement pour l'oral du Baccalauréat 1073 élèves : 892 d'entre eux ont été reçus.

- Révision intensive sous forme d'interrogations continues par demi-journées alternées.
- Seize heures d'interrogations par semaine, sous la direction d'interrogateurs spécialistes des épreuves orales.
- Programme remis aux élèves à l'inscription.
- Résultats hebdomadaires communiqués aux familles.
- Acquisition d'une véritable technique de l'oral (sang-froid, exposition des idées, facilité d'élocution, présentation...).
- Quatre semaines du 17 Août au 13 Septembre.

B. E. P. C. ET EXAMENS DE PASSAGE

DES PRÉPARATIONS SPÉCIALES SONT ÉGALEMENT ORGANISÉES **DU 22 AOUT AU 17 SEPTEMBRE**

Renseignements et Inscriptions :

COURS FIDÈS

6, avenue Van Dyck - PARIS 8e

(prolongement de l'avenue Hoche, à l'entrée du Parc Monceau)

WAGram 28-33 — CARnot 26-66

Le registre des inscriptions pour l'année scolaire 1960-1961 est actuellement ouvert au Secrétariat, chaque jour de 9 h. à midi et de 14 h. à 18 h. La Direction reçoit sur rendez-vous.

(Marc Ribond-Magnum.)

LES LEADERS DU F.L.N. RÉUNIS CETTE SEMAINE A TUNIS (*).
Un invité-surprise : Ben Khedda, le « Chinois ».

TUNIS

La dernière réunion

● Le F.L.N. a tiré ses conclusions de l'échec de Melun et des discours du général de Gaulle en Normandie. Jean Daniel nous câble :

LES ministres du gouvernement du F.L.N. ne se réuniront plus avant le début du mois d'août. Certains d'entre eux sont déjà partis pour Bagdad où ils doivent assister le 14 juillet aux fêtes anniversaires de la Révolution irakienne. D'autres s'apprêtent à partir : rien dans les discours prononcés par le général de Gaulle en Normandie ne leur a semblé pouvoir modifier leurs projets. Tandis que la France fait ses valises pour les vacances, le F.L.N. organise sa réinstallation dans un été de guerre.

Samedi soir, juste avant le départ pour Rome de M. Belkacem Krim, un dernier conseil des ministres s'est tenu dans la villa de M. Boussouf, rue Parmentier à Tunis. Tous les ministres étaient présents. Il y avait, en outre, MM. Boumendjel et Ben Khedda. La présence de M. Boumendjel n'implique en aucune façon une promotion : le plénipotentiaire de Melun a été convoqué pour refaire, une centième fois, le récit de ses impressions. Mais la présence de M. Ben Khedda est commentée avec une curiosité inquiète par tous ceux — Tunisiens, Yougoslaves et Anglo-Saxons — que préoccupent les transformations du F.L.N.

Une nouvelle analyse

Ancien élève du Collège de Blida (qui fut, décidément, une véritable pépinière du nationalisme algérien), le pharmacien Ben Khedda fut en 1957, au moment de la « Bataille d'Alger », l'adjoint politique du célèbre Abbane Ramdane, sorte de Saint-Just intransigeant et ardent, mort jeune, et qui devait passer dans la Révolution algérienne comme un éclatant météore. Les préoccupations sociales et égalitaristes d'Abbane et de Ben Khedda étaient bien connues des commissaires politiques de la région d'Alger.

L'an dernier, avec un autre ancien élève du Collège de Blida (Oussedik), Ben Khedda devait prendre la tête de la première mission F.L.N. en Chine. Ce voyage devait le marquer si profondément qu'en plusieurs occasions Ben Khedda eut à l'intérieur de l'organisation insurrectionnelle des difficultés précises. Jusqu'au jour de la relance de la politique chinoise. Après quoi, il fut chargé, en tant que secrétaire général du ministère des Relations extérieures, et sous la responsabilité de Belkacem Krim, des liaisons avec la Chine communiste.

Avant d'effectuer sa mission-éclair à Tunis, Ben Khedda a revu et pour la troisième fois en une seule semaine l'ambassadeur de Pékin au Caire. Cet ambassadeur chinois, qui est investi de responsabilités considérables puisqu'il a pour mission de contrâler la politique chinoise dans l'Afrique tout entière, n'a pas cessé d'être tenu au courant du détail des préoccupations algériennes pendant les conversations de Melun. La dernière réunion du conseil des ministres F.L.N. chez M. Boussouf a été provoquée pour entendre M. Ben Khedda à la lumière d'une nouvelle analyse de la position française après Melun et les discours de Normandie.

L'alibi du droit de vote

Par leur formation, leur origine, leur tempérament enfin, les ministres du F.L.N. se différencient, avec une netteté parfois déroutante, les uns des autres. Sur les résultats de la mission Boumendjel comme sur la signification du pacifisme gaulliste développé dans les villages normands, les interprétations vont d'un extrême à l'autre. Pour les uns, le général de Gaulle est à coup sûr le plus grand manœuvrier de tous les temps et comme une seule chose est claire, le but final, à savoir le désir du Chef de l'Etat français de faire de l'Algérie un Etat associé à la France, on peut escompter qu'au bout de nouvelles manœuvres il se dirigera vers ce but qui permet au F.L.N. de jouer son rôle s'il peut rester fort et vigilant jusque-là. Nous n'avons qu'à attendre, disent les tenants de cette thèse, laissons le Général choisir son heure, il a montré qu'il ne se débrouillait pas si mal. Après tout, pendant que l'on discutait à Melun, les réactions de l'Armée ont été nulles. Il n'est pas pressé, nous non plus. Le temps travaille pour cette part de l'avenir algérien que nous avons en commun lui et nous.

Mais aux yeux des autres, le général de Gaulle n'a, en fait, qu'une seule idée en tête : la disparition du F.L.N. Observez, disent ces derniers, le bilan de la politique d'autodétermination. Depuis le 16 septembre 1959, les moyens de l'armée française d'Algérie pour poursuivre la guerre ont doublé, les méthodes sont devenues plus cruelles que jamais; parce qu'on donne à l'armée d'Algérie l'alibi d'un combat pour le droit de vote, on lui donne en même temps la liberté de tout faire.

La pire des « ruses »

Le général de Gaulle crée de toutes pièces, à Paris comme à Alger, une psychose de paix, suscite puis flatte un intense besoin de retour au calme, fait semblant de nous tendre la main, et arrive ou voudrait arriver à faire croire à chacun que nous refusons cette main tendue et qu'en dernier recours nous sommes décidément des hommes avec qui personne ne pourrait s'entendre. Cette tactique, toujours selon les mêmes Algériens, pouvait être extrêmement habile.

Il est bien vrai, disent-ils, que le besoin de la paix comme le besoin d'avoir le cœur net sur les intentions de de Gaulle ont été puissamment insufflés dans notre propre opinion et même dans les maquis les plus durs. Mais heureusement, à Melun, le Général s'est démasqué. Autant il aurait été difficile pour nous de dénoncer purement et simplement le général de Gaulle en personne après le 14 juin, autant cela nous serait facile aujourd'hui, si nous le voulions. Il faut le vouloir, parce que le moment est privilégié, parce que nous ne pouvons pas attendre que, diplomatiquement et militairement, on tente de nous asphyxier. Parce qu'enfin l'occasion nous en est donnée.

C'est alors que des discussions commencent, à peu près identiques à celles qui agitent les milieux politiques parisiens. De Gaulle offre au F.L.N. de perdre honorablement la guerre et de gagner honorablement la paix ? Mais comment être sûr que la paix sera gagnée honorablement ? Voyez ce qu'il a fait avec la Communauté ! Mais l'Algérie pose à la France des problèmes que l'Afrique Noire ne lui a jamais posés. Il a pourtant vaincu et les ultras et l'Armée ? Pour les ultras, c'est possible, mais quant à l'Armée, il lui a conservé son objectif principal : écraser le F.L.N. par tous les moyens. Si la guerre s'arrête, le F.L.N. ne sera pas écrasé ? Si la guerre s'arrête sans garantie, le dynamisme révolutionnaire du F.L.N. peut être écrasé ! Le Général ne peut rien faire de plus que ce qu'il fait ? D'accord ! Mais dans ce cas-là pourquoi lui ferions-nous confiance ? Il n'y a pas à *lui* faire confiance mais à se faire confiance à soi-même ! C'est ce que nous avons fait à Melun et il s'est moqué de nous, etc.

Toutes ces discussions ont cependant cédé le pas, samedi dernier, à l'unanimité la plus totale, la plus résolue lorsqu'il s'est agi d'envisager l'avenir — que les pourparlers reprennent ou non avec la France. Un propos du général de Gastynes adressé à M. Boumendjel à Melun ne paraît pas être tombé dans l'oreille d'un sourd. L'avocat algérien protestait avec véhémence contre un tract des services psychologiques invitant les populations à se rendre puisque le F.L.N. « capitulait » à Melun.

Le général de Gastynes, irrité et comme déçu par une véhémence si naïve, finit par dire : « *Je comprends assez mal votre fureur. Nous sommes en guerre ; la guerre continue ; ce tract, ce n'est jamais qu'une ruse de guerre* ».

Jusqu'au dernier moment, il faudra donc s'attendre de chaque côté aux pires des ruses de guerre, aux «ruses» qui mettent en danger même des pourparlers de paix ; il convient donc jusqu'au dernier moment d'aller jusqu'au bout de la guerre. Bref, à Tunis, en conclusion, on a rouvert le dossier chinois, un moment laissé de côté.

Quel est exactement ce dossier ? Après l'article que j'avais écrit il y a un mois sur le voyage en Chine de la mission algérienne conduite par M. Belkacem Krim, j'ai été convoqué à Tunis par plusieurs diplomates experts des questions chinoises. On m'a fort courtoisement et fort savamment exposé que je donnais dans l'intoxication — évidemment inconsciente — en « gonflant un mythe creux ».

Les « multitudes jaunes »

La thèse de mes interlocuteurs était alors que la Chine avait avec les Etats-Unis des problèmes si graves, et si urgents, qu'elle ne pouvait se permettre d'avoir sur l'essentiel une politique très différente de l'U.R.S.S. Malgré les désaccords apparents, malgré les différends doctrinaux, la Chine est encore en état de dépendance. Il est impossible que, contre le vœu soviétique, elle décide d'une politique d'intervention en Afrique du Nord. Je ne suis évidemment pas juge du bien-fondé d'une telle thèse.

(*) De gauche à droite : MM. Abdelhamid Mehri, chargé des Affaires sociales et culturelles, Ferhat Abbas, président du G.P.R.A., M'Hamed Yazid, chargé de l'Information, Ahmed Boumendjel, émissaire du G.P.R.A. à Melun.

Ce que je sais, c'est que lorsque le ministre de la Défense nationale chinois a reçu M. Belkacem Krim, il s'est félicité de ce que la Chine communiste avait été l'une des premières à reconnaître le G. P. R. A. « *alors qu'une grande nation sœur et voisine croyait devoir se cantonner dans une prudente réserve* ». Je sais aussi que les Chinois, qui exècrent le général de Gaulle depuis certains propos sur « *la menace des multitudes jaunes* », ont eu des paroles très amères sur le rapprochement franco-soviétique. Et puis l'on peut surtout remarquer que la politique soviétique change. S'il y a dépendance chinoise, il n'y a pas immobilisme soviétique. Le soutien si spectaculaire à Fidel Castro n'était pas prévisible au moment de la Conférence au Sommet.

Une menace précise

Quoi qu'il en soit, il y a deux incontestables réalités dans l'offre chinoise aux Algériens. D'une part, les fonds versés par la Chine communiste sont déjà plus que considérables : ils dépassent l'aide donnée pendant six ans par tous les autres pays réunis. D'autre part, le F.L.N. peut à tout moment accepter de recevoir un millier de « techniciens » chinois chargés de réorganiser la stratégie et la puissance d'attaque sur les frontières. Cela pourrait se faire soit avec l'accord soit avec la « tolérance » soviétique.

Les obstacles existent, sans doute. Quels sont-ils ? L'opposition de la Tunisie ? M. Bourguiba a déjà dit que, placé devant un tel choix, il ignorait s'il pourrait refuser. Dans les milieux américains, on a aussitôt conclu à un habile chantage pour que pression soit faite sur la France en vue de terminer la guerre.

Cela n'est point aussi sûr. M. Bourguiba ne se contente pas de s'adapter aux événements ; il les devance parfois. L'échange d'ambassadeurs avec la Russie soviétique s'accompagne d'une aide russe en roubles fort appréciable. Il n'est pas insensible à ce qui se passe au Japon, en Turquie et à Cuba. Il n'a pas hésité à conclure avec M. Mattei des accords pétroliers qui ont frustré les grandes compagnies américaines, accords qui n'excluent pas pour l'avenir une importation de pétrole russe... Tout ce qui apparaissait hier comme l'un des mythes savants d'une propagande insidieuse devient aujourd'hui la plus immédiate et la plus précise des menaces. Non, les Chinois ne sont pas encore là. Mais le fait qu'ils puissent y être est un facteur politique dont le F.L.N. use avec détermination.

Comme M. Houphouët-Boigny...

A Tunis, on pense que le général de Gaulle sait tout cela et l'on n'exclut pas qu'avant les débats de l'automne à l'O.N.U., une nouvelle invitation soit faite pour reprendre « les manœuvres de Melun ». Celles-ci dureraient alors un peu plus, juste le temps de court-circuiter l'opposition internationale et l'opposition intérieure française. Comme le F.L.N. a accepté le principe du droit à l'autodétermination, il ne pourrait pas se dérober à une telle invitation. Mais alors, se demandent les Algériens sinophiles, ne sera-t-il pas temps de renoncer à l'autodétermination et de revenir à notre ancienne exigence d'indépendance ? Tout simplement comme M. Houphouet-Boigny !

Voilà, sans commentaire, l'état d'esprit des Algériens, en cette semaine du 11 au 16 juillet, dix jours après Melun.

JEAN DANIEL.

[*P.S. — Plusieurs lecteurs nous ont écrit leur étonnement de voir le nom de Camus cité par M. Boumendjel dans mon article d'il y a quinze jours intitulé « Boumendjel m'a dit ». Camus s'est parfaitement expliqué sur l'Algérie dans un livre (Actuelles III : Chroniques Algériennes) et nul n'a le droit de parler en son nom. Ni ceux qui estiment que Boumendjel s'est trompé en citant Camus, ni ceux qui pensent que Boumendjel a porté atteinte à la mémoire du grand écrivain. Il reste que Boumendjel a parfaitement le droit de considérer que, dans des heures graves, un Français d'Algérie prestigieux aurait pu contribuer à la paix des esprits en disant — comme il en avait l'habitude — son fait à chaque communauté. Il reste qu'il était de mon devoir de rapporter ce propos authentique et particulièrement émouvant.* — J.D.]

(A.F.P.)

LE BACHAGA BOUALAM.
Quelles troupes marcheraient sur eux ?

ALGER

Le maquis Boualam

● ***Un appel circule à Alger. Il est signé « La Voix du maquis ». De quel maquis s'agit-il ? C'est ce que révèle ici un correspondant particulier de « L'Express ».***

(D'un correspondant particulier)

UN seul élu musulman figure sur la liste des personnalités extrémistes pratiquement interdites de séjour en Algérie sur ordre du gouvernement et soumises à Paris à une surveillance étroite : le bachaga Saïd Boualam (et non Boualem comme on l'écrit habituellement), député d'Orléansville et vice-président de l'Assemblée Nationale.

Pourquoi lui ? Si on ne le sait pas encore à Paris — sauf dans quelques milieux très restreints où on n'en parle qu'à mots couverts — on le sait très bien à Alger. Il y a quelques jours circulait à Alger un long tract où l'on reconnaissait à la fois les thèmes du « national-catholicisme » et le style propre à M. Martel, disparu depuis la reddition des barricades. Ce tract s'achevait par un appel à l'armée française :

« *Officiers, sous-officiers et soldats des armées de terre, de mer et de l'air, si vous acceptez cette trahison ouverte (les négociations avec le F.L.N.) la nation périra et la félonie de de Gaulle sera votre trahison.*

« *Il n'y a plus d'équivoque, l'Armée doit prendre le pouvoir et le garder jusqu'au nettoyage complet des valets de l'étranger qui pourrissent les avenues du pouvoir...*

« *L'armée française seule, avec des conseillers propres et nouveaux, reste aujourd'hui le seul sauveteur possible de la France. LES MAQUIS FRANÇAIS S'ORGANISENT ! Nous n'amènerons jamais le pavillon ! Notre révolte, aujourd'hui patiente, sera demain totale et sans merci. Français d'Algérie, organisez vos retraites et dégainez vos épées.* »

Une seule signature : « *La voix du maquis* ».

Cet appel serait dans l'Armée d'un retentissement limité s'il n'y avait au cœur du drame de conscience que →

CLOSTERMANN

APPUI-FEU
SUR L'OUED HALLAÏL

Un livre aussi inoubliable que le GRAND CIRQUE

50e mille

L'AVENTURE VÉCUE

Flammarion

vivent de nombreux officiers sincères et loyaux le « *problème des harki* », des « 180.000 *musulmans qui ont choisi la France* ».

Là, il faut d'abord rétablir les faits. Sur ces 180.000 hommes il y a environ 60.000 soldats réguliers, incorporés réglementairement dans les forces françaises, qui seraient appelés — comme le furent les Tunisiens et les Marocains ayant appartenu à l'Armée française — à intégrer l'Armée nationale de leur pays.

Il y a ensuite une trentaine de milliers d'hommes qui sont « moghazns » dans les S.A.S. ou gardiens de chantiers. Parmi les harki à proprement parler (55.000) ou parmi les groupes d'autodéfense (30.000), il faut compter ceux qui ont été incorporés de force ou par nécessité économique (un harki gagne environ 30.000 francs par mois, une fortune en Algérie où ce chiffre correspond au revenu moyen annuel) sans pour autant perdre le « contact » avec le F.L.N. Souvent, de véritables « accords » existent.

Mais il reste en fin de compte une vingtaine de milliers d'hommes qui ont coupé tous les ponts soit parce qu'ils se sont ralliés, soit parce que leur comportement vis-à-vis des fellagha ou des populations les ont définitivement marqués.

Ce sont ces derniers qui ont manifesté les plus vives inquiétudes. Appliquant à la lettre les consignes de la pacification, leurs officiers français les ont si bien amenés à s'engager, à se « mouiller » que pratiquement le chemin est pour eux sans retour. Commandos spécialisés, troupes du « colonel » Si Cherif, certains groupes d'autodéfense, harki de M. Boualam enfin sont dans la même situation : les uns et les autres parlent aussi de « maquis ».

« A 10 h 15, Ortiz le sait ! »

Le bachaga Boualam ne l'a du reste pas caché. Dès août 1959 il déclarait :

« *Si l'on envisage de traiter un jour avec les assassins, il aurait fallu nous le dire loyalement à l'avance. Il était inutile dans ces conditions que nous nous engagions... Si la France devait abandonner l'Algérie, les musulmans prendraient les armes à leur tour et gagneraient le djebel...* »

Dans la bouche du bachaga, cette menace n'est pas vaine. Ancien officier français, il a fait carrière dans l'administration et s'est installé dans la région de Lamartine, près d'Orléansville, qui est devenu, au sens le plus fort, son fief. Grand, fort, de belle prestance, cet homme de cinquante-quatre ans est aujourd'hui à la tête d'une véritable armée de 3.000 à 4.000 hommes. Il l'a organisée sur le modèle de l'armée française et encadrée d'hommes sûrs. Il perçoit globalement leur solde — comme c'était le cas pour Bellounis — et leur a assuré un armement très supérieur aux classiques fusils de chasse dont disposent habituellement les harka. Des stocks d'armes automatiques existeraient même, soit découverts dans des caches F.L.N., soit fournis par l'armée française. Enfin et surtout, on aurait vu parmi ses hommes des Européens et — ai-je appris à Alger — M. Ortiz lui-même, à une ou deux reprises.

On considère que ce dernier est toujours en Algérie. Une personnalité que j'interrogeais à ce sujet m'a répondu : « *Supposons qu'un renseignement nous indique qu'à 10 heures M. Ortiz est à tel endroit ; à 10 heures 10 nous organisons une opération ; eh bien ! il y a toutes les chances pour qu'à 10 h. 15 Ortiz le sache !* »

La présence de M. Ortiz dans la région de Lamartine est plausible. Les liens entre le bachaga Boualam et le leader du F.N.F. s'étaient resserrés par le truchement de M. Georges Bidault qui, dirigeant l'éphémère R.A.F. (Rassemblement pour l'Algérie Française) avec le bachaga Boualam, M. Duchet, M. Pierre André et M. François-Valentin, avait été accueilli à Alger par les troupes de M. Ortiz.

Au moment des barricades, M. Boualam ne cacha pas sa sympathie pour les « patriotes » et on affirmait à ce moment-là que M. Ortiz songeait à confier au député d'Orléansville la présidence de « l'Algérie française indépendante ».

Depuis, le bachaga Boualam a pris la présidence du F.A.F. (Front de l'Algérie Française) qui comprend, malgré la modération de ses premières prises de position, d'anciens dirigeants du F.N.F. parmi ses cadres. La lutte est du reste chaude pour le contrôle réel du mouvement et les réseaux soit soustelliens, soit gouvernementaux, soit strictement « algériens » s'emploient encore maintenant à placer leurs hommes. Comme à Paris : après que le bachaga Boualam eut dû désavouer la création d'une « délégation » du F.A.F. en métropole, on a vu naître le F.N.A.F. (Front National pour l'Algérie Française), si marqué à droite que M. Duchet, pratiquement évincé par plus extrême que lui, a dû marquer sa défiance à ce nouveau regroupement !

Le plan existe

Pourquoi ce souci de « coller » au bachaga Boualam ? Est-ce pour être plus près des officiers activistes ? Pour ne pas rater le coche d'un prochain coup ? C'est ce que j'ai cherché à comprendre à Alger. Il semble que les officiers activistes aient fait leur « autocritique » sur l'affaire des barricades.

Si, malgré le sang versé et après avoir été près d'aboutir, le mouvement a finalement échoué, c'est qu'entre l'unité de l'Armée et l'Algérie française, la majorité des officiers a choisi l'unité de l'Armée. Il faut donc trouver une terrain où l'unité de l'Armée joue et pèse à coup sûr *pour* l'Algérie française. C'est là que réapparaît le maquis du bachaga Boualam.

Supposons que dans une région entière, des harki musulmans récusent l'autorité du gouvernement, proclament leur refus d'obéir et déclarent simplement qu'ils veulent rester Français. C'est-à-dire une insurrection de fait, sans sang versé. Quelles troupes marcheraient sur ces harki pour les réduire ? Comment les faire obéir ?

Une fois les musulmans engagés, les déclarations des personnalités politiques d'Algérie, de métropole (F.A.F., F.N.A.F., etc.) joueraient à plein tandis que les officiers activistes s'emploieraient justement à l'intérieur de l'Armée à lancer un mouvement devant lequel le général de Gaulle devrait plier.

Ce plan existe déjà, parmi certains autres, mais il semble que ses promoteurs ne veulent l'utiliser qu'à coup sûr, c'est-à-dire au moment psychologique où une « concession », un « abandon » sensibilisera de nouveau l'opinion. L'habileté consiste à exploiter les craintes réelles de groupes de harki, les drames de conscience réels d'officiers français pour amener les Français à choisir entre la guerre civile et la guerre d'Algérie — en étant persuadés, bien entendu, qu'ils préféreront la guerre d'Algérie.

Ce plan ne règle aucun des vrais problèmes de l'avenir, ses auteurs le savent, mais il doit leur permettre de peser sur le pouvoir et, éventuellement, de le prendre,

***

INSTITUT INTERNATIONAL
D'ÉTUDES HÉBRAIQUES
PREPARATION A L'ENSEIGNEMENT
DES LETTRES HEBRAIQUES
ET AU RABBINAT LIBERAL
Cycle complet des Etudes, réparti sur 5 années après Baccalauréat
BOURSES D'ETUDES PREVUES
Tous renseignements :
20, rue Servandoni - PARIS (6e)
Tél. : MEDicis 30-22

(Archives.)

M. Etienne Hirsch, président de l'Euratom.
Les Belges se plaignent.

AFFAIRES

André Chavanne vous informe

Démarrage de la collaboration Euratom-Etats-Unis.

La Société Rateau, dont le chiffre d'affaires est d'environ 10 milliards d'anciens francs par an et qui participa largement à l'équipement du centre atomique de Marcoule, vient d'obtenir de la société américaine Allis-Chalmers une licence exclusive pour la construction, la vente et l'utilisation des réacteurs nucléaires.

Cet accord est le dernier en date des contrats passés entre firmes françaises et américaines pour l'exploitation industrielle de l'énergie atomique. Il fait suite aux accords conclus précédemment entre Schneider et Westinghouse, Alsthom et General Electric, l'Alsacienne de Construction Mécanique, les Chantiers de l'Atlantique et North American. Il doit permettre la participation des deux sociétés au programme atomique prévu par le traité signé entre l'Euratom et les Etats-Unis.

L'objectif de Rateau-Allis-Chalmers est de décrocher la commande de la deuxième centrale du programme, qui pourrait être située en Belgique. Les Belges se sont plaints en effet que le gouvernement français ait exigé de l'Euratom que la centrale franco-belge des Ardennes soit située entièrement en territoire français.

Cette première centrale doit être mise en chantier prochainement à Chooz, dans les Ardennes françaises. La construction, d'après des indications non confirmées, aurait été adjugée au groupe Schneider-Westinghouse. Ce sera la première application du programme de collaboration Euratom Etats-Unis.

Ce programme, dont la réalisation a déjà été retardée, est fortement critiqué. On reproche notamment aux Américains de ne pas associer suffisamment les constructeurs européens à la fabrication des réacteurs.

Pétrole : la crise s'étend à l'Inde.

De nouveaux signes soulignent la gravité de la crise actuelle du pétrole, née de la surproduction et de la concurrence accrue des compagnies n'appartenant pas au Cartel. Après Cuba, l'Inde vient de demander aux raffineries anglaises de la Burmah Shell et américaines de la Standard Vacuum et de la Caltex de raffiner du pétrole soviétique. Comme à Cuba, les raffineries ont refusé. La riposte de M. Nehru sera moins brutale que celle de M. Fidel Castro ; il ne saisira pas, du moins dans l'immédiat, les raffineries récalcitrantes.

Le problème, cependant, reste posé, car l'U.R.S.S. offre le « brut » environ 10 % moins cher que le Cartel. Les raffineurs indépendants qui achètent le pétrole russe, comme les Italiens, peuvent ainsi vendre les produits de raffinage à des cours inférieurs.

Pour se défendre, les grandes compagnies du Cartel consentent à certains de leurs clients des réductions sur les prix officiels. Ces prix sont restés sans changement au Venezuela depuis avril 1959, et au Moyen-Orient depuis février de la même année. C'est sur la base de ces prix que sont calculées les « royalties » et, pour les abaisser, le Cartel devrait convaincre les gouvernements du Moyen-Orient de se contenter de profits moindres.

Ces difficultés ont eu pour résultat une baisse quasi générale des valeurs pétrolières. Par rapport au début de 1959, la baisse est de 20 à 40 % pour les valeurs américaines, et de 13 % pour la Compagnie Française des Pétroles.

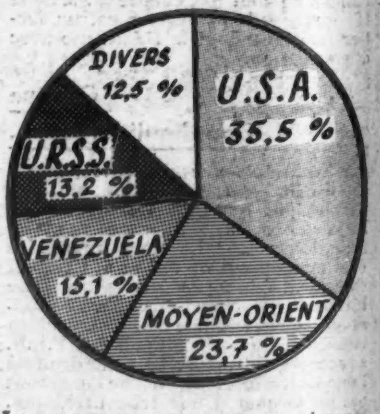
Un complexe pétrochimique dans la région de Saint-Nazaire.

La petite ville de Donges, située à 14 km de Saint-Nazaire, va devenir un important centre industriel. La Société Antar a décidé de porter à 3 millions de tonnes par an la capacité de production de la raffinerie qu'elle y exploite.

D'autre part, Donges sera bientôt le siège d'un complexe pétrochimique. 72 millions de NF, soit 7,2 milliards d'anciens francs, seront investis par la société chimique de la Grande Paroisse dans la construction d'une usine d'engrais azotés. Cette société a été créée par deux « grands » de la chimie, Saint-Gobain et Air Liquide, en vue d'exploiter le procédé Georges Claude de synthèse de l'ammoniaque.

La matière première des engrais sera constituée par les gaz résiduels de raffinage. Le potentiel de production sera de 150 tonnes d'ammonitrates. De larges débouchés sont assurés, la consommation française d'engrais azotés étant une des plus faibles d'Europe : 17,7 kg à l'hectare contre 93,3 aux Pays-Bas.

La société américaine El Paso, qui appartient elle aussi au secteur de la pétrochimie, songe également à s'installer à Donges.



La production mondiale de pétrole.
« Des prix d'amis ».

Offres d'achat : usines d'occasion.

Un jeune homme d'affaires suédois, M. Hans Langenskjold, a découvert une forme ingénieuse d'exportation de biens d'équipement. Il a créé en Suisse un Bureau de Coopération Internationale, dont l'objectif est de rapprocher les offres émanant d'entreprises installées dans des pays industrialisés des demandes provenant des industriels sud-américains, africains ou asiatiques désireux d'acheter d'occasion des usines ou des ateliers.

Cette initiative de M. Langenskjold se fonde sur son expérience personnelle. Ayant créé au Pérou, il y a quelques années, une petite entreprise d'étirage de fils d'acier, il racheta le matériel d'une firme suédoise qui exerçait la même activité et qui souhaitait s'agrandir et se moderniser. Ce matériel n'était pas de mauvaise qualité, mais son rendement était devenu insuffisant pour faire face aux nouveaux objectifs de production. Au Pérou, au contraire, il répondait parfaitement aux conditions locales de la concurrence, qui ne justifiaient pas l'achat d'un matériel moderne très coûteux.

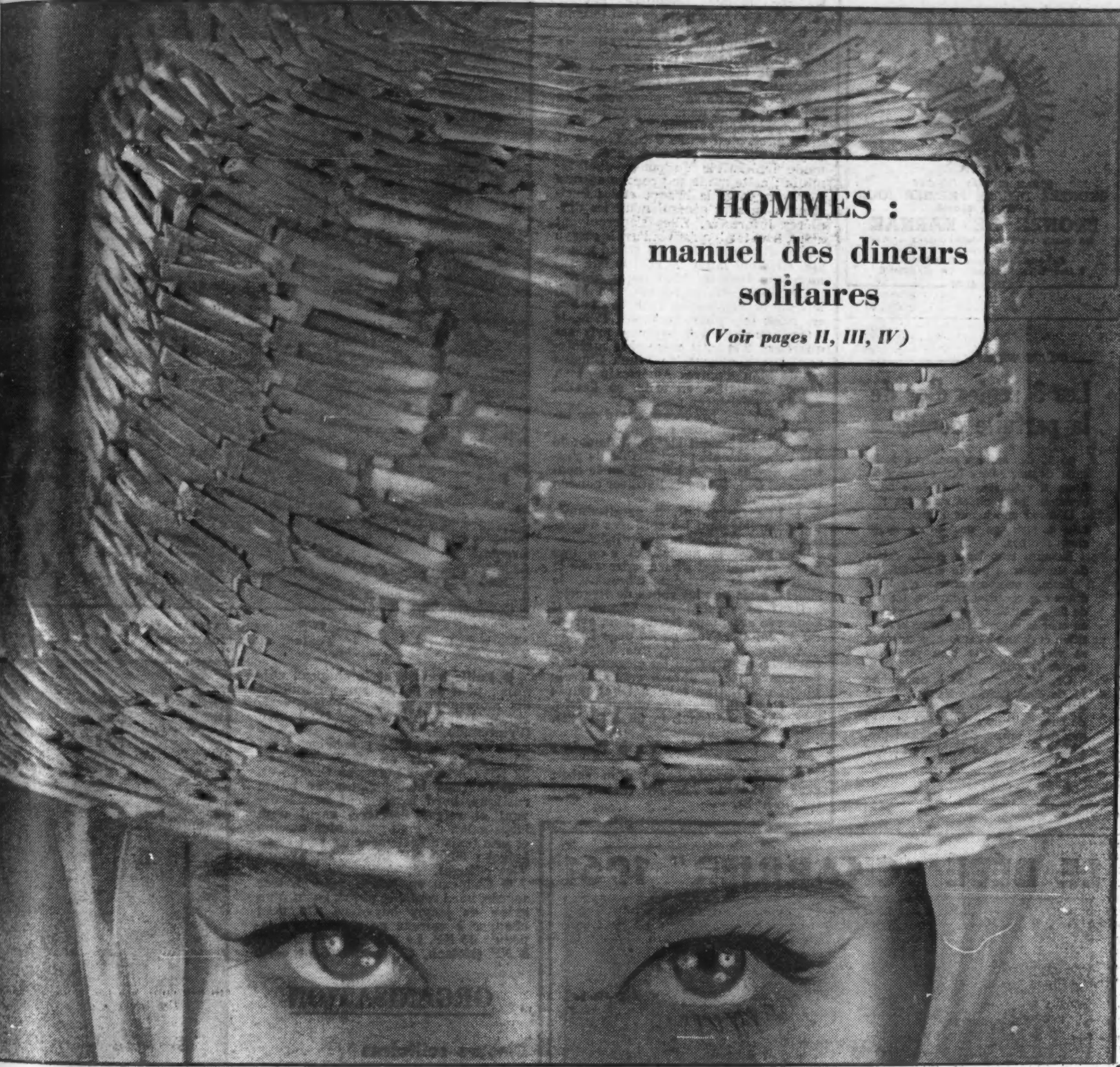
ANDRE CHAVANNE.

MADAME EXPRESS

Supplément pratique 4 pages

HOMMES : manuel des dineurs solitaires

(Voir pages II, III, IV)



(Dambier.)

Mode : *le tyrolien prend ses quartiers d'été* (pp. II, III).

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Pris*** en main le problème « repas à domicile » des maris célibataires d'été. Trente recettes et dix conseils pratiques simplifieront leur vie et celle des femmes en vacances qui ne veulent pas passer leurs journées devant un fourneau. (Voir pp. II, III, IV.)

● ***Flâné*** à travers les rayons de la nouvelle Boutique Danoise qui s'est ouverte récemment 6, rue de Tilsitt. Madame Express qui pensait n'y trouver que des objets « somptueux » a été agréablement surprise.

Elle a noté toute une série d'excellents petits cadeaux de formes très nouvelles et à des prix raisonnables. Entre autres :

— Des « set de table » en lattes de bois naturel avec une bande de couleur : 6,50 N.F. pièce.

— Des petits bougeoirs en verre bulle (irisé dans l'épaisseur du verre), ronds comme des boules (ton bleu-gris) : 7,50 N.F. pièce.

— Des coquetiers tout plats et ressemblant à un bougeoir, en mélamine noire : 9.50 N.F. pièce.

● ***Garni*** des coussins en employant, au lieu du kapok, crin ou plume classiques, une matière nouvelle et particulièrement bon marché : les déchets de polyuréthane, dont l'aspect est celui d'une mousse plastique. Cette matière est à la fois souple et élastique.

Elle existe en trois qualités :

● Déchets irréguliers et multicolores, parfaits pour les coussins-dossiers : 7,50 N.F. le kilo (au Printemps, dernier étage).

● Petits cubes de couleur grise : 5 N.F. le kilo (B.H.V.).

● Flocons blancs : 10 N.F. le kilo (B.H.V.).

Ces deux dernières qualités sont excellentes pour les coussins-sièges.

● ***Tricoté*** une « cotte de paille » à porter sur un short ou un pantalon. Cette « folie » de la saison ne l'a pas ruinée, mais elle a constaté que la paille tricotée est plus jolie lorsqu'on emploie un crochet (sinon prendre des aiguilles n° 6) ; qu'elle doit être repassée à la pattemouille, mais avec précaution pour ne pas la déformer, et qu'elle ne peut pas être lavée (inutile de faire la dépense d'une doublure).

On trouve de la paille à tricoter en rouge, bleu, marron ou beige dans les grands magasins : 1,50 N.F. environ l'écheveau (il en faut dix pour une tunique sans manches).

Durer
PARIS
COLLECTION D'ÉTÉ
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

BRONZE DE KARNAK
ECRAN SPECIAL COLORE
BRONZEZ DES LE PREMIER JOUR
AVEC LA BOMBE
BRONZE DE KARNAK
En vente chez les dépositaires agréés et au Printemps
Laboratoires René GARRAUD
8, rue Etienne-Marcel - LA GARENNE
CHA. 41-08

COMMUNIQUÉ

Les 3 règles d'or de la parfaite dentition

90 % des enfants souffrent de la carie dentaire. Pour lutter contre ce fléau, il est essentiel de leur faire observer les 3 règles suivantes :

D'abord une bonne hygiène buccale : brossage des dents après chaque repas.

Ensuite, tous les 6 mois, visites de surveillance par le dentiste.

Enfin, consommation régulière d'une eau contenant environ 1,2 mg de fluor par litre. Le fluor possède en effet la vertu de favoriser la dentition et donne à l'enfant, pour toute sa vie, des dents bien protégées contre la carie.

Or, le fluor existe à cette dose idéale dans l'eau de BADOIT. Il est donc conseillé aux parents soucieux de faire de leurs enfants des adultes aux dents saines, de leur faire boire, dès le sevrage, de l'eau de BADOIT à chaque repas.

CHAPEAUX

A la Frank Sinatra

● ***Les premiers vacanciers rapportent les prototypes dans leur valise.***

POUR être à coup sûr dans le ton, une femme organisée devrait acheter : ses robes d'été en mai (quand la ligne des couturiers a été transposée par la confection), son maillot de bain en juin (quand les magasins disposent de tous leurs modèles) et son chapeau d'été en juillet (quand les premières vagues de vacanciers retour du Midi rapportent dans leurs valises les prototypes de l'année).

En effet, c'est entre Saint-Tropez et Cannes que s'affirme chaque été une mode irrésistible du couvre-chef féminin ; cette mode se propage ensuite à travers toute la France et les Parisiennes en sont généralement les dernières informées. Elles s'aperçoivent alors, trop tard, qu'après l'avoir essayé parmi dix autres dans un grand magasin, elles ont laissé de côté le bon numéro qui leur semblait importable.

Ont ainsi été couronnés : en 1957, le « pot de fleurs », en 1958, le « bob », en 1959, la « charlotte ». En 1960, le « tyrolien » de cet hiver a pris ses quartiers d'été ; il ressemble maintenant aux chapeaux de Frank Sinatra (et de bien d'autres Américains) ; en piqué, en paille, en toile, en ficelle, vous n'y résisterez pas.

Il a sur ses prédécesseurs deux inconvénients majeurs :

— Généralement rigide, il demande des ménagements ; impossible de s'asseoir dessus, de se baigner en le conservant, de le laver, de l'utiliser comme fourre-tout.

— Peu emboitant, il ne dissimule pas complètement les coiffures dégonflées et les mèches indisciplinées.

Mais c'est la mode... et c'est une mode seyante qui s'harmonise avec le pantalon, la chemise d'homme, le short... mais pas les robes de lingerie.

Dans sa version plus féminine, il conserve ses petits bords mais arrondit sa calotte. (Voir photo page I.)

A titre de curiosité, une autre coqueluche sévit parmi les élégantes tropéziennes : le sombrero catalan (voir photo n° 1). Une folie à l'état pur : c'est très joli, très, très chaud et très, très, très cher (environ 60 à 80 NF).

Vu à Paris :

● Paille orange, orné d'un ruban rayé bayadère : 7,50 NF (Printemps) (photo n° 2).

(Dambier.)

1) SOMBRERO CATALAN.
Tentant mais trop cher.

● Paille tressée, style chapeau chinois ; peut se porter sur un foulard de mousseline noué. Coloris : vert, rouge, jaune (photo page I), 15 NF (Printemps).

● Tyrolien, paille gris-beige garni d'un galon gris en paille tressée : 32 NF (Motsch, 42, avenue George-V).

● Canotier blanc, rigide, en paille rustique, bord légèrement baissé devant et relevé derrière, garni d'un large galon de gros-grain bleu marine et gris (existe également en vert et en beige) : 39,50 NF (Sools, 22, avenue Victor-Hugo).

● Chapeau en bakou naturel, très souple, bord replié et piqué, garni d'un galon de jersey bayadère. On peut changer à volonté ce galon. Le chapeau : 45 NF. Le galon de rechange : 3 NF (Motsch, 42, avenue George-V).

ORGANISATION

Dineurs solitaires

● ***30 recettes simples, 10 conseils pratiques à l'intention des hommes seuls — en été — pour apprivoiser leurs fourneaux.***

AUSSI déchirants que soient les veuvages estivaux, les maris « abandonnés » n'en perdent cependant pas l'appétit. Les petits restaurants en recueillent une grosse majorité (surtout à déjeuner) mais il faut reconnaitre que c'est une solution souvent onéreuse et parfois déprimante. Pour venir en aide aux dineurs solitaires, Mme Express a demandé à Suzanne et Henriette de faciliter les contacts entre les hommes et leur cuisine (sérail dont ils ignorent onze mois par an les détours).

Avec quelques boites de conserves bien choisies, des recettes simples, plusieurs précautions élémentaires ils s'apercevront qu'ils sont capables non seulement de subsister par eux-

2) CHAPEAU
Seyant ma

LE BÉBÉ "CHARRIER" 1961

Henri BATTLE, de Montpellier, âgé de dix mois, a été élu par un jury présidé par le Docteur Julien, de l'Acaédmie de Médecine, le plus beau bébé CHARRIER 1961. Ce titre lui vaut un prix de 50.000 NF, les dix-neuf autres bébés qui avaient été sélectionnés parmi 17.127 candidats ont reçu un prix de 1.000 NF chacun, de la SOURCE CHARRIER.

(Dambier.)

CHAPEAU
[a]yant mai

(Dambier.)

[ég]alement de se régaler. [...]oirs étant permis, peut-[...]iront-ils des talents de [...] leurs femmes bénéfi-[...] l'automne sera venu. [...]part, votre femme de-[...] des provisions dans les-[...]uiserez. Voici une liste [...]ez lui soumettre :

Les réserves

[...]EN PAPIER essuie-tout, [...]es usage. Au retour, vo-[...]pourra pas vous accuser [...]op de torchons.

[...]ER LA VAISSELLE : quel-[...]'un bon détersif qui per-[...] l'eau froide. On n'es-[...]isse sécher sur l'égout-[...]ir rincé, c'est préféra-

[...]es boites de sauce to-[...] de potage aux champi-[...]sque d'écrevisse ou de [...]pignons en boîte. Cre-[...]uées en boites. Crabe en [...]e poisson. Filets d'an-[...] Thon au naturel. Thon [...]hon à l'huile. Sardines à [...] de bœuf en gelée. Une [...]s de cassoulet. Chou-[...]en boîte. Macédoine de [...] boîte. Un ou deux sau-[...]ous pendrez dans le [...] Un pot de confitures [...] pot de groseille.

[...]tes et noires (à garder [...]igrée ou aromatisée de [...] biscottes, des gâteaux [...]t salés. Un tube de [...]u lait condensé. Du [...] boîte. Un litre d'huile [...]itre de vin blanc. Une [...]e de madère. Huile [...]aigre. Du riz, des spa-[...]tto en sachets.

[...]ts : moutarde, noix [...] el Hanout, paprika, [...]nons, thym (en poudre [...]aurier, cannelle.

[...]galement de vous laisser [...] d'huile à salade (huile [...]référence) dans lequel [...] de l'estragon, du cer-[...]l hachés menu en très [...]é. Ces herbes ainsi pré-[...]nt être ajoutées à vos [...]erses préparations dont [...]nons les recettes.

[...]e bocal, petit celui-là, avec beaucoup de ciboulette hachée, dans de l'huile également.

Les recettes

PLATS DE VIANDE :

Cinq manières de varier la préparation du bifteck traditionnel :

1° Vous le faites griller soit au gril, soit dans la poêle après l'avoir très légèrement badigeonné d'huile à l'aide d'un petit pinceau. Mangez-le avec une mayonnaise verte (vous y incorporez des fines herbes, estragon, cerfeuil, ciboulette).

2° Vous le mettez à la poêle dans un peu de beurre très chaud. Quand il est doré des deux côtés, vous ajoutez le contenu d'une petite boite de champignons égouttés, puis une cuillerée à bouche de madère. Laissez cuire une ou deux minutes à feu très doux.

3° Vous mélangez bien un bifteck haché avec un jus de citron, du sel, du poivre, de l'ail pilé. Vous faites dorer et vous mangez avec des pommes de terre bouillies.

4° Haché, vous pouvez aussi le manger cru sur une large tranche de pain, beurrée et moutardée, en accompagnant de câpres et d'oignon haché.

5° Vous coupez le bifteck en quatre ou cinq lanières. Vous faites dorer dans le beurre et dans la poêle un oignon coupé très fin, puis vous y mettez les morceaux de bifteck. Vous faites prendre couleur des deux côtés. Retirez sans éloigner du feu, ajoutez un peu de sel, une petite pincée de paprika, un morceau de beurre et une cuillerée à bouche d'eau chaude.

LA COTELETTE DE MOUTON. — Vous l'enduisez légèrement des deux côtés de Ras el Hanout (condiment exotique). Vous salez très peu. Vous faites griller dans la poêle simplement badigeonnée d'huile et bien chauffée au préalable. Accompagnez de riz blanc.

L'ESCALOPE. — Vous la faites dorer dans le beurre et à la poêle sur les deux faces, puis vous baissez le gaz. Vous couvrez, salez, poivrez et vous laissez environ dix minutes. Vous retirez du feu. Vous ajoutez une bonne cuillerée de crème fraiche. Vous remettez quelques secondes sur le feu sans laisser bouillir en ajoutant sel et poivre nécessaires. Puis, vous enlevez et vous mêlez à la sauce le jus d'un quart de citron.

LA COTELETTE DE PORC. — Vous la faites dorer des deux côtés. Vous mettez dans la graisse bouillante. Vous ajoutez ensuite deux cuillerées à bouche de vin blanc, sel, poivre, de l'estragon. Et vous couvrez la poêle. Vous laissez cuire à feu plus doux pendant environ 20 minutes. Au moment de servir, remettez une cuillerée de vin.

LA TRANCHE DE JAMBON

Pour varier les plaisirs vous faites chauffer des épinards (voir légumes), vous les liez avec une cuillerée de crème fraiche, vous les roulez dans vos tranches de jambon, vous accommodez une petite boite de macédoine de légumes à la mayonnaise, vous procédez comme ci-dessous.

Autre garniture : vous avez un reste de riz, vous le faites chauffer avec de la sauce tomate, sel, poivre, gruyère rapé.

LE POISSON

Filets de poisson à la tomate (filets de dorade, de merlan, etc.).

On les trouve tout préparés dans le commerce. Vous mettez dans un plat allant au four des rondelles de tomates puis des filets, et vous recouvrez de tomates. Salez, poivrez, arrosez avec une cuillerée à café d'huile, deux cuillerées à bouche de vin blanc (ou vinaigre), un brin de thym si vous en avez et un peu de noix muscade (facultatif). Vous mettrez vingt minutes à four moyen. Jus de citron au moment de servir (facultatif).

LE THON

Vous faites égoutter une petite boite de thon au naturel. Dans la poêle, vous faites revenir au beurre chaud des oignons émincés et des tomates coupées en quartiers, avec du thym et du laurier. Quand les tomates sont cuites vous ajoutez le thon, le temps de le réchauffer ; vous salez et poivrez légèrement.

Le thon peut être mangé aussi à la mayonnaise.

LES SARDINES

Si vous en avez assez de les manger telles qu'elles sortent de la boîte, essayez cette recette : vous mettez dans la poêle un peu d'huile contenue dans la boîte. Vous la faites chauffer ; vous y jetez les sardines que vous faites

→

(Marquis.)

L'HOMME À SON FOURNEAU.
Les débuts d'une vocation.

DIX CONSEILS PRATIQUES

FAIRE la cuisine étant une chose, et savoir se débrouiller dans une cuisine en étant une autre, Mme Express a réuni dix conseils pratiques qui éviteront aux hommes quelques ennuis « domestiques » et dont quelques-uns ne seront pas non plus inutiles aux femmes :

— Ne jamais essayer d'allumer le gaz avec un briquet : les flammes de briquet ayant une fâcheuse tendance à remonter vers les doigts et le gaz noircissant terriblement le métal doré ou argenté.

—Ne jamais faire la cuisine ou la vaisselle en tenue de ville. Un homme à ses fourneaux en complet veston est parfaitement inconfortable, alors qu'il est à l'aise en bras de chemise (relevés) et avec un torchon (propre) noué à la taille (de préférence au tablier que les hommes trouvent généralement trop « féminin »).

— Ne pas s'affoler si on a cassé la languette d'ouverture d'une boite de sardines, par exemple. On peut toujours, après l'incident, procéder comme pour une boite de conserve ordinaire ; la tenir seulement très droite pour que l'huile ne se répande pas.

— Sortir le beurre du réfrigérateur avant de mettre la poêle sur le feu.

— Poser directement sur l'évier les plats et assiettes sales au lieu de les laisser trainer sur la table ou la cuisinière.

— Remplir d'eau tous les ustensiles sales et particulièrement la casserole qui a servi au petit déjeuner, ou la poêle où ont cuit des œufs.

— Ne pas secouer la salade dans la cuisine si on veut éviter les inondations, mais au-dessus de l'évier.

— Ne jamais mettre directement un melon au réfrigérateur. Un simple jeu de sacs en plastique laissés en évidence par madame pour monsieur lui évitera de manger du beurre qui sent le melon ou... le fromage.

— Penser à ouvrir la fenêtre de la cuisine lorsqu'on y « travaille » et aussi la nuit.

— Mais penser à la fermer lorsqu'on quitte l'appartement (il peut pleuvoir en votre absence).

dorer des deux côtés. Dégustez-les avec des pommes de terre bouillies et du beurre.

Les œufs

Toute la gamme des omelettes : vous battez les œufs dans un bol avec du sel et un peu d'eau (très peu), vous les jetez dans la poêle quand l'huile fume.

Tomates

Vous les passez d'abord à la poêle dans un peu d'huile après les avoir coupées en rondelles (4 minutes), vous ajoutez un peu d'huile et vous y jetez les œufs.

Champignons

En boite vous les égouttez, les passez rapidement au beurre dans la poêle (3 minutes). Vous les enlevez, vous mettez l'huile dans la poêle. Dès qu'elle fume, jetez-y les œufs, auxquels vous aurez ajouté les champignons.

Poivrons et oignons

Vous ouvrez les poivrons et vous ôtez les pépins, puis vous les émincez; ainsi que les oignons et vous les faites dorer à l'huile. Ajoutez un peu d'huile et les œufs.

Les légumes

Cuits ou épluchés, vous les trouverez sûrement dans votre quartier. Usez-en largement, vous avez aussi la ressource des légumes de conserve.

La macédoine (en 1/2 boite). Vous faites roussir un oignon et une ou deux pommes de terre cuites à l'eau (s'il vous en reste d'un plat précédent) et coupées en dés. Ajoutez la macédoine

Organisé : *tout sortir avant de commencer.*

bien égouttée, salez, poivrez, ajoutez au dernier moment 1 cuillerée à bouche de crème fraiche (facultatif).

Les épinards (cuits). Vous faites chauffer et vous y mêlez un peu de crème fraiche (ou de lait condensé).

Pommes de terre frites (simplifiées). Vous pouvez les acheter pelées. Coupez-les en forme de frites ; vous remplissez à moitié d'huile la poêle et quand l'huile fume, vous y jetez les pommes de terre, vous les remuez deux ou trois fois à l'écumoire. Au bout de 7 à 8 minutes, elles sont prêtes. Vous les égouttez et vous les salez.

Débordé : *tout laver au fur et à mesure.*

Les spaghetti

Vous les jetez 10 minutes à l'eau bouillante salée. Egouttez-les, mélangez avec de la sauce tomate, du gruyère rapé, des saucisses de Francfort (passées 7 minutes à l'eau bouillante) ou du jambon coupé en morceaux.

Le riz

Jetez-le, *après l'avoir lavé à l'eau froide,* 10 minutes dans l'eau bouillante et passez-le sous le robinet d'eau froide. Il sera bien détaché, vous pourrez vous en servir soit froid (avec les salades) soit chaud (en le remettant 2 minutes dans l'eau bouillante salée) pour accompagner de la viande.

Procédé plus simple : on vend du rizotto précuit en sachet qui est prêt en 4 minutes.

Les sauces

La mayonnaise. — Les hommes excellent en général à la faire : ils sont soigneux et patients. Un jaune d'œuf dans un bol, vous ajoutez sel, poivre, cuillerée à café de moutarde blanche, vous tournez régulièrement à la fourchette de bois jusqu'à consistance de crème en versant l'huile goutte à goutte. Quand la mayonnaise est prise, vous pouvez verser l'huile en plus grande quantité. Incorporez à la fin une cuillerée à bouche de vinaigre. On peut la faire aussi avec un mixer à main. Et on peut encore, c'est beaucoup plus simple, se servir d'un tube acheté dans le commerce.

Sauce aux champignons. — Vous la faites avec un sachet de potage. Vous prenez une cuillère à bouche de mélange que vous délayez dans 3 cuillerées d'eau. Vous portez à ébullition et laissez bouillir à feu doux. Ajoutez un peu d'eau si nécessaire, vous obtenez une sauce excellente qui accompagne très bien la viande et qui ne prend pas 10 minutes à cuire.

Les salades

La variété est infinie, d'autant plus que vous pouvez en inventer au gré de votre fantaisie. Elles peuvent vous servir de légumes.

Salade niçoise : riz cuit, tomates, radis, céleri en branches coupés en morceaux, olives dénoyautées, anchois, œufs durs, fines herbes, jus de citron. Vous mélangez bien le tout avec une sauce vinaigrette. Saupoudrez d'oignon haché. Et vous ajoutez tout ce qui vous plait.

Salade de thon : une petite boîte de thon, olives noires, tomates, persil, que vous mélangez avec une mayonnaise forte.

Salade rouge : betteraves coupées en dés, tomates, anchois, pommes de terre cuites à l'eau, chou rouge, œuf dur. Le tout mêlé à une vinaigrette, et saupoudré d'ail et de persil hachés finement.

Salade de riz : du riz, des crevettes décortiquées, du crabe en petits morceaux, des tomates, des câpres, des noix hachées, une pincée de paprika. Mêlez à une vinaigrette ou à une mayonnaise bien moutardée.

Le fromage blanc

Au vert. — Vous hachez de la ciboulette, du cerfeuil, un peu d'ail. Vous mêlez ce hachis au fromage blanc avec sel, poivre, une pincée de paprika. Mangez très frais.

A la cannelle. — Vous battez le fromage avec du sucre en poudre et vous ajoutez une pincée de poudre de cannelle. Là-dessus, vous étendrez un peu de confiture d'abricot.

A VOIR

● cinéma

« L'Express » donne ici à ses lecteurs son appréciation sur les films à voir.

NOUVEAU

La douceur de vivre : le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Marignan*, ELY. 92-82.)

Qui était donc cette dame : le ménage Tony Curtis-Janet Leigh sauvé par le F.B.I. et l'imagination de Dean Martin. Pour les amateurs indulgents de comédie américaine. (*Marbeuf*, BAL. 47-19.)

Jamais le dimanche : une bonne comédie américaine tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prix d'interprétation à Cannes. (*Avenue*, ELY. 49-34 ; *Lord-Byron*, BAL. 04-22.)

La Ballade du soldat : un permissionnaire de l'Armée Rouge découvre, pour les spectateurs occidentaux, une Russie pleine de tendresse et d'imprévu. (*George-V*, BAL. 41-46 ; *Monte-Carlo*, BAL. 09-83.)

L'Amérique insolite : vue par la caméra indiscrète de François Reichenbach. (*Colisée*, ELY. 29-46.)

Moderato Cantabile : Madame Bovary 1960, avec Jeanne Moreau, prix d'interprétation à Cannes. (*Vendôme*, OPE. 97-52 ; *Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

Propriété privée : La Belle et les Blousons noirs. Le premier film de la « Nouvelle Vague » américaine. A déconseiller aux amateurs de bons sentiments. (*Rotonde*, MED. 08-22 ; *Biarritz*, ELY. 42-33 ; *Royale*, ANJ. 82-66.)

RECENT

Le Trou : le dernier fim de Jacques Becker. Une prison, des hommes entre eux, (*Impérial*, RIC. 72-52).

Un vrai cinglé de cinéma : Hollywood décrit par la verve satirique de Frank Tashlin. (*Cinéma Champs-Elysées*, ELY. 61-70.)

Les Nuits de Cabiria : l'histoire d'une petite prostituée romaine, héroïne préférée de Fellini. (*Studio Raspail 216*, DAN. 38-98.)

Mon Oncle : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Studio République*, OBE. 58-08.)

Les Girls : une bonne comédie musicale américaine, avec Kay Kendall, Mitzi Gaynor et Gene Kelly. (*Quartier-Latin*, DAN. 84-65.)

A bout de souffle : le romantisme désespéré de l'époque traité par un jeune metteur en scène. (*Astor*, PRO. 72-00.)

La Nuit des forains : un Bergman 1953. Un drame amer et résigné. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

ANCIEN

Alexandre Newski : de S.-M. Eisenstein, musique de Prokofiev (1938). Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Ursulines*, ODE. 39-19.)

Citizen Kane : en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

Monsieur Ripois : dans Londres décrite par René Clément, Gérard Philipe séducteur désinvolte et désargenté (*Pagode*, INV. 12-15.)

Remorques : le couple Gabin-Morgan dans un drame de la mer mis en scène par Jean Grémillon. (*Saint-Lambert*, LEC. 91-68.)

L'Inconnu du Nord-Express : un train deux hommes, un crime et un suspense signé Hitchkock. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

Rashomon : quatre témoins et un crime. Le film qui, en 1951, nous fit connaître le cinéma japonais. (*Studio Etoile*, ETO. 19-93.)

Et trois René Clair :

A nous la liberté : comment en 1932, avant Chaplin, il s'en prenait aux « temps modernes ». (*Champollion*, ODE. 51-60.)

Quatorze Juillet : le Paris populaire des années 30. (*Studio Parnasse*, DAN. 58-00.)

Belles de Nuit : telles que Gérard Philipe les aime dans ses rêves, Gina Lollobrigida et Martine Carol. (*Lux*, LIT. 62-25 - ts ls jours, sf vend. 15 h.)

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Suzanne Havas, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Marie - Louise Pittoors, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

JACQUES FATH

parfums

rouge à lèvres

vernis pour les ongles

GALERIE CHARPENTIER

DUNOYER de SEGONZAC

76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

GALERIE DE FRANCE

3, Faubourg-Saint-Honoré, Paris (8e)

LEVÉE

Galerie DINA VIERNY, 36, r. Jacob, Paris-6e

« PEINTRES PRIMITIFS »

BOMBOIS-BAUCHANT-SÉRAPHINE-VIVIN

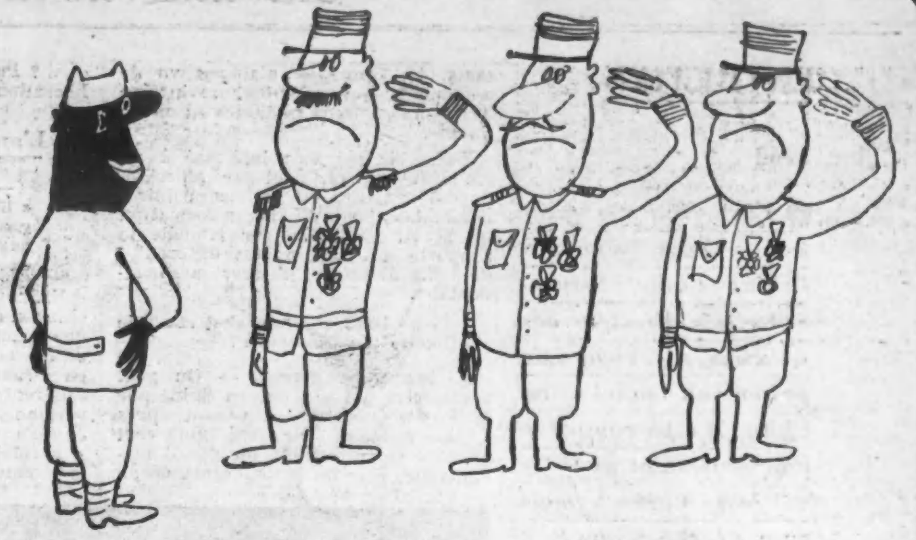
JEANNE BUCHER

53, rue de Seine

NALLARD - MOSER - LOUTTRE - AGUAYO

CHELIMSKY - FIORINI - MIHAILOVITCH

LA PAGE DE SINÉ



— *Général Van Knokke : corvée de peluches !...*

— *Colonel Van le Zoote : corvée de chiottes !...*

— *Alors, mes gaillards, on fait le mur ?...*

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS

(gratuit si vous voulez)

Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Vous bénéficierez gratuitement du service de la « Lettre confidentielle », réservée exclusivement à nos abonnés.

3° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.

M ....

Adresse de vacances ....

désire souscrire un abonnement-vacances de { **1 mois à 5 NF** / **2 mois à 7,5 NF** / **3 mois à 13 NF**

et vous règle la somme de NF — par chèque — par virement à votre CCP 73-78-19 Paris.

ENTRETIEN

Chine 1960

● *Vingt-cinq ans après son premier séjour à Pékin, Emile Servan-Schreiber, directeur des « Echos », vient de passer un mois en Chine. Il a pu comparer non seulement avec la « Vieille Chine » mais avec l'U.R.S.S. qu'il a visitée en 1931 et en 1959. Il raconte à « L'Express » ce qu'il a vu.*

— Quel a été votre itinéraire à travers la Chine ?

EMILE SERVAN-SCHREIBER. — J'ai tenu à ce qu'il soit le même que celui de mon premier voyage, il y a vingt-cinq ans. Je n'ai pas eu le temps de visiter les provinces de l'Ouest et je ne suis pas sûr que les Chinois aient très envie de les montrer aux étrangers. Mais j'ai vu Pékin, bien sûr, et la région qui va de la capitale jusqu'à l'ancienne Mandchourie, au nord, que j'avais déjà visitée il y a vingt-cinq ans sous les Japonais.

J'ai vu ensuite Changhaï, qui m'intéressait particulièrement parce que c'est une ancienne ville cosmopolite et capitaliste, puis Hang-Kéou. De là, nous sommes partis pour Canton, mais notre voyage a été interrompu par la mousson. Notre avion a été obligé d'atterrir sur un petit aérodrome et nous avons dû rejoindre la ville la plus proche, à 60 kilomètres, en jeep et non plus dans les luxueuses voitures dont nous disposions partout ailleurs. C'est ainsi que j'ai pu voir une petite ville — en Chine, cela veut dire une ville de deux millions d'habitants — qu'on ne montre généralement pas aux étrangers et qui s'appelle Nang-Kang.

Là, nous avons véritablement vu les Chinois seuls ; des Chinois qui étaient très étonnés de rencontrer des Européens. Nous sommes descendus dans un hôtel où il y avait tout de même 400 chambres, à côté d'un gratte-ciel en construction déjà assez avancé et qui sera terminé en septembre. Ce nouvel hôtel aura près de 900 chambres. Ce détour imprévu était d'autant plus intéressant que nous avons vu, même là, d'immenses usines en construction et les signes d'une activité extraordinaire.

Le confort suisse

— A qui sont destinés ces immenses hôtels ?

E. SERVAN-SCHREIBER. — En partie aux étrangers, qui se divisent en deux catégories : les « frères », venus des pays du bloc communiste, et les « amis ». Mais il y a aussi beaucoup de Chinois. Ce sont des cadres qui voyagent, ou qui travaillent sur place. On y loge également les ouvriers envoyés dans une usine nouvelle et qui n'ont pas encore de logement. Ils sont plusieurs par chambre mais le confort est très convenable.

— Quel genre de confort ?

E. SERVAN-SCHREIBER. — Il y avait des lavabos dans les chambres et même une salle de bains, dont la baignoire ressemblait plutôt à un évier en grès. Mais le linge était moins net que dans les autres hôtels où j'étais descendu. On n'avait pas le même sentiment de confort suisse.

— Quels sont les aspects de la vie chinoise que vous avez plus particulièrement étudiés ?

E. SERVAN-SCHREIBER. — J'ai fait surtout une enquête économique et sociale, et cela m'a conduit à étudier le phénomène le plus important du nouveau régime : l'organisation du pays en communautés populaires, citadines ou rurales. Il ne faut pas confondre, bien entendu, les « communes » chinoises avec ce qu'on désigne sous ce nom en France. Je suis maire d'une commune de 600 habitants. En Chine, je n'ai pas vu de communes qui comptent moins de 50.000 habitants et certaines en ont le double.

Enfin, je me suis intéressé à un troisième aspect, peut-être plus important encore, des réformes introduites dans le pays : la transformation de la vie familiale, sur laquelle je rapporte des impressions différentes de celles des autres observateurs occidentaux.

— Dans quel sens s'est effectuée cette transformation ?

E. SERVAN-SCHREIBER. — On peut résumer ce qui se passe en Chine par la formule suivante : venant après Lénine et Staline, Mao Tsé-toung veut adapter la collectivité au grand machinisme et non le machinisme au foyer familial. Il considère certainement comme une hérésie la tentative qui est faite dans tous les pays occidentaux et même en Union Soviétique pour fournir à chaque individu les machines de petit modèle lui permettant de se créer une sorte d'usine artisanale familiale.

Il ne veut pas que chacun ait à se battre chez lui avec une multitude de petites machines, y compris avec un moteur d'auto. Il veut mettre à la disposition de la collectivité de grandes usines, de grandes machines, de grands moyens de transport.

C'est ce qui m'a paru le plus nouveau et le plus étonnant par rapport à ce que j'ai vu partout ailleurs et notamment en U.R.S.S. Lorsqu'elle sera comprise en France, cette conception nouvelle provoquera des remous beaucoup plus importants que le problème politique lui-même. Pourquoi ? Parce qu'elle est la clef de la libération de la femme.

L'autorité de la belle-mère

— On a beaucoup dit que cette « libération » se faisait en astreignant la femme à un nouvel esclavage : celui du travail. Avez-vous eu cette impression ?

E. SERVAN-SCHREIBER. — Les femmes chinoises ne sont pas plus esclaves que n'importe laquelle des employées ou des ouvrières que je vois travailler en France. Mais leur situation est différente dans la mesure où elles reviennent de beaucoup plus loin. Jusqu'à ce que nous appelons la « révolution » chinoise, et que tout le monde, là-bas, appelle la « libération », la famille était menacée par trois choses :

La première, la plus atroce, était le commerce des enfants. On vendait surtout les filles, quelquefois pour en faire des prostituées mais plus souvent comme domestiques, comme esclaves. Cela n'existe plus maintenant parce que chaque enfant a droit à la nourriture.

La seconde, c'était l'autorité de la belle-mère, véritable despote familial qui brisait souvent l'unité du couple.

La troisième était l'obligation pour la jeune fille d'épouser le mari choisi par ses parents. C'est ainsi que, depuis la « libération », il y a eu un nombre considérable de divorces parmi les couples mariés « de force » avant la révolution. Il y en a très peu, en revanche, parmi les jeunes qui se sont mariés librement.

— Quels sont aujourd'hui les rapports des mères avec leurs enfants ?

E. SERVAN-SCHREIBER. — Ils ne sont pas du tout ce qu'on a dit. Le système des communes ne détruit pas la famille. Il transforme le mode de vie. Il y a en Chine trois façons d'élever les enfants, qui sont d'ailleurs les mêmes que chez nous. Il y a les familles qui les élèvent à la maison, d'autres qui les mettent demi-pensionnaires, d'autres, pensionnaires. Les Chinois n'ont fait que transposer ces différentes conceptions sur une échelle immense.

Il y a par exemple le jardin d'enfants. Les parents viennent chaque soir chercher leurs enfants pour les emmener dormir chez eux et ils les ramènent le matin en allant au travail. Ils ne les voient pas au repas de midi. C'est le système de la demi-pension.

Il y a les pensionnaires que les parents viennent chercher le samedi soir et ramènent le lundi matin.

Il y a enfin le système de l'externat, qui ne peut fonctionner que s'il y a à la maison des domestiques (on en trouve, et ils ne sont pas chers), ou une vieille, la mère de l'un ou l'autre parent, capable de s'occuper des enfants.

— Est-ce que les femmes chinoises éprouvent ce changement de statut comme une libération ?

E. SERVAN-SCHREIBER. — Je ne peux pas juger exactement ce que pensent les femmes, à l'exception de celles que j'ai vues, qui avaient une certaine culture et qui étaient visiblement satisfaites.

100 francs par jour

— Quel est le salaire moyen ?

E. SERVAN-SCHREIBER. — Les Chinois m'ont expliqué qu'il n'y avait pas, chez eux, de salaire qui dépasse 80.000 anciens francs par mois. Ce n'est pas tout à fait exact, et puis il faut tenir compte des « avantages » accordés aux salariés. Le plus bas salaire que j'ai trouvé était de 4.000 anciens francs par mois. Pour obtenir une équivalence avec les salaires français, il faut multiplier ce chiffre par trois, parce que les produits de grande consommation sont environ trois fois moins chers en Chine que chez nous. Quatre mille francs correspondent donc environ à 12.000 anciens francs.

Les Chinois font deux repas par jour (qui leur reviennent à 40 francs chacun dans les « restaurants populaires »), plus un insignifiant petit déjeuner. Ils dépensent donc en moyenne à peu près 100 francs par jour pour la nourriture, soit 3.000 francs par mois.

A la campagne, il existe des pensions de 2.000 francs, tout compris. Dans ce cas, il reste donc 2.000 francs à dépenser pour les autres besoins. Or les Chinois ne peuvent guère dépenser pour autre chose que l'habillement ou le cinéma — qui est très bon marché. J'ai vu des ouvriers qui avaient un bracelet-montre ou une bicyclette (ce qui est un grand luxe), achetés avec leurs économies.

Mais il faut savoir que le prix des produits un peu exceptionnels, c'est-à-dire qui ne sont pas de première nécessité, est généralement plus élevé qu'en France. Une montre-bracelet qui vaudrait chez nous 8.000 francs en vaut là-bas 20.000. Une bicyclette de 20.000 à 25.000 francs en France vaut plus de 30.000 francs en Chine. De même, pour la radio, la télévision, qui en est à ses débuts, etc.

— Quelles ont été vos impressions sur l'expérience des « communes » et la façon dont la population s'y adaptait ?

E. SERVAN-SCHREIBER. — Il faut distinguer entre les communes urbaines, qui sont encore loin d'être généralisées, et les communes rurales, qui couvrent déjà les deux tiers du pays. Les secondes connaissent d'incontestables difficultés. D'après ce qui m'a été dit, il y a eu de nombreux cas de résistance passive et même active de la part de ceux qui ne peuvent pas s'habituer au nouveau système, soit par fidélité à des traditions ancestrales, soit parce que le travail dans les communes est plus dur.

— Plus dur qu'avant la « libération » ?

E. SERVAN-SCHREIBER. — En tout cas aussi dur. A la fin de mon voyage, j'ai parcouru les rizières du Sud. J'avais lu dans les journaux chinois qu'on avait amélioré le travail dans les rizières grâce à des appareils permettant de travailler debout. Or j'ai traversé en train les rizières pendant des heures et des heures sans voir un

UN JEUNE CHINOIS.
« Ton fils n'est pas ton fils, il est le fils de son temps. » (Confucius.)

M. Kouo-Mo-Jo avec Emile Servan-Schreiber.
« Penser à la prime quand il y a l'honneur !... »

seul paysan debout. Ils étaient tous accroupis dans l'eau. Le rendement est meilleur qu'avant parce que les paysans reçoivent des conseils et que les terres ont été regroupées. Mais les conditions du travail agricole ne s'améliorent que lentement.

J'ai discuté avec le jeune directeur d'une commune rurale qui a répondu sans ambiguïté à toutes mes questions. Quand je lui ai demandé ce qui avait été changé par rapport à autrefois, il m'a répondu : « *Le travail est toujours le même — l'agriculture, c'est l'agriculture... — mais maintenant, toutes les femmes de la commune doivent travailler, sauf, bien sûr, quand elles ne le peuvent pas : pour des raisons de santé, parce qu'elles attendent un enfant, etc.* »

On peut donc parler de « travail forcé » si l'on entend par là travail « obligatoire ». Mais quiconque, en n'importe quel pays, n'a pas les moyens de vivre de ses rentes est également astreint au « travail forcé »...

— Que sont devenus les « possédants » de l'ancien régime ?

E. Servan-Schreiber. — Le parti a été implacable pour les propriétaires fonciers, grands et moyens. Dans les meilleurs cas, ils ont été autorisés à travailler dans les nouvelles coopératives comme ouvriers avec le salaire le plus bas. Ils ont eu droit, comme les autres, au partage des terres et il leur est revenu environ un cinquième d'hectare : sort tragiquement ironique pour des hommes qui avaient possédé des surfaces équivalant à celles de départements français.

Mais la bourgeoisie, surtout citadine, a été incorporée en majorité dans le régime. La plupart de nos interlocuteurs étaient des chefs de file, des techniciens, des cadres importants. Or leur comportement, leur habillement, leur courtoisie, tout révélait chez le plus grand nombre d'entre eux l'origine bourgeoise. J'ai rencontré plusieurs directeurs de journaux dans chaque ville et, à mon grand étonnement, un sur trois au moins m'a déclaré qu'il était directeur de son journal depuis 20, 30 et même, une fois, 35 ans...

J'ai rencontré un ancien capitaliste, ex-roi du textile chinois, qui m'a expliqué comment, après s'être réfugié à Hong-Kong à la libération, il était revenu en Chine où il avait retrouvé sa maison et un poste de directeur de ses anciennes usines. En vertu d'un contrat de sept ans signé en 1955 avec les anciens capitalistes et accepté par nombre d'entre eux, l'Etat a racheté 55 % des parts de leurs entreprises et leur verse jusqu'en 1962 un intérêt de 5 % correspondant à leur part de capital ou de bénéfices ainsi qu'un salaire de directeur.

En somme, Mao a su éviter l'erreur capitale qu'avait commise l'U.R.S.S. de 1917 en liquidant ses élites. Ayant sacrifié moins d'hommes valables, la Chine a perdu moins de temps et gaspillé moins d'énergies.

Trois mouches

— Par rapport à ce que vous avez vu en U.R.S.S., quels sont, à votre avis, les traits distinctifs de l'expérience chinoise ?

E. Servan-Schreiber. — Les Soviétiques tendent, même dans l'agriculture, à réduire constamment le nombre des heures de travail, parce que l'U.R.S.S. est assez avancée pour pouvoir mettre en service des machines de plus en plus efficaces. En Union Soviétique, le développement du tracteur et du « combiné » prend des proportions gigantesques.

En Chine, au contraire, on en est tout au début. Mao Tsé-toung a dit : « *Nous marchons sur nos deux jambes* », la jambe industrielle qui est coûteuse et la jambe du travail manuel, qui est très bon marché. La seule différence, c'est que le travail manuel est aujourd'hui mieux organisé et plus discipliné.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'on fait travailler les Chinois à la trique. Ils ne sont pas comme les galériens des films historiques qui rament sous les coups de fouet. On les fait travailler par la persuasion. Une persuasion qui est autoritaire mais beaucoup moins militarisée qu'on ne l'a dit.

Le travail manuel a déjà beaucoup diminué. Par exemple, il n'y a plus un seul « pousse » en Chine. Je n'en ai retrouvé qu'à Hong-Kong. En Chine, il n'y a plus d' « hommes de trait » pour le transport des hommes. Il y en a encore des millions pour traîner les voitures de marchandises mais ils ne sont plus atteints dans leur dignité. Il y a exploitation de l'homme par l'homme quand on tire un « pousse » mais pas quand on tire un lourd chariot.

— Comment se présente la situation sur le plan de l'enseignement et de la lutte contre l'analphabétisme ?

E. Servan-Schreiber. — Elle m'a été exposée par M. Kouo Mo-jo, qui est à la fois vice-président de l'Assemblée Nationale des représentants du peuple et président de l'Académie des Sciences. Il m'a demandé si j'avais rencontré des mouches en Chine.

« *Oui*, ai-je répondu : *deux dans un magasin et une en voiture.*

— *Nous y voilà*, m'a-t-il dit. *Un jour viendra où il n'y aura pas plus d'analphabètes que de mouches. Mais cela prendra un peu plus de temps.* »

A la libération, il y avait 90 % d'analphabètes dans le pays. La grande difficulté, pour les instruire, vient du caractère idéographique de l'écriture chinoise. Il existe plus de 10.000 caractères chinois. La première réforme a été de créer un alphabet de 1.500 à 2.000 signes seulement. L'objectif est d'introduire partout l'usage de caractères latins mais cela ne peut se faire que progressivement. Dans le cas de certaines minorités nationales qui ne possédaient pas de langue écrite, les caractères latins ont été directement adoptés.

Au cours de mon voyage, j'ai pu constater que la réforme était déjà commencée. Un peu partout, dans les grandes villes, les enseignes des grands magasins sont peintes en caractères chinois et, au-dessous, en caractères latins.

Musique en tête

— On a beaucoup parlé de l'uniformité de la vie et des vêtements. Est-ce encore une réalité ?

E. Servan-Schreiber. — Je sais : des confrères ont écrit que les Chinois étaient des fourmis bleues. Peut-être était-ce vrai à une certaine époque, mais cela ne l'est plus. Dans les villes que j'ai traversées, je n'ai jamais vu plus du quart des gens habillés en bleu. J'ajoute que ce costume bleu (vareuse et pantalon de coton) est remarquablement pratique, propre et convenable. Mais on voit toutes sortes de vêtements : des vareuses fantaisie, kaki ou de couleur vive. On commence à voir des jeunes femmes qui s'habillent comme de petites employées de chez nous. D'une façon générale, les Chinois sont toujours très convenablement habillés et très soignés.

Ce qui est désastreux au point de vue des rapports entre les peuples, c'est cette image stéréotypée qu'on veut donner des Chinois : ils portent tous des paniers pleins de terre ; ils sont tous habillés en bleu ; ils mangent tous un bol de riz. Cela ne correspond pas à la réalité.

— Et les usines ?

E. Servan-Schreiber. — J'ai vu certaines usines où — comme dans d'autres pays communistes — le rythme de travail était nettement insuffisant. Les ouvriers se promenaient dans les coins, bavardaient, quittaient leur machine.

Mais j'ai vu beaucoup plus d'usines où le rythme de travail était normal. J'ai vu de l'automation et de la semi-automation. Enfin, j'en ai vu quelques-unes où le rythme était réellement affolant. Je pense en particulier à une usine de lingerie où les femmes travaillaient à une cadence ahurissante. Il s'agissait, bien entendu, de « dépasser le plan ». C'est là une hantise dont on peut difficilement se faire une idée en Europe. Les « dépassements » sont fêtés chaque jour, parfois deux fois par jour, par les ouvriers qui le font savoir urbi et orbi, musique en tête, dans les rues.

J'ai posé la question qui vient toujours à l'esprit dans ces cas-là : quelle est la prime ? Si vous aviez vu le sourire d'indulgence qu'on a eu pour moi : « *Ah ! ces malheureux capitalistes qui ne pensent qu'à l'argent. Penser à la prime quand il y a l'honneur, l'amour propre, l'orgueil du succès.* »

A ceux qui s'étonneraient de cette réaction des Chinois, je dirai ceci : pendant la guerre, j'ai vu demander des soldats pour des missions dont chacun savait qu'on ne revenait pas et j'ai vu se lever beaucoup plus de mains qu'il n'en fallait. Pourquoi n'en serait-il pas de même lorsque la vie n'est même pas en danger et qu'une mystique collective, presque une religion, donne à un peuple la passion de l'effort pour sortir de sa misère et de son impuissance séculaires ?

EXCLUSIF

LE JOUR LE PLUS

Depuis 6 heures du matin, mardi 6 juin 1944, les troupes anglaises et américaines débarquent par vagues successives sur les plages de Normandie. Elles ont été précédées, pendant la nuit, par plus de 4.000 parachutistes largués à l'intérieur des terres pour couper les voies de communication de l'ennemi et s'emparer de certaines positions-clefs.

A Omaha Beach, où aucun canon allemand n'a été touché par les bombes alliées, et où 27 des 32 chars amphibies prévus pour le soutien des troupes ont coulé à pic avant d'atteindre la côte, les premières vagues d'assaut se sont heurtées à un mur de feu et d'acier. Deux heures après l'heure H, les hommes sont encore au bord de l'eau, accroupis derrière les véhicules en flammes, immobilisés par le tir ennemi.

« L'Express » poursuit la publication, en exclusivité, du récit des vingt-quatre premières heures du débarquement, établi par le journaliste américain Cornelius Ryan.

PAISIBLE et calme, Berchtesgaden reposait dans le petit matin. La journée était déjà chaude et lourde, les nuages s'appesantissaient sur les montagnes. Dans le nid d'aigle de Hitler, sur l'Obersalzberg, rien ne bougeait. Le Führer dormait. A quelques kilomètres de là, à la « Reichskanzlei », le QG de Hitler, c'était un matin comme les autres. Le général Alfred Jodl, chef des opérations à l'OKW, était debout depuis six heures du matin. Il avait pris son habituel petit déjeuner léger (une tasse de café, un œuf à la coque et un seul toast) et maintenant, dans son bureau insonore, il lisait tranquillement les rapports de la nuit.

Les nouvelles d'Italie continuaient d'être mauvaises. Rome était tombée vingt-quatre heures plus tôt et le feld-maréchal Albert Kesselring dirigeait la retraite de ses troupes durement talonnées. Jodl pensait que les Alliés réussiraient peut-être à percer avant même que Kesselring pût dégager ses bataillons et s'établir sur de nouvelles positions plus au nord. Jodl était tellement inquiet de l'effondrement probable en Italie, qu'il avait donné l'ordre à son adjoint, le général Walter Warlimont, de se rendre auprès de Kesselring pour voir exactement où en étaient les choses. Warlimont devait partir dans la soirée.

Une inquiétude : l'Italie

Il n'y avait rien de nouveau en Russie. Bien que l'autorité de Jodl ne s'étendît pas au théâtre oriental d'opérations, il avait depuis longtemps manœuvré adroitement pour se mettre en mesure de « conseiller » le Führer dans la conduite de la guerre en Russie. L'offensive d'été soviétique pouvait commencer d'un jour à l'autre et tout au long des trois mille kilomètres de front, 200 divisions allemandes — plus d'un million cinq cent mille hommes — l'attendaient de pied ferme. Mais, ce matin-là, le front russe était calme. L'aide de camp de Jodl avait également déposé sur le bureau plusieurs rapports émanant du QG de von Rundstedt, au sujet d'une offensive alliée en Normandie. Jodl ne pensait pas que la situation fût bien sérieuse, du moins pas pour le moment. Non, pour le moment, ce qui l'inquiétait surtout, c'était l'Italie.

Dans la caserne de Strub, à quelques kilomètres, le général Warlimont suivait attentivement l'offensive de Normandie, depuis quatre heures du matin. Il avait reçu le télétype de l'OB West réclamant les réserves blindées — la « Panzer Lehr » et la 12[e] DB SS — et discuté au téléphone avec le général Günther Blumentritt, chef d'état-major de von Rundstedt. A ce moment, Warlimont appelait Jodl.

— *Blumentritt m'a téléphoné au sujet des réserves de panzer,* annonça-t-il. *OB West voudrait les faire avancer dans les zones de débarquement immédiatement.*

D'après les souvenirs de Warlimont, il y eut un long silence, pendant que Jodl réfléchissait.

— *Vous êtes sûr qu'il s'agit bien du débarquement ?* demanda-t-il enfin, et il poursuivit sans attendre la réponse de Warlimont : *D'après les rapports que j'ai reçus, il pourrait s'agir d'une diversion... d'une ruse de guerre. OB West a bien assez de réserves en ce moment... Il devrait essayer de repousser cette offensive avec les forces dont il dispose. Je ne crois pas que le moment soit bien choisi pour libérer les réserves de l'OKW... Il faut attendre que la situation s'éclaircisse.*

Warlimont savait qu'il était inutile de discuter, malgré sa conviction que le débarquement de Normandie avait plus d'importance que Jodl ne paraissait le croire.

(Archives.)

L'AS DE L'AVIATION ALLEMANDE JOSEF PRILLER.
« Qu'est-ce que vous voulez que je foute avec deux taxis ? »

— *Mon général,* répondit-il, *vu la situation en Normandie, dois-je me rendre comme prévu en Italie ?*

— *Mais naturellement. Oui, bien entendu, il n'y a pas de raison...* répliqua Jodl, et il raccrocha.

Warlimont repoussa le téléphone, se tourna vers le général von Buttlar Brandenfels, chef des Opérations de l'Armée, et lui fit part de la décision de Jodl.

— *Je plains Blumentritt,* dit-il. *Cette décision est tout à fait contraire à la stratégie que je croyais convenue en cas de débarquement.*

L'officier qui avait envisagé pareille situation et espéré en parler à Hitler se trouvait seulement à deux heures de route de Berchtesgaden. Le feld-maréchal Erwin Rommel, dans sa maison d'Herrlingen, près d'Ulm, paraît avoir été complètement oublié dans le désordre général. Rien, pas un mot dans les archives et les registres méticuleusement à jour du groupe d'Armées B, ne laisse supposer que Rommel, à cette heure-là, était averti du débarquement.

« Les débarquements ont cessé »

Au QG de l'OB West, aux portes de Paris, la décision de Jodl fit l'effet d'une bombe. On ne parvenait pas à y croire. Le général Bodo Zimmermann, chef des opérations, se souvient que von Rundstedt *« fulminait de rage, la figure congestionnée, bredouillant de colère »*. Zimmermann non plus n'en croyait pas ses oreilles.

Von Rundstedt aurait pu protester. En tant que feld-maréchal, il pouvait appeler Hitler personnellement, et il est permis de penser que les panzer eussent été libérés immédiatement. Mais von Rundstedt ne lui téléphona pas, ni à l'aube ni dans la journée. Même l'importance capitale du débarquement ne parvint pas à décider ce vieil aristocrate à supplier l'homme qu'il appelait généralement *« ce caporal bohémien »* (1).

Au QG de Rommel, à La Roche-Guyon, le général Speidel, chef d'état-major, ignorait encore tout de la décision de Jodl. Il était persuadé que les deux divisions de panzer avaient été alertées et se trouvaient déjà en route. D'autre part, Speidel savait que la 21[e] Panzer se dirigeait vers la région au sud de Caen et, bien qu'il fallût un peu de temps pour que les chars y arrivassent, certaines unités de reconnaissance d'infanterie devaient déjà être engagées. Au QG, on était donc nettement optimiste. *« L'impression générale,* se souvient le colonel Leodegard Freyberg, *était que les Alliés seraient rejetés à la mer à la fin de la journée. »* Le vice-amiral Friedrich Ruge, aide de camp naval de Rommel, partageait l'euphorie générale, mais il remarqua un fait étrange : les domestiques du duc et de la duchesse de La Rochefoucauld allaient sans bruit de pièce en pièce, et décrochaient tranquillement les précieuses tapisseries des Gobelins.

La 7[e] Armée, qui se battait effectivement, semblait avoir peu de raisons pour se montrer pessimiste. Les officiers de son état-major étaient fermement persuadés que la 352[e] division avait rejeté l'envahisseur à la mer, entre Vierville et Colleville, c'est-à-dire à Omaha Beach. Voici ce qui s'était passé : un officier d'un blockhaus dominant la plage réussit à transmettre à son QG un rapport encourageant sur l'issue de la bataille. Le rapport fut tenu pour si capital qu'il fut transcrit mot pour mot : *« Au bord de l'eau,* disait cet observateur, *l'ennemi cherche à se mettre à l'abri derrière nos obstacles. Un grand nombre de véhicules, dont dix chars, brûlent sur la plage. Les équipes de démolition ont renoncé. Les débarquements ont cessé. Les embarcations restent au large. Le feu de notre artillerie et de nos armes automatiques est bien placé et a déjà infligé de lourdes pertes à l'ennemi. Un grand nombre de morts et de blessés gisent sur le rivage... »* (2).

Un peu « carotté »...

C'étaient les premières bonnes nouvelles que recevait la 7[e] Armée. Il en résulta une telle allégresse que lorsque le général von Salmuth, commandant la 15[e], proposa d'envoyer sa 356[e] division d'infanterie en soutien, son offre fut déclinée avec dédain. *« Nous n'en avons pas besoin »*, lui dit-on.

Pendant ce temps, à Utah Beach, les soldats de la 4[e] division envahissaient la plage et se ruaient vers l'intérieur. La troisième vague venait d'aborder, et il n'y avait pour ainsi dire pas d'opposition ennemie. Quelques obus tombaient, quelques rafales de mitrailleuses crépitaient, quelques coups de feu éclataient de çà de là, mais rien de comparable au tir de barrage et aux corps à corps furieux que les hommes tendus et énervés de la 4[e] division attendaient. Nombreux furent ceux qui comparèrent ce débarquement à un simple exercice. Le première classe Donald N. Jones, dans la seconde vague, eut l'impression que ce n'était qu'une *« manœuvre après tant d'autres »*.

Certains furent même déçus, s'estimant presque frustrés ; les longs mois d'entraînement en Angleterre, à Slapton Sands, avaient été plus pénibles. Le soldat de première classe Ray Mann se sentit *« un peu carotté »* parce que *« après tout, on en faisait tout un plat, mais le débarquement, c'était pas grand-chose »*.

Etirés sur seize cents mètres de sable, leurs jupes de toile pendant mollement autour d'eux, les chars amphibies étaient déjà là — constituant une des principales raisons du succès. Surgissant de l'eau avec la première vague, ils avaient apporté un soutien efficace aux troupes qui fonçaient à travers la plage. Leur apparition, après le bombardement préliminaire, semblait avoir démoralisé la garnison allemande. Pourtant, l'attaque connut elle aussi sa part de pertes et de misère. Le première classe Rudolph Mozgo, à peine eut-il mit le pied sur le sable, vit son premier cadavre. Un char avait été frappé de plein fouet

(1) D'après von Buttlar-Brandenfels, Hitler n'ignorait pas le mépris que lui vouait von Rundstedt. *« Tant que le feld-maréchal grogne,* disait-il, *c'est que tout va bien. »*

(2) Le rapport a été transmis, entre huit et neuf heures, directement au chef des opérations de la 352[e], le lieutenant-colonel Ziegelmann, par un certain colonel Goth qui commandait les fortifications de la Pointe de la Percée dominant Omaha Beach du côté de Vierville. Il causa tant de jubilation que Ziegelmann, d'après son propre récit écrit après la guerre, fut certain qu'il avait affaire à « des forces ennemies inférieures ». Les rapports qui suivirent se montrèrent de plus en plus optimistes et, à onze heures, le général Kraiss, commandant la 352[e], était si convaincu d'avoir éliminé la tête de pont d'Omaha qu'il retira certaines de ses troupes pour les envoyer renforcer l'aile droite de la division dans le secteur britannique.

LONG DU SIÈCLE

(Les secrets de l'opération Overlord)

(A.F.P.)

LE MARÉCHAL VON RUNDSTEDT SUR LE FRONT DE NORMANDIE.
« L'impression générale était que les Alliés seraient rejetés à la mer avant la fin de la journée. »

et Mozgo trouva *« un des hommes qui pendait par-dessus la tourelle »*. Le sous-lieutenant Herbert Taylor, de la Brigade Spéciale du 1er Génie, fut pétrifié par le spectacle d'un homme « décapité par un éclat d'obus à vingt pas de moi ». Et le soldat Edward Wolfe passa devant un Américain mort *« assis sur la plage, adossé à un poteau, comme s'il dormait »*. L'homme était si paisible, il avait l'air si naturel, que Wolfe *« eut envie d'aller le secouer pour le réveiller »*.

Une erreur heureuse

Le général de brigade Theodore Roosevelt allait et venait sur le sable, la tête haute, en massant de temps en temps son épaule arthritique. Malgré ses 57 ans -- seul officier général à débarquer avec la première vague — il avait insisté pour obtenir cette mission. Après une première requête repoussée, Roosevelt en présenta promptement une autre. Dans une note adressée au général Raymond O. Barton, commandant de la 4e division, Roosevelt plaida sa cause en disant : *« Ça rassurera les gamins de me savoir auprès d'eux. »* Barton céda à contrecœur, mais cette décision le tourmentait. *« Quand j'ai dit au revoir à Ted, en Angleterre,* rappelle-t-il, *je m'attendais à ne jamais le revoir vivant. »*

Vivant, l'indomptable Roosevelt l'était bien. Le sergent Harry Brown, du 8e R.I., le vit *« une canne d'une main, une carte de l'autre, se balladant comme s'il cherchait un terrain à vendre »*. De temps en temps, un obus éclatait sur la plage et faisait jaillir des gerbes de sable. Cela paraissait agacer Roosevelt, qui s'époussetait d'un geste impatient.

Pour le moment, seul Roosevelt et quelques-uns de ses officiers savaient que le débarquement d'Utah n'avait pas eu lieu au point prévu. Ce fut une erreur heureuse ; les batteries lourdes qui auraient pu décimer les troupes restaient intactes, mais elles se trouvaient devant le secteur où aurait dû se produire l'attaque.

Au lieu d'envahir la portion de plage devant les sorties 3 et 4 — deux des cinq routes en chaussée vers lesquelles se dirigeait la 101e aéroportée — toute la tête de pont avait glissé de près de deux mille mètres et se trouvait à présent à cheval sur la sortie 2.

Par un caprice du destin, au même moment, le lieutenant-colonel Robert G. Cole et une petite troupe disparate des 101e et 82e divisions aéroportées venaient d'atteindre l'extrémité ouest de la sortie 3, premiers parachutistes à atteindre une des chaussées. Cole et ses hommes se dissimulèrent dans les marais pour attendre l'arrivée des soldats de la 4e division désormais imminente.

Sur la plage, aux abords de la sortie 2, Roosevelt s'apprêtait à prendre une décision capitale. Trente mille hommes et trois mille cinq cents véhicules allaient arriver par vagues successives. Il pouvait soit les laisser débarquer dans ce secteur improvisé, relativement calme, avec son unique chaussée de dégagement, soit les diriger vers la plage prévue, qui possédait deux dégagements. Si l'unique sortie ne pouvait être ouverte et tenue, l'endroit se transformerait en une gigantesque nasse. Le général consulta ses officiers et prit sa décision. Renonçant aux objectifs prévus, la 4e division s'enfoncerait à l'intérieur des terres par la chaussée unique, et attaquerait l'ennemi où et quand elle le trouverait. Tout dépendait de la rapidité d'action. Il s'agissait de déboucher au plus vite, avant que l'ennemi ne fût revenu de sa surprise. L'opposition était faible, les hommes de la 4e traversaient la plage avec célérité. Roosevelt se tourna vers le colonel Eugene Caffey, de la 1re Brigade Spéciale du Génie :

— *J'avance,* dit-il. *Prévenez la Marine de débarquer le reste ici. Nous allons commencer notre guerre à partir de ce point.*

Les pompiers de Londres

Pendant ce temps, des fusées porte-amarre s'élevaient à la pointe du Hoc devant les trente mètres à pic de la falaise. Entre les plages d'Omaha et d'Utah, la troisième vague d'assaut américaine abordait. Des armes légères déversèrent une pluie d'acier sur les trois compagnies de Rangers du lieutenant-colonel James E. Rudder lorsqu'elles entreprirent de réduire au silence les batteries lourdes qui, d'après les services secrets alliés, menaçaient de part et d'autre le secteur américain. Les neuf chalands transportant les 225 hommes du 2e bataillon de Rangers s'agglomérèrent sur l'étroite plage que surplombait la falaise. Ce surplomb les protégeait un peu des rafales de mitrailleuses et des grenades, mais pas beaucoup. Du large, le destroyer anglais « Talybont » et le destroyer américain « Satterlee » canonnaient méthodiquement le sommet.

Les Rangers de Rudder devaient, en principe, atteindre le pied de la falaise à l'Heure H. Mais la vedette pilote de tête, ayant dérivé, conduisit la petite flottille devant la pointe de la Percée, à près de cinq kilomètres à l'est. L'erreur n'échappa pas à Rudder, mais il perdit un temps précieux à ramener ses chalands dans le droit chemin. Ce retard lui coûta ses 500 hommes de soutien — le reste du 2e et le 5e bataillon de Rangers, commandé par le lieutenant-colonel Max Schneider. Le plan prévoyait que Rudder lancerait des fusées en atteignant le sommet de la falaise, pour signaler aux autres Rangers qui attendaient à quelques milles au large qu'ils pouvaient avancer. Si aucun signal n'était parvenu à 7 heures, le colonel Schneider devait supposer que l'attaque avait échoué, et se diriger vers Omaha Beach, à six kilomètres de là pour avancer vers l'ouest, sur les talons de la 29e division, afin de prendre la batterie à revers. Il était alors 7 h. 10. Aucune fusée n'avait été lancée. Schneider se dirigea donc vers Omaha. Rudder et ses 225 Rangers se trouvèrent seuls.

Le spectacle était apocalyptique. Les fusées s'élevaient, entraînant les câbles et les échelles de corde, munis de grappins. Des obus et des balles de mitrailleuses balayaient le sommet, déversant sur les Rangers des mottes de terre et une grêle de pierraille. Les hommes fonçaient à travers l'étroite plage, criblée de trous d'obus, avec leur matériel. De-çi de-là, sur la falaises, des casques allemands apparaissaient et l'ennemi déversait des grenades « presse-purée » ou tirait des rafales de Schmeissers. Les Rangers bondissaient d'un abri à l'autre, déchargeaient leurs péniches et tiraient vers le haut — tout à la fois. Devant la Pointe, deux véhicules amphibies — des DUKWS — équipés de longues échelles télescopiques empruntées pour la circonstance au corps des pompiers de Londres, essayaient d'approcher de la côte. Du haut de ces échelles, des Rangers arrosaient les positions ennemies avec des fusils automatiques Browning et des mitraillettes.

« C'est trop difficile »

L'assaut prit un caractère de furie. Certains n'attendirent même pas que les cordes fussent accrochées. Leurs armes en bandoulière, ils se creusèrent des prises avec leurs couteaux et se mirent à grimper, comme des mouches, cette falaise aussi haute qu'une maison de neuf étages. Quelques grappins s'ancrèrent. D'autres soldats commencèrent à grimper le long des échelles et des cordes. Des hurlements s'élevèrent quand les Allemands coupèrent ces cordes et que les Rangers s'abattirent dans le vide. A deux reprises celles où montait le première classe Harry Robert furent tranchées. A la troisième tentative, il réussit à gagner une sorte de niche, tout en haut sous le surplomb. Le sergent Billy Petty essaya de se hisser à la force des poignets mais, bien qu'il fût un excellent gymnaste, la corde était si mouillée et si boueuse qu'il n'y parvint pas. Petty essaya alors avec une échelle, monta de dix mètres mais retomba quand cette échelle fut coupée d'en haut. Il recommença pourtant. Le sergent Herman Stein, sur une autre échelle, faillit tout lâcher

→

Le jour le plus long

(USIS.)

UN DES PREMIERS BLESSÉS, SUR LA PLAGE.
Le soir, ils ne seraient plus que 90, sur 225.

→

quand sa « Mae West » (gilet de sauvetage pneumatique) se gonfla accidentellement et le repoussa du rocher. Il « *lutta pendant une éternité* » avec ce gilet, mais il y avait des hommes au-dessus et au-dessous de lui, sur la même échelle. Il ne saurait dire comment il poursuivit son escalade.

A ce moment, une vingtaine de cordes étaient établies. Soudain, le sergent Petty, montant pour la troisième fois, fut saupoudré de terre et de cailloux. Penchés au bord de la falaise, les Allemands mitraillaient les Rangers. Ils se battaient avec l'énergie du désespoir, malgré le feu nourri des destroyers et la mitraillade provenant des échelles de pompiers. Petty vit un soldat qui grimpait à ses côtés se raidir soudain et tomber à la renverse. Stein le vit aussi, ainsi que le première classe de vingt ans, Carl Bombardier. Sous leurs yeux horrifiés, l'homme lâcha la corde et tomba, rebondissant de corniche en corniche ; Petty pensa qu'il « *mettait une éternité à s'écraser sur la plage* ». Lui-même se cramponna à sa corde, paralysé. Il n'arrivait plus à forcer sa main à s'élever et se souvient d'avoir dit tout haut : « *Non, c'est trop difficile* ». Mais les balles de mitrailleuses agirent à la façon d'éperons. Quand les rafales se rapprochèrent, Petty se « *dégeta aussi sec* », et se hissa désespérément jusqu'au sommet.

Les cratères de la lune

Un peu partout, des hommes y parvenaient et se jetaient dans des trous d'obus. Pour le sergent Regis Mac Closkey, qui avait réussi vaille que vaille à faire aborder son chaland de munitions, troué de toutes parts, le haut plateau de la pointe du Hoc présentait un spectacle incroyable et fantastique. Le sol était tellement perforé par les obus et les bombes du bombardement préliminaire, naval et aérien, qu'on aurait dit « *les cratères de la lune* ». Un étrange silence était tombé tandis que les soldats arrivaient en foule et s'élançaient dans les trous protecteurs. Le tir avait cessé, il n'y avait pas un ennemi en vue et de quelque côté que le regard se portât, on ne voyait que cratères béants, trous d'obus et crevasses à perte de vue — un effroyable « no man's land » de cauchemar.

Le colonel Rudder avait déjà établi son premier PC, dans une niche au bord de la falaise. De là, son officier des transmissions, le lieutenant James Eikner, envoya le message : « *Gloire à Dieu* ». Cela signifiait : « *Tous les hommes sont sur la falaise.* » Mais c'était un peu optimiste. Au pied de la muraille naturelle, le médecin-major des Rangers, pédiatre dans le civil, soignait les mourants et fermait les yeux des morts — environ vingt-cinq hommes. Le nombre des vaillants Rangers diminuait à chaque minute. A la fin de la journée, il n'en resterait plus que 90 valides sur 225. Fait atroce : cet effort héroïque était inutile. Il n'existait pas de canons en cet endroit. Le renseignement que Jean Marion, chef de section de la Résistance, avait vainement tenté de transmettre à Londres était exact. Les bunkers à demi détruits de la Pointe du Hoc étaient vides — les canons n'avaient jamais été montés (3).

⁂

Sur le terrain d'aviation près de Lille, le lieutenant-colonel aviateur Josef Priller, l'un des grands as de l'aviation allemande (avec 96 victoires à son actif) et le sergent Heinz Wodarczyk coururent vers leurs deux chasseurs solitaires FW-190. Le PC du 2e Corps d'aviation de chasse avait téléphoné pour annoncer :

— *Priller, le débarquement est commencé. Vous feriez bien d'y aller en vitesse.*

— *Ça, c'est le bouquet !* avait explosé Priller. *Bougres d'ânes ! Qu'est-ce que vous voulez que je foute avec deux taxis ? Où est mon escadrille ? Vous ne pouvez pas me la rappeler ?*

(3) Deux heures plus tard, une patrouille de Rangers trouva une batterie de cinq canons abandonnée, dans une position camouflée à près de deux kilomètres à l'intérieur des terres. Des pyramides d'obus entouraient les pièces prêtes à tirer, mais les Rangers ne virent aucune trace de servants, ni rien qui indiquât qu'il y en avait eu Ces canons étaient probablement destinés aux positions de la Pointe du Hoc.

La veille même, la dernière de ses trois escadrilles de chasse s'était envolée pour Metz. Lorsqu'il avait protesté en évoquant la possibilité d'un débarquement, son commandant de groupe lui avait répondu : « *Ecoutez, Priller, il ne saurait être question d'un débarquement. Il fait bien trop mauvais !* »

Du côté de Caen...

Maintenant, l'officier d'opérations ne se démontait pas davantage. D'une voix apaisante, il répondit :

— *Nous ne savons pas encore très bien où votre escadrille s'est posée, Priller, mais nous allons la diriger sur le terrain de Poix. Transférez-y immédiatement tout votre personnel de base. En attendant, vous feriez bien d'aller faire un tour dans le secteur du débarquement. Bonne chance, Priller.*

Aussi calmement que le lui permettait sa fureur, Priller demanda :

— *Est-ce que ça vous ennuierait beaucoup de me dire où a lieu ledit débarquement ?*

Toujours aussi imperturbable, l'officier répondit :

— *En Normandie, mon cher. Quelque part du côté de Caen.*

Il fallut près d'une heure à Priller pour préparer le transfert de son personnel « rampant ». A ce moment, Wodarczyk et lui étaient prêts — prêts à partir pour l'unique contre-attaque de la Luftwaffe du Jour J contre l'invasion (4).

(4) Certains récits prétendent que huit bombardiers JU-88 attaquèrent les plages pendant le débarquement initial. Des bombardiers survolèrent les plages dans la nuit du 6 au 7 juin, mais je n'ai pu découvrir aucun rapport de raids autres que celui de Priller, dans la matinée du Jour J.

Juste avant de monter dans les avions, Priller s'approcha de son sergent et lui déclara :

— *Ecoutez, mon vieux, nous ne sommes que deux. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous séparer. Pour l'amour du ciel, faites exactement comme moi. Volez derrière moi et suivez mes moindres mouvements.*

Il y avait bien longtemps qu'ils faisaient équipe ensemble, et Priller jugea qu'il devait préciser la situation. Aussi ajouta-t-il :

— *Nous y allons seuls — et je ne pense pas que nous en reviendrons.*

Ils décollèrent à 9 heures (8 à l'heure allemande), et foncèrent vers le sud, à basse altitude. A la verticale d'Abbeville, très haut dans le ciel au-dessus d'eux, ils virent les premiers chasseurs alliés. Priller remarqua qu'ils ne volaient pas en formations serrées, comme ils auraient dû. Il se souvint d'avoir pensé : « *Si seulement on avait des avions, ils seraient cuits.* » En approchant du Havre, Priller monta au-dessus des nuages. Ils volèrent encore pendant quelques minutes, puis piquèrent à nouveau. Quand ils surgirent des nuages, un spectacle fantastique se présenta à leur vue. Au-dessous d'eux s'étalait une flotte incroyable — des centaines de navires de toute taille et de toute sorte, qui s'étiraient, semblait-il, à travers toute la Manche. De longues colonnes d'embarcations débarquaient des troupes sur le rivage ; Priller put voir les panaches blancs des explosions jusqu'au-delà des dunes. Les plages étaient couvertes de soldats, de chars et de matériel. Priller remonta à l'abri des nuages pour réfléchir. Il y avait tant d'avions, tant de bâtiments de guerre au large, tant d'hommes à terre que, pensa-t-il, il pourrait tout au plus effectuer un survol avant d'être abattu.

Des visages stupéfaits

Le silence à la radio n'avait plus sa raison d'être. Presque joyeux, le cœur léger, Priller empoigna son micro et s'écria :

— *Quel cirque ! Non, mais quel spectacle ! Il y a de tout là-dessous, de tout, dans tous les coins. Croyez-moi, mon vieux, c'est le débarquement ! Wodarczyk ! On y va ! Bonne chance, mon vieux !*

Ils piquèrent vers les plages britanniques, dans un hurlement aigu, à plus de six cents à l'heure, jusqu'à moins de trente mètres. Priller n'avait pas le temps de viser. Il appuya simplement sur son bouton de contrôle et sentit ses mitrailleuses crépiter. Rasant les têtes des soldats, ils aperçut des visages levés, stupéfaits.

A Sword Beach, le commandant Philippe Kieffer, du commando français, vit arriver Priller et Wodarczyk. Il se jeta à l'abri. Six prisonniers allemands profitèrent du désordre pour tenter de s'enfuir. Les hommes de Kieffer les fauchèrent promptement. A Juno Beach, le soldat Robert Rogge, de la 8e brigade d'infanterie canadienne, entendit le hurlement des avions et les vit venir « *si bas que je pouvais voir la tête des pilotes* ». Il se jeta à plat ventre, comme tout le monde, mais fut suffoqué de voir un homme « *tout tranquillement debout, qui leur tirait dessus avec sa Sten* ». A l'extrémité est d'Omaha, l'enseigne de vaisseau américain William J. Eisemann ne put retenir une exclamation quand les deux FW-190, mitrailleuses crépitantes, piquèrent « *à moins de quinze mètres et foncèrent à travers le barrage de ballons* ». A bord du croiseur « Dunbar », le chauffeur Robert Dowie regarda avec ahurissement tous les canons antiaériens de la flotte ouvrir le feu sur Priller et Wodarczyk. Les deux chasseurs passèrent sans dommage à travers les projectiles, virèrent vers la côte et se perdirent dans les nuages.

— *Fritz ou pas*, murmura Dowie, incrédule, *je vous souhaite bonne chance. Vous ne manquez pas de cran !*

CORNELIUS RYAN.

(A suivre.)

(Copyright Robert Laffont. Traduit de l'anglais par F.M. Watkins.)

« Le Jour le plus long du siècle » est en vente en librairie, 312 pages, 15 NF.

La semaine prochaine :

FIN : LE RETOUR DE ROMMEL.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *« Olympia Press » contre la brigade mondaine : décision incertaine.*

ENTRE Notre-Dame et la Sorbonne, dans la rue Saint-Séverin, médiévale et paisible, se trouve, en perpétuel état de siège, la citadelle du livre interdit.

« Olympia Press » publie en anglais des œuvres de Miller, Beckett, Nabokov, Queneau, Genet et Sade — et de nombreux ouvrages « légers ».

Entre Maurice Girodias, directeur d' « Olympia Press », et la brigade mondaine (1) se déroule un combat sans merci. Combat qui, selon Girodias, *« ne se terminera que par la mort de l'un de nous. Pas nécessairement la mienne. »*

Combat dont les victimes — « Tropiques du Capricorne », « Notre-Dame des Fleurs », « Lolita » — se portent à merveille, puisque ces livres, ayant fait l'objet d'interdictions administratives et de nombreux procès, acquièrent une grande (et lucrative) notoriété.

— *Prenez l'affaire « Lolita ». En 1956, je me suis vu interdire vingt-cinq livres, dont « Lolita » que j'avais publié un an auparavant.*

— Un an ?

— *Ce procédé d'interdiction n'est pas très efficace ni très rapide, comme vous voyez... J'ai donc fait un procès au ministère de l'Intérieur et — fait extraordinaire — je l'ai gagné.*

— Sur quelles lois le ministère s'appuyait-il ?

— *Sur deux lois passe-partout concernant la liberté de la presse* (1881) *et les publications enfantines* (1949) *que chacun interprète à son gré. Hélas! l'affaire est passée au Conseil d'Etat, et là j'ai été vaincu. Entre temps, le livre avait paru en Amérique et fait fureur.*

(Charpentier.)

MAURICE GIRODIAS.
Pour embêter les gens.

— Pouviez-vous riposter ?

— *J'ai assigné le ministère en dommages-intérêts. Ce nouveau procès n'a pas eu lieu. On préféra m'accorder l'abrogation de l'interdit dont « Lolita » était frappé.*

— Et « Notre-Dame des Fleurs » ?

— *Ça, c'est encore plus fort : on interdit la version anglaise du livre que Gallimard publia sans encombre dans les « Œuvres complètes » de Genet.*

(1) Cet organisme, attaché à la police judiciaire, est préposé, entre autres, à la poursuite des publications obscènes. Selon M. Girodias, la brigade est à l'origine des mesures d'interdiction prises par le ministère de l'Intérieur.

(Charpentier.)

CLAUDE DURAND.
Je fais confiance aux mots.

— Quelle est l'attitude de l'Eglise ?

— *Très réaliste. Le public d' « Olympia Press » est restreint, puisque anglais. Et l'atteinte à la moralité des protestants n'indigne pas notre Sainte Mère.*

— Mais elle indigne les Anglo-Saxons ?

— *Ça, oui. Nos livres « dangereux » sont interdits aux U.S.A., en Angleterre. En France, ces livres circulent librement, malgré quelques saisies tardives.*

— Vous expédiez des livres aux U.S.A. ?

— *Aux critiques, oui. Ils ne les reçoivent pas toujours. Car un bon tiers des colis étrangers est ouvert par la douane américaine, qui a un pouvoir absolu de censure. J'avoue que ces douaniers ont une conscience professionnelle extraordinaire. Ils lisent les livres suspects et parfois même les laissent passer. Exemple : « Lolita ».*

— Mais d'où proviennent vos fonds ?

— *Des éditeurs, parbleu! En Amérique, j'ai revendu les droits de « Lolita » à prix d'or. Ces transactions rapportent bien plus que la pornographie.*

— Alors, pourquoi en publiez-vous tant ?

— *Pour embêter les gens. L'ennui, c'est que les pouvoirs publics ne savent pas distinguer un livre obscène d'un chef-d'œuvre d'avant-garde... Mais un jour nous obtiendrons gain de cause.*

● *Claude Durand : les débuts d'un antiromancier.*

CETTE semaine, le Comité d'Aide (morale) au Jeune Roman, dont je suis l'unique membre, a rendu visite à Claude Durand, vingt-deux ans, qui débute au Seuil avec un livre très étrange : « Le Bord de la mer ».

Pourquoi étrange ? D'abord parce que c'est un roman sans *dessein*.

— *Quand j'ai écrit la première ligne*, dit l'auteur, *je ne savais pas que j'écrirais un livre. Je me bornais à décrire la mer. Puis, on ne sait trop comment, le héros est venu, s'est promené sur la plage... Je l'ai suivi.*

Etrange aussi parce que Claude Durand expose, pour les discréditer, toutes les ficelles romanesques. Il fait part au lecteur de ses hésitations : « Quelle histoire vais-je vous raconter ? Quel personnage introduire ? » Et tout au long de ce récit, dont il avoue (ou prétend) n'être pas maître, il se défend d'avoir créé le personnage principal.

— *Bien au contraire, c'est lui qui m'a créé. Son récit m'a fait vivre. C'est à la fin du livre que je suis devenu Marcel. Avant, je n'étais rien.*

Paradoxe ? Sophisme ? C'est possible. Toujours est-il que la passivité de l'auteur se manifeste dans son écriture :

— *Je fais confiance aux mots. Le hasard ne me fait pas peur : il m'entraîne. Peut-être que j'arriverai ainsi à réaliser mon propre hasard, c'est-à-dire moi-même.*

(Et jusque dans son récit : *« On ne possède pas son sujet, on en est possédé. C'est pourquoi rien n'est plus incertain que la littérature. »*)

Peu importe, donc, que « Le Bord de la mer » soit une histoire d'amour, une histoire d'adolescent qui devient homme. Puisque *« cette histoire est la négation de toute histoire achevée. Ce n'est qu'une suite d'histoires possibles. »*

A se demander s'il ne faudrait pas créer, pour Claude Durand, un Comité d'Aide au Jeune Anti-Roman.

L'auteur, qui est instituteur en Seine-et-Oise, ne s'adonne d'ailleurs pas qu'à l'alittérature :

— *J'ai tourné un court métrage avec Jean Cayrol : « Spécialités de la mer ». Une sorte de poème cinématographique. Cet été, on va en faire un autre.*

Note biographique : un passé mouvementé. A quatorze ans, une fugue au théâtre. Une autre, à seize ans, dans la politique. A fondé un journal d'éducation civique. Bac philo... Et l'avenir ?

— *En littérature comme ailleurs, je suis un oiseau de passage. Pas de projets.*

● *Best-sellers: les Allemands sont xénophiles.*

LE grand hebdomadaire « Die Zeit » nous apprend que, sur six « best-sellers » allemands, trois sont des livres étrangers. A savoir : « Mountolive » de Durrell (en première place), « Le Docteur Jivago » de Pasternak (3e) et un roman de Thyde Monnier (6e).

● *Les Amis de Balzac : un génie peut-il être de droite ?*

AU Cercle républicain, avenue de l'Opéra, les Amis de Balzac reçoivent. Beaucoup de marbre. Assistance mondaine, très « Comédie humaine ». Contentement de soi. Baisemains. Au programme : « Balzac devant la critique contemporaine », conférence de Manuel de Dieguez.

D'une voix tonnante, le jeune homme dénonce les excès de la critique érudite, historique, qui s'attacherait à ce qui importe le moins dans l'œuvre. *« Ce sont des gardiens de musée, qui connaissent la provenance de chaque pièce mais sont incapables de dire un seul mot sur le génie... »*

Les Amis de Balzac encaissent avec grandeur d'âme.

« Or, Balzac est un poète épique, un nouveau Dante, un visionnaire de l'enfer, un prophète du ciel et de la terre. Mais, s'adressant aux petits bourgeois de son temps, il a dû camoufler le Dante en lui. » Parti de la vision, Balzac a dû la transposer dans la réalité, *« rencontrer le monde, le terrestre, le quotidien. »*

Au passage, le conférencier cherche noise à Jean-Louis Bory, pour avoir soutenu qu'il y a chez Balzac opposition entre le réactionnaire et le révolutionnaire, entre son génie créateur et ses idées de droite. Et Manuel de Dieguez conclut :

— *Il est absurde d'exclure à priori qu'un génie puisse être de droite !* (2)

● *Giorgio Bassani : comment on découvre un chef-d'œuvre.*

A GIORGIO BASSANI revient l'insigne honneur d'avoir découvert « Le Guépard ».

— *Il m'est tombé du ciel. Il y a deux ans, une amie me téléphonait à propos d'un roman inédit, non signé, venant de Sicile. Dès les premières pages, j'ai su qu'il s'agissait d'un grand écrivain. J'ai téléphoné à Palerme...*

— ...Où vous l'avez trouvé ?

— *Non, puisque Giuseppe Tomasi di Lampedusa était mort quelques mois auparavant. Mais j'ai découvert, en Sicile, un manuscrit du « Guépard » plus complet que celui qu'on m'avait envoyé.*

— Quel genre d'homme était-ce, Lampedusa ?

— *Un aristocrate extrêmement cultivé, très entouré d'admirateurs. Il songeait depuis toujours au « Guépard » mais ne se décida à l'écrire qu'un an avant sa mort.*

— Donc, vous n'avez jamais vu Lampedusa ?

— *Si, en 1944, à l'occasion d'un colloque littéraire, à San Pellegrino Terme. On y apercevait un poète, le baron Lucio Piccolo, accompagné d'un serviteur et d'un cousin, qui ne le quittaient pas d'une semelle.*

— Et ce cousin ?

— *Un homme grand, corpulent, taciturne. Pardessus soigneusement boutonné, chapeau enfoncé sur la tête, une canne, un pli amer aux lèvres. On aurait dit un général en retraite. On m'a présenté à lui : il s'inclina sans mot dire. C'était Lampedusa.*

— Il a laissé d'autres œuvres ?

— *Quatre nouvelles, des essais sur Stendhal, Mérimée et Flaubert, une énorme correspondance...*

Conseiller littéraire d'une grande maison romaine, Bassani est lui-même écrivain : un recueil de ses nouvelles paraîtra à la rentrée sous le titre : « Les Lunettes d'or » (3).

(2) Jean-Louis Bory, absent de la conférence (il manifestait au Quartier Latin contre la guerre d'Algérie) s'est borné à commenter en souriant : « Ben, voyons ! »

(3) Gallimard.

(Archives.)

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA.
On aurait dit un général en retraite.

● *Eichmann : un ambassadeur biographe.*

LES éditeurs de tous pays s'arrachent les droits d'un livre qui n'est pas encore fini. Cet ouvrage couvrira toute l'histoire d'Eichmann : ses forfaits, sa « capture », son procès.

L'auteur, Moshe Pearlman, est actuellement ambassadeur d'Israël au Congo. Il est le seul à avoir accès à tous les documents réunis en Israël sur le bourreau des Juifs.

ANNE GUERIN.

CONTRE-EXPERTISE

En relisant Conrad

● ***Que vont chercher tous les héros des romans de Joseph Conrad aux confins du monde ? Que cherchait cet Européen déraciné ? « L'aventure » ouvre un nouveau débat.***

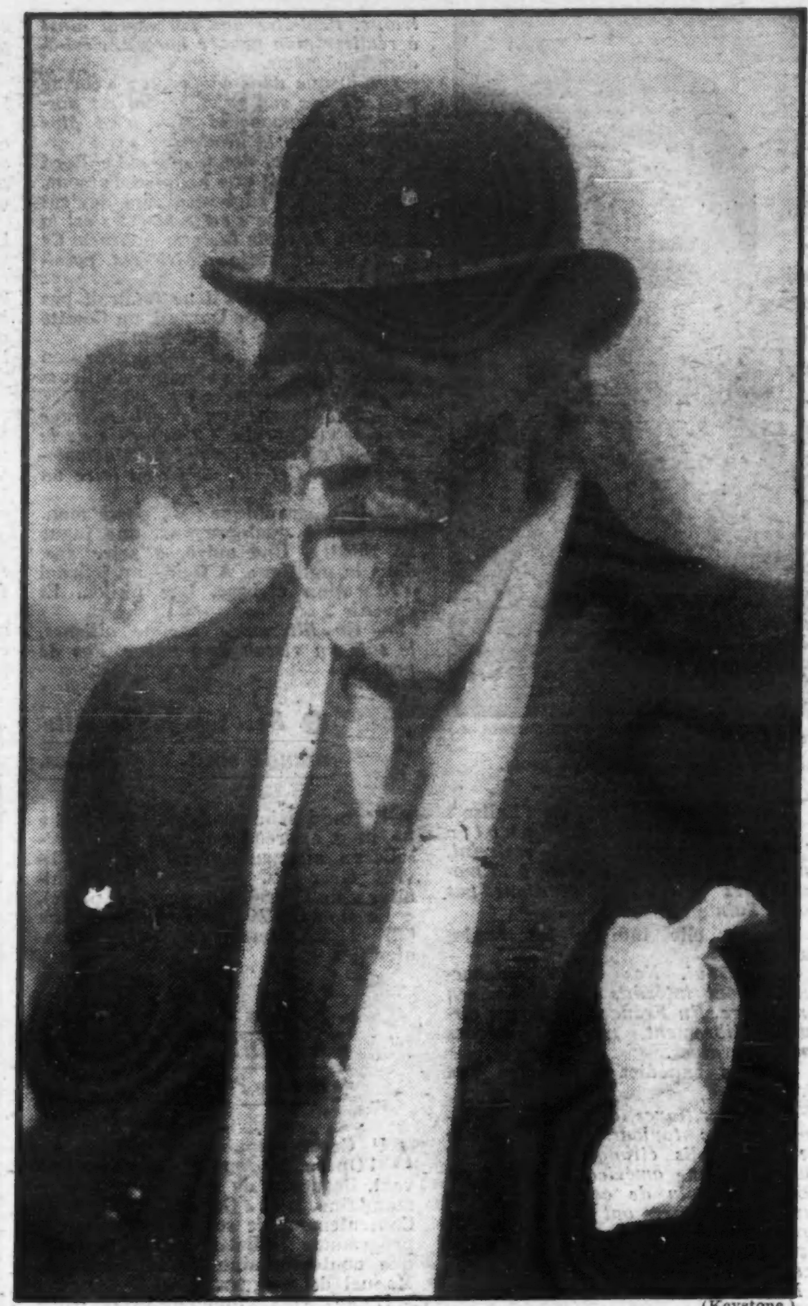
DANS sa collection, « Horizons libres », Max-Pol Fouchet vient de rééditer le moins connu des romans de Conrad, « L'Aventure » (1). La traduction de Marc Chadourne, publiée en 1926, n'avait obtenu alors aucun succès...

Dans ce livre, tout est étrange. Et d'abord la double signature. La légende veut que Ford Madox Ford, qui signa le livre avec Conrad, ait apporté à l'auteur de « Lord Jim » un manuscrit que ce dernier enrichit et modifia de fond en comble.

Ensuite, il s'agit d'un « monstre », d'un « cas limite » : « L'Aventure », qui s'appelle en anglais « Romance », peut aussi bien se nommer un « roman picaresque », un « roman de chevalerie » que « roman à l'état pur ». John Kemp, qui abandonne son village anglais pour partir à la poursuite du « roman », évoque irrésistiblement Robinson Crusoé qui, lui non plus, ne « tenait pas en place » et cherchait à solliciter, par tous les moyens, le hasard.

Sans doute « L'Aventure » est-il un livre moins riche et moins profond que ne le sont les autres romans de Conrad : les thèmes métaphysiques ou moraux qui hantent d'ordinaire l'écrivain apparaissent ici à peine. Mieux, ils s'effacent devant une préoccupation qui se situe à l'extrême opposé des tentatives actuelles du « jeune roman », puisque l'auteur cherche à imaginer un récit où la succession des événements soit tellement imprévue et imprévisible que le livre paraisse commandé par « Sa Majesté le Hasard ». L'étrange poésie de ce livre picaresque donne au lecteur un curieux sentiment de liberté, mais, derrière les aventures de John Kemp, se profilent les rêves conradiens et le monde obsédant qui habitent ses autres livres...

Konrad Korzeniowski est né en Pologne, au temps de « l'intégration » tsariste ; en traduisant Vigny ou Hugo, son père conspire contre le régime et la police, bientôt, l'expédie avec toute sa famille en déportation. Le froid et la maladie ont raison du couple. La mère meurt la première et la police comprend qu'elle n'a plus rien à craindre d'un révolutionnaire brisé. Elle renvoie les Korzeniowski en Pologne. Orphelin à onze ans, le petit Konrad persuade la famille qui l'a recueilli de sa vocation de marin : le voici à Marseille où, pour les beaux yeux d'une Espagnole, il se lance dans une mystérieuse affaire de contrebande d'armes en faveur du prétendant Don Carlos qui organise des maquis en Espagne. L'affaire tourne mal. Konrad hésite à prendre la nationalité française à cause de la longueur du service militaire, embarque sur un vaisseau écossais, débarque en Angleterre. Moins de quinze ans plus tard, paraît, en anglais, « La Folie Almayer ». Le jeune homme a laissé tomber son nom imprononçable et signe de son prénom : la Pologne et la France viennent de perdre un des plus grands romanciers du début du siècle...



(Keystone.)

JOSEPH CONRAD.
Les baleines blanches et les coolies chinois.

Un exilé

On a beaucoup lu Conrad voici vingt ou trente ans — autant que Faulkner aujourd'hui, et sans doute pour les mêmes raisons : Gide traduisait « Typhon », le moins saisissant des livres de Conrad, sinon le plus parfait, la N.R.F. publiait la quasi-totalité de l'œuvre de l'écrivain polonais de langue anglaise.

Depuis, l'influence de Conrad est sensible sur les romanciers français, mais on ne le cite plus comme « référence noble » ; on lui préfère souvent son maître, Henry James, dont, mis à part l'admirable « Tour d'écrou », le talent était moins riche, plus volontaire et, il faut le dire, plus ennuyeux.

Toutefois, d'année en année, la critique prolonge l'œuvre conradienne qui ne paraît claire que pour les lecteurs superficiels : G.-J. Aubry, qui fut son traducteur, a écrit la meilleure biographie du romancier. Dans la revue « Confluences », durant la guerre, Clara Malraux suggérait de rattacher l'art de Conrad au thème fondamental de l'humiliation. Récemment, J.-J. Mayoux, dans « Les Lettres Nouvelles », pensait trouver dans l'œuvre conradienne une métaphysique analogue à celle de Berkeley où l'apparence est le reflet flottant du réel. Aujourd'hui, M. Las Vergnas, dans son « Conrad, romancier de l'exil » (2), explique l'œuvre en la situant dans les perspectives du déracinement.

L'homme, pense-t-il, n'a rien été qu'un exilé en quête d'une patrie, un solitaire hypersensible que rien ne pouvait satisfaire. L'œuvre est ainsi une tentative de stylisation en marge de cette anxiété : « *C'est par, et dans, l'exil que l'être humain entre en dialogue avec lui-même et s'achemine par l'introspection vers sa minute de vérité.* » L'exigence que fait peser sur l'artiste la recherche de cette vérité conduit le romancier à imaginer ces « médiateurs », témoins des événements qu'ils narrent, à multiplier les angles de vue sur une réalité qui s'efface, pour mieux s'imposer au souvenir du lecteur.

L'étude de M. Las Vergnas suggère une clé pour entrer dans l'œuvre de Conrad ; elle ne saurait toutefois répondre à une question plus brûlante qui porte sur l'origine de la création conradienne et, partant, sur l'intérêt qu'elle exerce aujourd'hui.

Marins et négriers

Tout le monde l'a dit : le cycle conradien se rattache au poème de la mer que les riverains de l'Atlantique, anglo-saxons surtout, poursuivent de génération en génération comme les Homérides brodaient sur la légende d'Ulysse. Je ne pense pas cependant que Conrad ait trouvé dans la vie des marins anglais de son temps le genre de passion qu'il prête à ses héros ; s'il rencontrait souvent chez les officiers de la marine marchande de Sa Majesté des vertus d'honneur qu'il utilise parfois dans ses livres, on ne trouvait certes pas dans ce corps les qualités nécessaires aux héros de « La Folie Almayer » ou de « La Rescousse ».

Conrad n'est pas Claude Farrère et il faut trouver les sources de son art dans les flâneries sur les quais de ports orientaux, les histoires racontées entre deux quarts, les interminables rêveries qui prennent pour objet un passant équivoque entrevu au coin d'une rue — image du désordre (et de la liberté !) pour un marin discipliné.

Il n'existe pas d'ailleurs de romanciers qui n'aillent chercher aux confins du crime ou simplement dans les faubourgs de la société ces personnages qui font rêver parce qu'ils chassent la baleine blanche ou transportent des coolies chinois. Or, ce que demande Conrad à la marine anglaise, c'est peut-être le commandement d'un navire (qu'il n'a jamais obtenu), c'est bien davantage de le conduire aux confins du monde.

Car tous ses héros appartiennent à cette race d'hommes marginaux, déracinés, produits du grand commerce et du trafic de la droque qui, tous plus ou moins, tentent en eux-mêmes de détruire l'Europe et qui y parviennent quelquefois !

Le cœur des ténèbres

Il est bon de parler d'exil. Mais il faut pénétrer plus avant dans le dédale de l'imagination et du souvenir, creuser dans les couches de sédiments déposés par la vie pour atteindre au centre de la création conradienne — c'est-à-dire au « cœur des ténèbres ».

Dans l'extraordinaire récit qui porte ce titre, le romancier exprime avec une clarté fulgurante son inquiétude la plus vive : un homme, employé d'une compagnie coloniale, a disparu en Afrique. Une expédition chargée de le retrouver amène les Européens au contact d'une population africaine inconnue dont l'employé, Kurtz, est devenu l'idole, sinon le dieu, séduit par ce que l'expérience des civilisations différentes de la nôtre peuvent apporter de bouleversant.

Là gît un des principes créateurs de Conrad — peut-être même l'essentiel : jusque-là, les personnages du roman européen se heurtaient à Dieu, à l'amour, parfois à la pitié. Jamais encore, ils n'avaient douté d'eux-mêmes au point de passer la frontière qui sépare le monde de nos habitudes de l'autre monde. En devenant une sorte de dieu, Kurtz a retrouvé la spontanéité vitale que l'Europe avait oubliée.

Kurtz est comme l'aune à laquelle on peut mesurer la particularité des héros conradiens : tous ces boucaniers et aventuriers ne franchissent certes pas la frontière ; certains, comme Almayer, se contentent d'aimer une femme malaise (et « La Folie Almayer » est sans doute le premier roman où s'exprime la passion entre personnages de cultures différentes), d'autres comme Ringeard s'intègrent aux sociétés malaises et aux cadres moraux qu'elles impliquent. Pour tous, le moteur de l'existence est la capacité de renier l'Europe, ses dieux et ses vertus, et de « passer aux barbares » !

On imagine que la rencontre d'une telle préoccupation et des techniques dont rêvait Henry James puisse bouleverser l'art du roman. Certes, rien de tout cela n'apparaît si l'on se con-

(1) Arthème Fayard, éd., 575 p., 18 NF.

(2) Collection « Singuliers et mal connus ». E. Vitte, éditeur, Lyon.

Un chef d'œuvre du roman japonais contemporain :
YASUNARI KAWABATA
雪國
PAYS DE NEIGE
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
Une belle histoire d'amour

tente d'analyser l'idéologie technique définie par le romancier dans ses préfaces au « Nègre du *Narcisse* » et à « En marge des marées ». Ce ne sont que des indications et, comme tout ce qu'un vrai romancier écrit sur son art, des échafaudages qu'il faut enlever après usage !

Techniques du dévoilement

Or, le personnage romanesque, à la fin du siècle dernier, subit une transformation profonde. De la même façon que Freud va transformer la psychologie en forçant la conscience à justifier son existence à chaque démarche, Henry James, Conrad, Proust, Italo Svevo, bientôt Joyce se mettent à déchirer le héros de roman, inchangé depuis Daniel de Foe jusqu'à Dostoïevsky ou Tolstoï.

Le désir soutenu de Conrad de « *justifier l'existence de la fiction à chaque ligne* » au point d'effacer l'événement sous la multiple et mouvante variation des perspectives qu'on peut lui imposer, se rattache à cette rupture — la seule que le roman ait connue en deux siècles et sur laquelle nous vivons encore.

Les romanciers de cette époque — qui heureusement n'étaient pas assez sots pour former une « école » ! — se demandent : qu'en serait-il de Julien Sorel, si l'histoire de ses amours avec Mme de Rénal eût été racontée par la fille de celle-ci ? Qu'en serait-il de Robinson Crusoé si, interrompant son récit, l'auteur nous avait livré les balbutiements de Vendredi ?

La « technique » de ces romanciers (il vaudrait mieux, après Proust, parler ici de la « vision ») consiste donc à dissimuler l'essentiel, non pour jouer avec le lecteur au chat et à la souris, mais parce que l'essentiel n'est qu'une apparence qui cache une autre apparence, que l'interférence des consciences entre elles paraît soutenir une vérité plus cachée, mais plus réelle, qu'il s'agit de dévoiler ou à tout le moins de faire sentir.

Le chef-d'œuvre de cette « technique », c'est incontestablement « Lord Jim » de Conrad : sur ce capitaine de navire, noble et beau, qui a commis une fois un acte de lâcheté, Conrad se tait : il laisse parler les témoins et les témoins des témoins, laisse se développer l'étrange et infini jeu des reflets des consciences, des souvenirs et des rêves. Ainsi, la fiction se justifie à chaque pas, l'existence se dévoile au terme d'une démarche qui bouleverse les idées traditionnelles sur l'imagination. Alors, le secret de Jim devient une chose, un objet insupportable qui finit par le tuer.

MIRO TRAVAILLANT A L'UNE DES CÉRAMIQUES DE L'UNESCO.
Une question de vocabulaire.
(Unesco.)

La ligne d'ombre

« Lord Jim » n'est pas seulement une œuvre réussie — sans laquelle la plupart des romans de Faulkner n'eussent peut-être pas été écrits — c'est aussi le symbole de la création artistique dans le monde actuel. Et cela explique peut-être le durable succès de Conrad et des écrivains qui se rattachent à lui. La double recherche d'une spontanéité au-delà des limites de l'Europe et d'une psychanalyse de l'imagination correspond à ce qui, dans notre époque, cherche à s'exprimer plus ou moins nettement.

C'est que cette Europe sûre de soi, qui, moins d'un siècle auparavant, voulait avec Laplace réduire l'univers entier à une équation, commence à sentir le sol trembler sous ses pieds. Non qu'elle meure, comme on l'a dit trop souvent, mais elle se transforme d'une manière radicale au contact des autres mondes et au contact de sa propre expérience. Les aventuriers de Conrad, les infinies duplications de ses récits sont les signes de cette inquiétude.

Si l'Europe traverse la « ligne d'ombre » qui lui permettra peut-être de s'adapter au monde qu'elle a créé sans le savoir — la civilisation industrielle dans laquelle elle est entrée en croyant continuer l'archaïque philosophie cartésienne et réaliser le monde de Newton — la littérature est la première à sentir ces changements — bien avant que la philosophie s'en avise ! Almayer et Kurtz ne sont pas de simples aventuriers, ils indiquent une voie possible. Lord Jim ou Nostromo ne sont pas seulement des fictions, ils suggèrent l'infinie pluralité de la conscience et de l'homme. On voit alors comment Faulkner a pu, dans la faveur du public, remplacer parfois Conrad : lui aussi poursuit cette mise en question de l'imagination par l'existence et du roman par lui-même. Il serait absurde de parler de l' « actualité » de Conrad car le principe de sa création romanesque répond aux mouvements les plus réels de nos sociétés.

JEAN DUVIGNAUD.

Le "Père" de l'existentialisme

JOHANNES HOHLENBERG

L'ŒUVRE DE

Sören Kierkegaard

LE CHEMIN DU SOLITAIRE

Traduit du danois par P.-H. TISSEAU

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ESSAIS

« Histoire de la peinture surréaliste » par Marcel Jean

● *Peut-on dire que ceci est surréaliste et que cela ne l'est pas ?*

LE substantif *surréalisme* correspondra toujours, si vaguement que ce soit, à une notion objective. Qu'il désigne un mouvement intellectuel né aux alentours de 1920, l'œuvre du seul André Breton ou une méthode d'expression fondée sur l'automatisme psychique, on en pourra toujours parler à partir de données et de références précises. Le surréalisme existe dans l'histoire, dans l'œuvre d'un homme, dans une doctrine de l'inconscient. Il a ses Evangiles, ses apôtres et déjà ses scoliastes. On peut le prêcher aux générations nouvelles et celles-ci peuvent y trouver un motif d'intérêt, sinon de passion. On peut aussi ne lui accorder que peu d'importance, lui être insensible, réprouver ses pompes et ses œuvres. N'importe : l'existence du surréalisme n'est point conjecturale, quelles que soient les discussions et les réserves qu'il suscite.

L'adjectif *surréaliste*, lui, ouvre la voie au doute et à l'ambiguïté. En quoi peut-on dire que ceci est surréaliste et que cela ne l'est pas ? Les textes, quand il s'agit d'y trouver la condition nécessaire et suffisante de ce qui est surréaliste, se troublent et parfois se contredisent. D'un Manifeste à l'autre, la grâce surréaliste change de tête : elle est retirée à tel auteur, reportée sur tel autre. Certes, les humeurs d'André Breton y sont

→

avez-vous lu ?

GRAND-PAPA ÉTAIT ENRAGÉ

par Hervé Leuwick

L'incroyable histoire de l'automobile. Incroyable ! Elle l'est vraiment cette histoire pittoresque et secrète de la naissance de l'automobile que nous raconte aujourd'hui Hervé Leuwick, mais elle est aussi celle des hommes et des femmes qui ont contribué à l'éclosion de la plus grande industrie du XXe siècle.

FAUX ET IMITATIONS DANS L'ART

- Tome II -

par Guy Isnard

Toutes les affaires internationales célèbres :
Van Meegeren et les faux Vermeer, les Corot de Jusseaume, les faux Millet de Barbizon, les faux émaux de Limoges, l'affaire des faux certificats de Bruxelles, les Renoir de Mignon, Vollard inventeur de la sculpture par T.S.F., Rouault plagié par Bonhomme, Boronali âne faussaire, les Fausses sculptures africaines, de Sperati « philatéliste d'art », Mailfert créateur d'une école de sculpture sur bois, l'omoplate de Samson, l'affaire « des lits » de mort de Napoléon.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

HAAKON CHEVALIER

L'homme qui voulait être Dieu

roman

un savant atomiste face à la politique

SEUIL

avez-vous lu ?

Maréchal Juin
de l'Académie française

MÉMOIRES

- Tome II -

Libération de la France
Avènement de la IVe République
1944-1947
Maroc 1947-1951
Alliance Atlantique
1951-1958

L'ÈRE DES RESPONSABLES

par Maurice Papon

Maurice Papon, préfet de police, a eu l'occasion de réfléchir sur les problèmes de la responsabilité et l'art de commander. Il a écrit un essai étonnamment dense où il livre son expérience quotidienne.
Collection « Les idées et la vie ».

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

RJ

Linda Baud : MA VÉRITÉ

« Jamais un Noël ensemble, jamais un Jour de l'An, jamais une longue soirée d'hiver l'un près de l'autre. Toujours espérer et toujours craindre... On commence par souffrir affreusement, ensuite on se dit : il ne faut pas souffrir, ces choses sont bien petites comparées au reste. Puis à force de se convaincre, on finit par souffrir moins, par ne plus souffrir du tout... Et c'est à partir de ce moment-là, sans doute, qu'on se détache, qu'on est déjà détaché... »

C'est ainsi que Linda Baud, avec simplicité, raconte comment en 1948, alors âgée de vingt-huit ans et relevant d'un séjour en sanatorium, elle fit la connaissance de l'avocat Pierre Jaccoud. Entre ces deux êtres, ce fut avant tout une grande communion d'intérêts et de goûts. Pierre Jaccoud se révéla vite le plus délicat des hommes, mais aussi le plus sensible, le plus nerveux, le plus tourmenté. Linda souffrait d'être toujours la seconde. Dès lors, elle décida définitivement de rompre, comprenant qu'elle ne pouvait plus rien pour sauver son amour. C'est alors qu'éclata le drame que l'on connaît. Sur Pierre Jaccoud allaient s'acharner la prsse, la foule, certains témoins... Linda Baud veut aujourd'hui S'EXPLIQUER. Elle nous fait de son amour et du procès un récit émouvant et trouve un ton de vérité, des accents vibrants qui ne peuvent manquer de toucher. Ce livre est un véritable cri du cœur.

Jean Verdun
RETOURNONS RUE MONTORGUEIL

Jean Verdun, bien qu'il n'ait pas trente ans, s'était déjà signalé par deux romans : LES JEUNES LOUPS et L'ECOLE DE PARIS. Voici qu'il confirme ses qualités de romancier, qu'il élargit son souffle, brosse un cadre, une atmosphère, crée des personnages multiples. Tout un monde et une société dignes du meilleur Zola. Le quartier des Halles fournit en effet son décor à Jean Verdun. L'auteur sait à la fois combiner le mystère et les surprises d'une intrigue presque policière et dépeindre les mœurs de personnages bons vivants mais avides et dont l'un n'en devient pas moins un assassin.

SUZANNE LILAR
Le divertissement portugais
Don Juan à Cintra
un roman

RJ

Georges Martelli
L'HOMME QUI A SAUVE LONDRES
(Récit traduit de l'anglais par Serge Ouvaroff)
Collection Mappemonde

Voici la passionnante histoire d'un Français « Bien tranquille » à qui Londres dut son salut. Il s'appelle Michel Hollard. Après l'armistice, Michel Hollard ayant pris contact avec l'Intelligence Service en Suisse, fonda un réseau de renseignements ; comment il découvrit les rampes de lancement des V 1 en Seine-Inférieure et parvint à fournir aux Anglais les croquis, photographies et dessins qui en permirent la destruction, tel est le remarquable récit recueilli de a bouche même du héros, qui paraît simultanément à Paris et à Londres et sur lequel les journaux et la télévision britanniques ont attiré l'attention du public international.

RJ

Guillaume Chpaltine
LA RENONCE

Guillaume est né de parents russes, dans les Ardennes, et après avoir erré en Europe, il s'est fixé dans un petit village de la côte italienne où il a écrit son premier roman, 400 pages bourrées de personnages et de faits, 400 pages de passion et d'intelligence. « S'il est un jeune auteur de l'avenir duquel je suis assuré, c'est bien M. Guillaume Chpaltine », écrit Maurice Nadeau dans *l'Observateur*. « C'est un auteur sec, précis, impitoyable, minutieux qui nous fait admettre l'impossible. Cela est d'un maître, nous sommes à sa merci ! »

Une chronique malicieuse de la Côte
Georges BARRY
ANTIQUAIRE à Saint-Tropez

Nicole
L'A.B.C. DES SCENES DE MENAGE

Voici donc un véritable traité des difficultés du bonheur à deux.

Nicole nous donne ici une étude du caractère des conjoints, une étude du cœur et de l'esprit du mariage qui, sans leçon de morale, sait nous faire sourire et nous touche par sa vérité. L'observation psychologique et morale de Nicole est servie par un esprit fin, un sens aigu du comique, un style incisif.

FERDINAND OYONO

l'auteur de "une vie de boy"

RJ

Jean-François Revel
SUR PROUST

« Il semblait jusqu'à présent que le talent de Revel eût besoin, pour se manifester librement, de s'appuyer sur certaine indignation. SUR PROUST a ceci d'agréable pour les amateurs de Revel : c'est un livre qui révèle l'auteur « sur bon terrain », appliqué à parler de ce qu'il aime. Il y est de bout en bout nouveau, excitant et excellent. »

François Nourissier (*France-Observateur*)

JACQUES ROBICHON
Les flammes de la nuit
roman
JULLIARD

→ pour beaucoup; mais aussi les idées mêmes qui concourent à former la notion de surréalisme. Ces idées de révolte, de merveilleux, d'automatisme, de liberté, de désir, d'amorale, d'anesthétique, d'alogisme, etc., collaborent à définir le surréalisme, mais non pas l'orthodoxie d'une œuvre. Le qualificatif de surréaliste se voit donc soumis aux seules opinions, aux seuls caprices d'un homme et à l'existence quasi administrative d'un groupe, sur lequel ne cessent de planer les foudres hasardeuses de l'Exclusion ou l'impromptu alléluia de l'Entrée en grâce; ou bien cet adjectif se généralise à l'extrême et, pratiquement, consacre tout ce qui, dans l'histoire de l'art et de la pensée, fait preuve de révolte, de merveilleux, d'automatisme, etc.

Comment peut-on dire, dès lors, que tel poème ou tel tableau est surréaliste, sans se borner à une appellation tout aussi officielle qu'aléatoire, ou sans être par trop libéral ?

Des peintres livrés à eux-mêmes

Le livre que nous donne aujourd'hui M. Marcel Jean (1) échappe à ce dilemme. Son auteur n'a pas voulu faire une histoire surréaliste de la peinture, ni une étude sur l'orthodoxie picturale du surréalisme. J'entends par là que M. Marcel Jean ne fonce pas sur les peintres d'hier et d'aujourd'hui, armé d'un prosélytisme généreux et vague, mais qu'il ne s'en tient pas non plus aux fluctuations trop humaines d'André Breton et de ses fidèles à l'égard des têtes jugées fortes ou vénales, qu'ils firent tomber, au fil des ans, sous le couperet ou mirent en pénitence.

On trouvera donc, dans ce livre, des études sur Chirico, Ernst, Miro, Dali, Brauner, Matta, qui furent, à divers titres, rejetés par le surréalisme et, par voie de conséquence, cessèrent de s'en réclamer. Car, si on peut être expulsé de l'Eglise sans finir de croire en Dieu, on ne peut l'être du surréalisme sans perdre la foi. Aussi, cette histoire de la peinture surréaliste serait plutôt l'histoire de peintres excommuniés.

M. Marcel Jean met d'ailleurs l'accent, chaque fois qu'il le peut, sur l'obsession individuelle du peintre et les rapports que, de son propre chef, il entretient avec les formes et la technique. A cet égard, est féconde l'opposition qu'il montre entre Miro, « peintre du style », qui établit son vocabulaire, dirait-on, avant de s'en servir, et Ernst, peintre « en évolution perpétuelle », qui abandonne, aussitôt acquis et expérimenté, un langage pour un autre.

Il semble que ce soient là deux directions fondamentales de la peinture surréaliste et, peut-être, de la peinture en général. D'un côté se trouvent Miro, Tanguy, Dali, Arp, Lam, Brauner, Matta, peintres dont l'univers, d'emblée reconnaissable, circonscrit l'imagination et la nourrit en lui offrant un matériel de signes et de formes définis ; de l'autre, se trouvent Duchamp, Picabia, Ernst, Masson, Magritte, Dominguez, peintres aux univers successifs et toujours réinventés, qui sont révolutionnés sans cesse par l'imagination, et dont le vocabulaire change à chaque nouvelle phase de leur œuvre. Les premiers semblent, en quelque sorte, avoir conçu leur peinture, avant de faire des tableaux ; les seconds avoir conçu leurs tableaux avant de faire de la peinture. Pour les uns tout se passe comme s'ils devaient exprimer un monde déjà formé en eux, avant qu'ils le peignent ; pour les autres, comme si, chaque fois qu'ils s'affrontent à une toile, ils découvraient un monde nouveau.

Le livre de M. Marcel Jean n'est pas fait d'une succession de monographies et s'il est exempt d'une volonté de synthèse obstinée, il n'en rassemble pas moins les rapports de ces peintres entre eux, leurs échanges et leurs communes aventures. Mieux qu'une collection de biographies particulières, ce livre est donc comme la biographie générale de la peinture moderne, qui se trouve venir après celle des cinq grands : Picasso, Braque, Léger, Matisse et Klee, dont elle diffère, il faut alors le dire, par un climat imaginaire, dont la structure, les thèmes et même un certain académisme sont d'essence effectivement surréaliste. Mais, encore une fois, si l'amitié, l'estime réciproque, une certaine contagion d'ordre littéraire et philosophique ont joué, dans cette peinture, un rôle non négligeable, les théories n'y ont pas eu une grande importance. A l'origine, la personnalité, peu expansive d'ailleurs, ni très féconde, d'un Marcel Duchamp semble surtout, aux yeux de M. Marcel Jean, avoir commandé, de loin et comme à son insu, aux audaces de ces peintres.

Une peinture malheureuse

A lire le livre de M. Marcel Jean, on ne rencontrera donc pas la peinture surréaliste, telle qu'un désir acharné de définition eût pu la souhaiter. L'auteur conclut par l'affirmation que ces peintres n'ont pas trouvé la voie royale et reposante de l'obéissance à une méthode suprême, mais ont eu le courage d'entrer dans le labyrinthe, tout en refusant d'y suivre un providentiel fil d'Ariane, qui les eût conduits au confort intellectuel. Ainsi, pour M. Marcel Jean, cette peinture est toujours exercée dans le sens de l'avenir, puisque, ayant abandonné le passé de la tradition, elle refuse aussi bien chaque étape présente. Elle renfermerait donc une contradiction essentielle, ce qu'elle nous montre, dans ses œuvres, étant déjà hanté par une destruction et une recréation futures.

M. Marcel Jean vante l'« individu labyrinthique », qui appartient à l'avenir.

Qui appartient à l'avenir, sans doute, un peu comme le malade appartient à l'avenir de la santé. Mais ce n'est pas une raison pour glorifier, *ipso facto*, la maladie. Etudier en quoi cette peinture surréaliste reflète une maladie de la peinture aussi bien que des indices de guérison, nous mènerait trop loin. Et, sans doute, M. Marcel Jean, contraint à cette « objectivité » qu'on exige de l'historien, ne s'est-il pas étendu, lui-même, sur les solutions possibles à ce problème que la peinture surréaliste pose à la peinture tout court, cette peinture surréaliste qu'il ne peut qu'avouer malheureuse, dans la mesure où elle nie ce qu'elle affirme dans l'œuvre présente et demeure tributaire d'un éternel avenir.

Tel qu'il est, cependant, le livre de M. Marcel Jean constitue le pendant remarquable à ceux de M. Maurice Nadeau sur ce surréalisme dont l'histoire, si éloigné que l'on se sente de ses thèses et de ses intrigues, nous touche de si près !

JACQUES CHARPIER.

(1) Editions du Seuil. 382 pages. 380 illustrations dont 36 en couleurs. 75 NF.

DÉBUTS

« La Cicatrice » par Bruce Lowery

● ***Une histoire d'enfance douloureuse racontée dans une langue simple et précise par un écrivain américain qui écrit en français.***

S'IL fallait caractériser d'un mot le roman de Bruce Lowery, « La Cicatrice » (1), je choisirais celui d'exactitude. Il est rare qu'un écrivain, dès son premier livre, dise exactement ce qu'il veut dire, la tentation la plus fréquente étant de céder à l'entraînement des mots et de dissimuler sous le vernis de l'écriture la banalité du sujet. Or on n'est banal, précisément, que si l'on ne sait pas être exact. Le sentiment de banalité naît d'un contraste entre l'apparence (élégante ou obscure) de l'œuvre et la réalité que l'écrivain découvre.

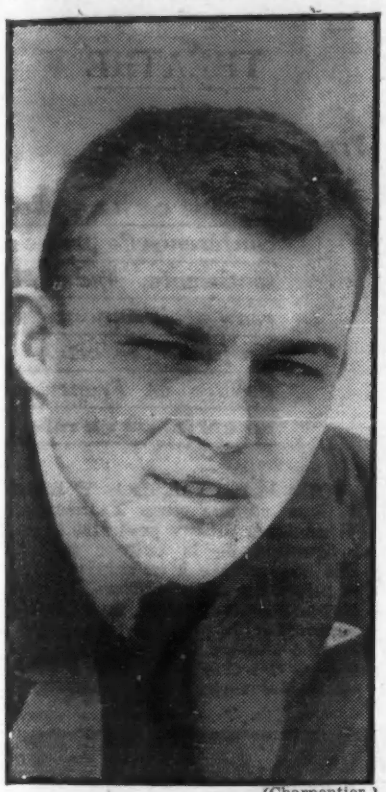
L'histoire que raconte Lowery est mince et douloureuse. Un enfant affligé d'un bec-de-lièvre et tenu en quarantaine par ses camarades vole des timbres au seul garçon dont il ait réussi à conquérir la sympathie. Effrayé par les conséquences de son acte, il s'enfonce dans le mensonge, se sépare peu à peu de tous ceux qui voudraient l'aider et finit par provoquer accidentellement la mort de son frère.

Il fallait beaucoup d'adresse pour éviter qu'un tel récit ne sombrât dans le mélodrame ou le pleurnichage. L'adresse de Lowery consiste à ne

(1) Corrêa, 250 p., 6,90 NF.

jamais hausser le ton et à laisser, en quelque sorte, les événements qu'il invente parler d'eux-mêmes. S'il arrive, de ci de là, qu'un coup de barre maladroit lui fasse frôler la sensiblerie, la fraîcheur, la simplicité du langage (d'autant plus frappantes que l'auteur, Américain, écrit directement en français) gardent d'un bout à l'autre à ce court roman son accent de vérité.

Certes, le monde oppressant où vit Jeff n'est pas le monde de Kafka ou de Faulkner, et Lowery ne cherche nullement à donner à l'expérience de l'enfant des prolongements philosophiques ou symboliques. Il le quitte au contraire sur le seuil de l'adolescence, au moment où vont commencer à se poser pour lui les vrais problèmes. Pas davantage ne s'est-il permis de prendre une commode distance en décrivant les tourments de



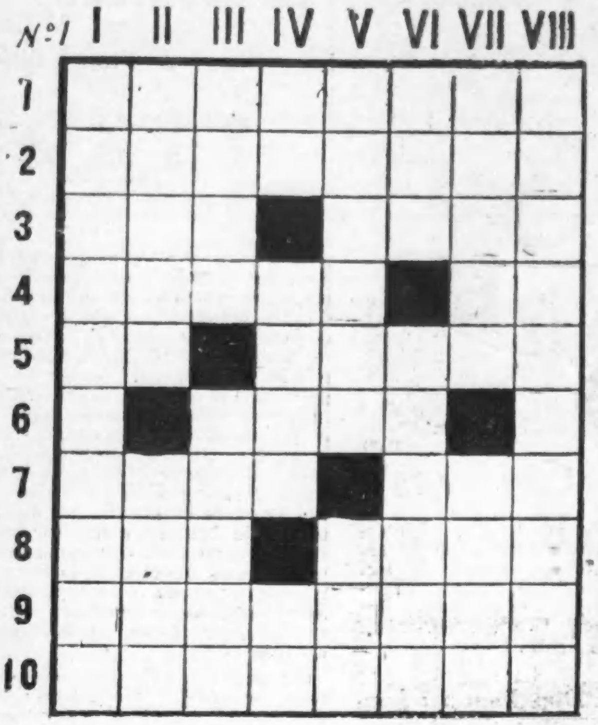
(Charpentier.)
BRUCE LOWERY.
Une certaine transparence.

son héros avec la froideur de l'adulte, le regard impavide de l' « étranger ». Son propos — modeste et, somme toute, difficile — était de nous rendre sensibles à une certaine transparence, de nous faire éprouver tour à tour, et à leur exact niveau, les délices d'une innocence et les affres d'une culpabilité aussi naïves l'une que l'autre. Il y a parfaitement réussi. On peut préférer à « La Cicatrice » des œuvres plus ambitieuses. Parmi les romans récents, je n'en vois guère qui, dans les limites que s'est fixées volontairement l'auteur, témoignent d'une pareille délicatesse et d'une aussi grande honnêteté.

BERNARD PINGAUD.

LES MOTS CROISÉS DE VACANCES

Pendant les mois d'été, « L'Express », répondant à la demande de nombreux lecteurs, présentera ici des problèmes de difficultés inégales.



● GRILLE N° 1

(pour les plus patients)

HORIZONTALEMENT. — 1. Montagne dont l'escalade donne lieu à de vaines témérités. — 2. Où peut conduire la mauvaise éducation. — 3. Préoccupation essentielle de Néron. Elève. — 4. C'est chercher un gain à terme et une position noble dans l'immédiat. Début et fin du nom d'un massif saharien. — 5. En épelant, précède une volte-face. Prise par le marin consciencieux. — 6. Mal venue sur une lentille. — 7. Forme dérivée d'eau. Seul terme d'une alternative qui permette de survivre. — 8. N'imita pas un boucher mal en point. Sa supposition mène devant le tribunal. — 9. Ce n'est pas tout à fait ordonner. — 10. En droit de compter sur l'assurance.

VERTICALEMENT. — I. Victime d'un dépravé, bien avant 1960. — II. Son nom est associé à la vertu. Dissimulé par un tableau. — III. Sa cour ne fut pas toujours d'une parfaite propreté. Parfois dangereux pour le paradis. — IV. Est né, en somme, au VIIIe siècle. Pas de marbre. De la Santé à Saint-Martin-de-Ré. — V. Vertueuse héroïne pour Madelon. Exempt. — VI. Critiqua longtemps. Sautera. — VII. Se porte et concerne la façon de se porter. On l'espère entre deux chiffres. — VIII. Permet de juger des contractions.

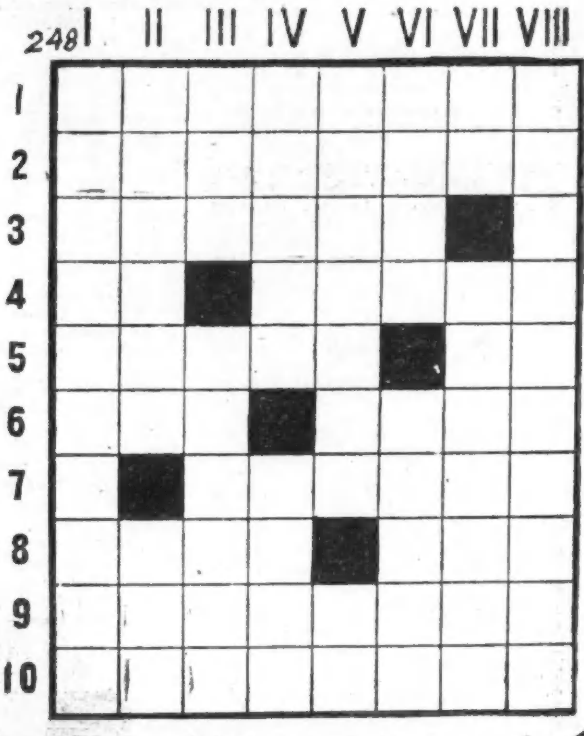
● GRILLE N° 2 *(pour les plus pressés)*

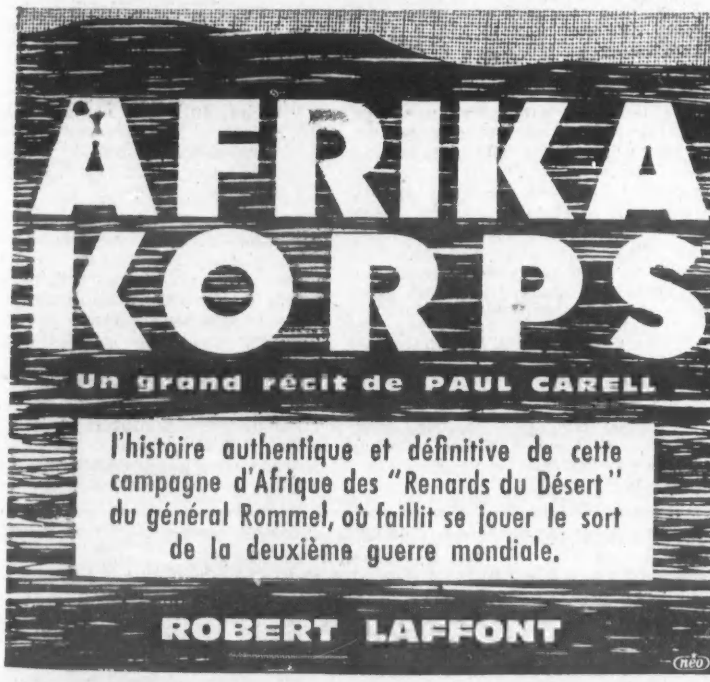
(*Problème n°* 248)

HORIZONTALEMENT. — 1. Général pour lequel retraite ne signifiait pas inactivité. — 2. Elle non plus ne prend pas toujours le chemin le plus droit. — 3. Nous lui devons une table. — 4. Désinence de produits pour potard. Pas dans son assiette. — 5. C'est moins précis que le milieu. Dans Mulhouse, mais ni dans Colmar ni dans Ribeauvillé. — 6. En attendant l'inspiration. Pommades qui ont disparu du petit dictionnaire. — 7. Série d'aveux. — 8. Ce que fait le jardinier ou le curé. Ont fait sourire plus d'un paysan du Danube. — 9. Enlève le superflu. — 10. N'a, malgré certaine apparence, rien à voir avec la politique avancée.

VERTICALEMENT. — I. Voient souvent d'un mauvais œil la naturalisation. — II. Privée de son enveloppe. Désinence pour superlatifs. — III. Trois voisines dans l'ordre, vers le milieu. N'obéit pas toujours à son singe. — IV. Il ne faut pas le rendre responsable de tous les navets de Saint-Sulpice. Jeune homme peu réaliste et assez éloigné du bon vivant. — V. Chasseur sans fusil, mais non sans gibecière. En épelant, c'est une voiture ou une beauté. — VI. Protectrice, peu commode, des unions légitimes. Avec trois collègues, peut faire deux cents. — VII. Vient du sous-sol et y retourne. Mal vu, sans doute, par Verlaine, dans son emphase. — VIII. Manque cruellement au bas de l'échelle.

Solution du n° 247





(R.T.F.)

TERESA STICH RANDALL.
Un théâtre sous le ciel.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *Jean Gabin : les autres écoperont.*

LA VIERGE DU RHIN, film de 1953 (Gilles Grangier). Il y a Gabin. Nous voilà tranquilles : même dans une histoire aussi sombre que celle-là, nous sommes assurés qu'il tient le bon bout et que ce seront les autres qui écoperont. Quel métier que celui d'acteur où l'artiste n'a pas de pire ennemi que sa propre personnalité, étouffante, écrasante, dévoratrice plus que créatrice de personnages.

La « Traumatologie osseuse » (Igor Barrère et Etienne Lalou). Je suis l'une de ces personnes sensibles que le programme invite à s'éloigner de leur poste. Je ne m'en vante pas. Un vieux cheval n'aime pas l'odeur du sang.

● *« Tartuffe » : un mauvais mariage.*

SPECTACLE de la Comédie-Française : « Tartuffe ». Le type même du mauvais mariage : la Comédie-Française intimide son conjoint, le metteur en scène de la Télévision, qui n'ose pas la toucher. Rien n'apparaît ici de la dimension nouvelle que le petit écran a si souvent ajoutée à une pièce classique : aucun renouvellement. « Tartuffe » et les comédiens-français nous sont servis sur le plat, tels quels, par un maître d'hôtel respectueux.

Ne soyons pas injustes : Louis Seigner et Annie Ducaux ont été parfaits, surtout dans les deux scènes essentielles. Mais ce n'était pas cela qui nous importait. Puisque vous en aviez les moyens techniques, il fallait nous introduire dans une maison bourgeoise du Paris d'alors, à la fois libertin et janséniste. « Tartuffe » est le rond-point d'une époque. Pièce sourdement antichrétienne, quoi qu'ait prétendu Molière, non à cause du faux dévot, Tartuffe, mais à cause du vrai dévot, Orgon, honnête et stupide et que sa fausse religion rend féroce car c'est la religion ici qui est fausse.

Je me souviens que Jouvet, en interprétant Tartuffe (ce fut l'une de ses dernières créations), prêtait de son charme au personnage, de sorte qu'Orgon, séduit par lui, en paraissait moins inepte ; du coup la pièce elle-même perdait de son venin.

● *« Don Juan » : honneur à Da Ponte.*

DON JUAN (Festival d'Aix-en-Provence). Pour la première fois, un opéra télévisé nous devient supportable. C'est que la cour de l'Archevêché d'Aix est un théâtre sous le ciel, que de vraies étoiles brillent au-dessus des cintres. On ne les voyait pas ce soir. Il pleuvait. Ici encore, la télévision n'aura tiré parti de rien. Pourtant je n'ai pas trop souffert. L'honneur en revient à Da Ponte, le librettiste. Quel livret d'opéra n'est pas bête ? et donc ridicule en gros plan ? Celui-là, précisément. Que serait-il sans la musique ? En tout cas, il s'y est incorporé : pas une réplique de Da Ponte qui n'ouvre le chemin à Mozart vers le point d'où il va s'envoler.

Teresa Stich Randall est la meilleure Donna Anna que j'aie jamais entendue. Ce que Don Giovanni aura été pour moi... Ce n'est pas que je me sente devenu tiède à son égard, mais tout ce que j'écrirais maintenant paraîtrait froid, quand je me rappelle Salzbourg et ce que ma première ferveur m'inspirait.

« La Surprise » : grand prix 1960, film fait exprès pour la télévision. Genre trop nouveau pour moi : cela m'a paru être du Pirandello de bazar. Le film se déroule dans un studio : la poésie fait partie des accessoires.

● *Lectures pour tous : qui écrira le mystère Daniélou ?*

LECTURES POUR TOUS. Voici enfin Alain Daniélou, auteur du « Polythéisme Hindou », frère du Père Jean Daniélou, fils de Mme Daniélou qui fut presque une fondatrice d'ordre et peut-être une sainte. Et lui, il nous parle ce soir du « mythe de Noël » ! Je finis par retrouver sur cette figure curieusement « asiatisée » quelques traits qui rappellent ses origines. Il traite de la religion hindoue en savant, du ton le plus objectif, sans aucune ferveur apparente. Quel mystère qu'une famille ! J'ai écrit autrefois « Le Mystère Frontenac ». Qui écrira le mystère Daniélou ?

Max-Pol Fouchet commente, comme il sait faire, les poèmes en prose de Pierre-Jean Jouve. Il est trop vrai que Jouve n'a pas la place qui lui revient. Il faudrait, à ce propos, avoir le courage de s'interroger sur le « défense d'entrer » que Mallarmé a cloué sur la porte de la poésie française. Mais après tout, nous entrons librement chez Baudelaire, chez Rimbaud. Ni Claudel ni Valéry ne nous sont inaccessibles. Un grand poète comme Jouve, ne l'aurez-vous pas emmuré ? Et à quelles nourritures aurez-vous condamné ce peuple ?...

Je dois partir. Il me faut renoncer à la visite chez Bernard Buffet, à Maurice de Paris.

FRANÇOIS MAURIAC.

CINÉMA

Quels sont les films que « L'Express » vous recommande ? Voir notre Sélection en page 20.

La critique de Pierre Billard

● *Les Parisiens ressemblent-ils, l'été, aux fermiers de l'Oregon ?*

LA saison d'été des cinémas parisiens semble placée sous le double signe de Rome et de Broadway. Chaque semaine, quelque grande machine italienne tente de nous divertir avec les éléphants d'Annibal, le nez de Cléopâtre, les orgies des Borgia: vains et coûteux efforts, milliards follement dilapidés pour notre plus grand ennui. Chaque semaine également, les succès du théâtre de boulevard new-yorkais, méticuleusement enregistrés sur pellicule à l'intention des fermiers de l'Oregon et des ingénieurs du Texas, tentent leur chance sur nos écrans et nous font souvenir, non sans mélancolie, de la belle époque où, de Capra à Tashlin, l'expression « comédie américaine » signifiait rythme, loufoquerie, humour corrosif et percutant.

Le théâtre en conserve que l'on nous offre aujourd'hui (1) n'est qu'un héritier timide, poussif et paralytique de ce vigoureux théâtre.

Dans un champ de tulipes

Distinguons cependant les films de George Sidney, qui n'échappent pas à la mollesse générale, mais s'appuient sur des pièces de qualité. « La Chérie de Jupiter » ridiculisait aimablement les superproductions historiques. Dans « Qui était donc cette dame ? » (2), pour déjouer la jalousie de sa femme, Tony Curtis, aidé de Dean Martin, se fait passer pour un agent du F.B.I. Bientôt se noue un réjouissant imbroglio, riche en rebondissements imprévus.

Lorsque, à la fin, nos faux agents secrets, aux prises avec de vrais espions, tentent de couler le sous-marin où ils se croient prisonniers, alors qu'ils sont enfermés dans la salle des machines de l'Empire State Building, nous frôlons le réjouissant délire de Mack Sennet ou des Marx Brothers. Le canevas est astucieux, le dialogue compte d'excellentes répliques ; l'interprétation, excellente, est dominée par Dean Martin, qui s'affirme comme un grand comédien, sur les traces de Frank Sinatra.

Malheureusement, George Sidney est incapable de donner à son film ce rythme, cette vivacité nécessaires à la réussite. Sa caméra se promène parmi cette pétillante comédie avec la grâce d'un éléphant dans un champ de tulipes. Une jolie fête nous était préparée : elle laisse un goût de champagne éventé...

PIERRE BILLARD.

(1) « Joyeux Anniversaire », pièce de Joseph Fields et Jerome Chodorov. Film de David Miller.
« Qu'est-ce qui fait courir les filles ? », pièce de R. Alexander, film de Henry Levin.
« La Chérie de Jupiter », pièce de R. Sherwood, film de George Sidney.
« Qui était donc cette dame ? », pièce de Norman Krasna, film de George Sidney.
(2) Marbeuf.

THÉATRE

Premier bilan

● *Au cours d'une conférence de presse retentissante, André Malraux avait annoncé une profonde réforme du théâtre en France. Un an après, où en est-on ?*

POUR le Français de la Ve République comme pour l'Athénien du Ve siècle, le théâtre peut être le grand instrument de la culture populaire. Dès son arrivée à ce ministère neuf, le ministère de la Culture, M. André Malraux avait annoncé, au cours d'une conférence de presse retentissante, un certain nombre de mesures qui étaient surtout des changements de personnes (M. de Boisanger au Français, Barrault à l'Odéon, Jullien à l'Opéra, Vilar au Récamier) et des souhaits d'orientation (les amis de Racine contre les amis de Labiche). Peut-on déjà mesurer le chemin parcouru ?

On ne fait de théâtre ni sans auteurs ni sans spectateurs. Reconstitution d'un public, promotion d'un répertoire et, pour cela, assainissement financier des exploitations, aussi bien dans le domaine public que dans le domaine privé, ce sont les aspects non point successifs mais simultanés de toute politique théâtrale.

Il en va du théâtre comme de Lagardère : si le public ne vient plus à lui, il faut qu'il aille au public. La culture, sous peine de tourner au mandarinat et de s'embourgeoiser défini-

(R.T.F.)

ALAIN DANIÉLOU.
Sans aucune ferveur apparente.

Cabarets Dancings
Le SEXY — Nancy Holloway — 68, rue Pierre-Charron — BAL. 25-18
ROYAL LIEU — DANCING — 2, r. des Italiens
Restaurants
LIDO — 21 h. DINER DANSANT — 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY — 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne — ELY. 11-61

GALERIE EUROPE
22, RUE DE SEINE (VIe) - ODE. 66-75
ITINERAIRE SUR TROIS GENERATIONS
SISLEY — RENOIR — BONNARD — VUILLARD
KLEE — LEGER — PICASSO — MIRO
FAUTRIER — DUBUFFET — MANESSIER — WOLS
Juin-Juillet 1960

tivement, a besoin elle aussi d'une réforme des circuits de distribution. Il faut multiplier les points où l'on vend du bon spectacle et en faciliter l'accès. Quelque chose avait été tenté dans ce sens par le régime précédent : l'expérience Vilar, c'est un peu une expérience Leclerc et son succès doit encourager à étendre un certain nombre de réformes (prix des places, suppression des pourboires, heure des spectacles, organisation collective des spectateurs, etc.). En province, on avait créé un certain nombre de centres plus ou moins animés du même esprit (Strasbourg, Saint-Etienne, Rennes, Toulouse, etc.). Politique qui a été reprise et développée, à la fois par l'aide financière et par l'aide morale, en faisant venir les centres à Paris, par exemple (Gignoux au Récamier, Dasté au théâtre de France). Il y a même eu création d'un nouveau centre (André Reybaz dans le Nord), soutien substantiel à certaines entreprises (Roger Planchon à Villeurbanne), encouragement aux troupes permanentes qui essaient de naître ou de renaître dans certaines villes, voire à des sortes de commandos qui vont sporadiquement tenter une expérience théâtrale dans un coin perdu ou à ceux, nombreux, trop nombreux parfois, qui veulent animer un festival.

La politique du pissenlit

Si l'on essayait de dresser une carte de la pénétration théâtrale en France, comme le docteur Knock dresse une carte de la pénétration médicale dans son canton, on trouverait encore d'immenses zones déshéritées (à commencer par les grandes communes en plein développement démographique de la banlieue parisienne), mais les positions acquises semblent se maintenir et même s'améliorer. Dans quelles conditions difficiles, ceux qui participent à l'expérience le savent à leurs dépens. Après avoir planté, il faudra construire, construire des salles, améliorer les conditions de travail, la situation des artistes, etc. Pour cela, il faudra beaucoup d'argent, il faudra beaucoup de temps, il faudra aussi beaucoup de spectateurs.

L'argent, dans une affaire théâtrale, peut venir d'en haut ou d'en bas : de la manne des subventions ou du guichet de location. Pour les entreprises qui relèvent directement de l'Etat, le problème des subventions est un problème de volume et le volume d'argent mis à la disposition du ministère de la Culture est un problème de politique générale : une bombe au Sahara, cela représente beaucoup de « feux » pour un pensionnaire du Français... Pour les entreprises théâtrales privées, le problème des subventions est aussi un problème de distribution. La commission des finances du Conseil de la République, en 1954, dénonçait ironiquement « le manque de suite de la politique théâtrale actuelle, ou sans doute le manque de politique du système actuel des subventions... » On a trop souvent pratiqué, en effet, la politique du pissenlit qui sert d'emblème à un célèbre dictionnaire : je sème à tout vent, un million à droite, cinq millions à gauche, pour encourager un analphabète aussi bien qu'un jeune animateur de talent.

Un coup de semonce

Réformer ici, c'est aménager une fiscalité excessive et on va sans doute y arriver : la fermeture prématurée de la plupart des salles en mai-juin après une saison bonne pour quelques-uns, désastreuse pour beaucoup, est un coup de semonce. Mais c'est aussi organiser un peu plus fermement une profession qui pousse le goût de l'artisanat jusqu'à l'anarchie et qui confond trop souvent, quand il s'agit du choix du directeur ou de la directrice, indépendance et incompétence. Plus que partout, il faut trouver un équilibre entre « à chacun selon ses mérites » et « à chacun selon ses besoins ». Si cela doit entraîner la mort d'un certain nombre de directeurs-garagistes (ceux qui, au lieu d'exploiter eux-mêmes leur théâtre, le louent sans risques à n'importe qui), on s'en consolera facilement pourvu que cela ne gêne en rien le champignonnement éventuel des jeunes animateurs, des jeunes compagnies et des jeunes talents. Cela semble d'ailleurs tout à fait dans les intention de la direction des Arts et Lettres. Une politique du système des subventions devrait être inspirée uniquement par un souci de qualité esthétique largement entendu, à l'abri de tous les groupes de pression, entrepreneurs de spectacles, chapelles intellectuelles, tendances politiques, etc. Deux réformes peuvent être envisagées ici, l'une par le haut, l'autre par le bas, puisque nous disions que ce sont les sources des recettes : d'une part l'appui financier de l'Etat pourrait être subordonné, comme cela se fait déjà pour le cinéma, à l'avis d'une commission qui tiendrait compte d'abord de l'intérêt artistique du projet, et ensuite, dans une certaine mesure, de la « santé » financière de l'entreprise. D'autre part, en développant et en aidant les associations de spectateurs, même si on n'arrive pas à une sorte de demi-enrégimentement comme en Allemagne, on peut espérer créer des courants et les orienter vers Shakespeare plus que vers Létraz, comme dans le domaine musical on a pu orienter un public vers Bach plutôt que vers Ketelbey et son « Marché persan ».

Car le dernier problème reste, bien entendu, celui de la promotion du répertoire. Dans ce domaine, quel est le bilan des grands subventionnés parisiens ? Il me semble qu'à la Comédie-Française comme au Théâtre National Populaire, on a cette année occupé le terrain plus que l'on n'a cherché à conquérir des terres nouvelles. Amputée d'une salle, gênée par un changement d'administrateur devenu nécessaire en cours de saison, la Comédie-Française n'a pas travaillé à plein rendement : elle a rafraîchi quelques classiques avec les moyens du bord, monté sans génie du Becque et du Jules Renard, présenté un peu lourdement l'« Electre » de Giraudoux, fait un sort à deux niaises pochades de Sacha Guitry. Il faudrait ici un comité de vigilance...

Au T.N.P., préoccupé peut-être parce qu'il disposait d'une nouvelle salle, handicapé aussi par la mort de Gérard Philipe qui bouleversait son programme, Jean Vilar s'est borné à monter avec soin, avec goût, de bons classiques, un excellent Marivaux, un douteux Strindberg.

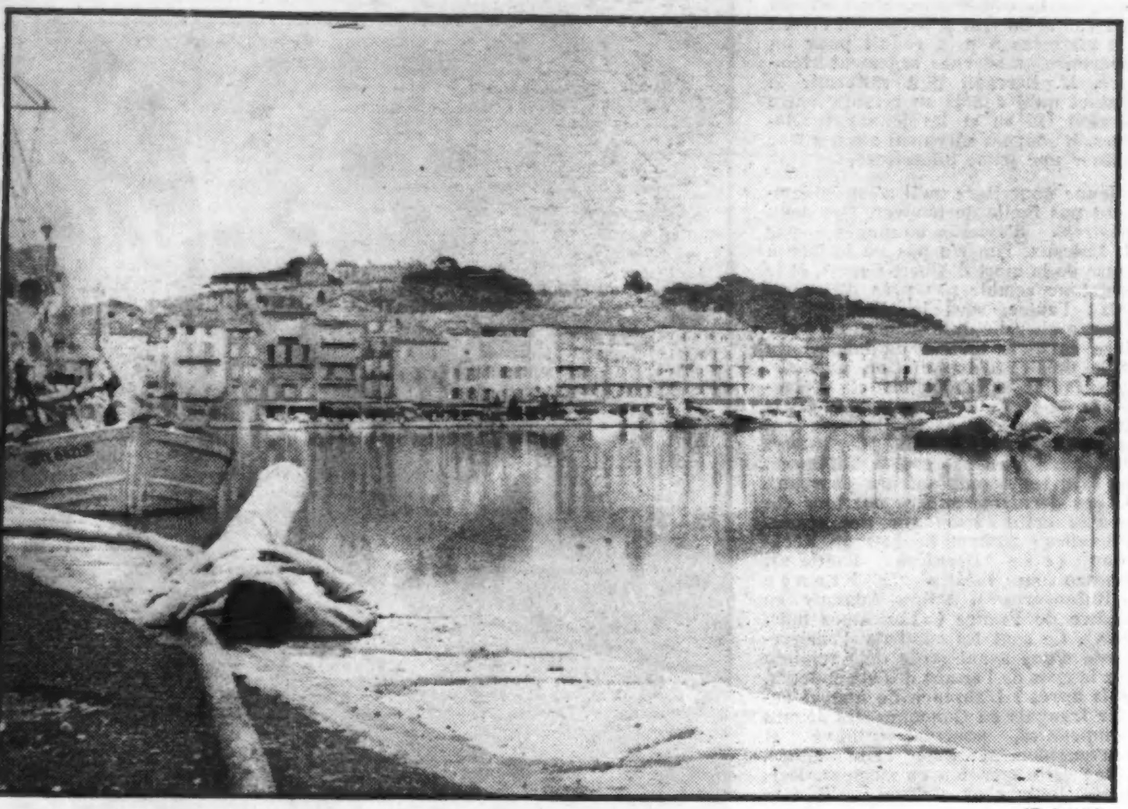
Une jeune nourriture

Confiée à M. Jean-Louis Barrault, la salle retirée au Français a pris un bon départ. Elle nous a montré le « Tête d'Or » d'un indomptable Clau-

→

LA VIE DE PROVINCE

par FRANÇOISE SAGAN



(Dalmas.)

SAINT-TROPEZ, JUILLET 1960.
Le délicieux parfum des vieilles choses.

QUE la vie de province est douce et reposante ! Depuis huit jours, j'ai retrouvé la petite bourgade de Saint-Tropez, dans le Var, où je viens habituellement passer mes vacances et en même temps j'ai retrouvé le délicieux parfum des vieilles choses : rues tortueuses, visages amis, commerçants empressés, non, rien n'a changé. Après Paris et ses ouragans, quel soulagement de retomber en cette petite ville tranquille où l'inattendu est impossible ! Angoulême au bord de l'eau.

La vie de province est une vie réglée. A midi, nous partons tous entre amis déjeuner à ce doux caboulot qui a nom l' « Epi-plage ». Les audacieux se baignent, les autres somnolent au soleil. Puis nous déjeunons par petites tables, animées et affectueuses. Enfin, c'est le jeu de boules ou le jeu de dés, ou plus simplement une de ces bonnes conversations à bâtons rompus où l'esprit se délasse délicieusement. Chacun rentre chez soi, qui dans une coquette villa, qui dans un vieil hôtel confortable, afin de se changer et pouvoir se retrouver, une heure plus tard, tous ensemble, proprets et dispos.

Des sautes d'humeur

Après le dîner, on se dirige vers la salle des fêtes. En vacances, on va au bal, à l'Esquinade, petite pièce éclairée aux bougies et où l'on danse, l'on rit, l'on boit un peu ; certains se tiennent par la main, mais personne n'y voit grand mal. Sans doute ce ne sont pas toujours les mêmes qui se tiennent la main d'une année à l'autre, mais quoi ? même la province a ses sautes d'humeur. Cela permet aux conversations de rouler bon train avec cette pointe exquise de perfidie qui n'appartient qu'aux petites villes.

Vers deux heures du matin, tout le monde rentre, certains pour dormir, certains pour faire l'amour. En se séparant, tout le monde s'embrasse tendrement, comme il sied aux communautés. Demain sera un autre jour.

Non, ma chère tantine, vous pouvez être rassurée, je passe de charmantes vacances. Une seule chose me fait de la peine : imaginez cinquante journalistes acharnés, malheureux et obsédés qui essayent de faire de notre Angoulême-sur-Mer une nouvelle Babylone... qui tentent d'introduire un rythme trépidant dans notre vie paisible... qui voient des scandales où personne n'en voit... Ce ne peut être dans des buts touristiques, ils ne peuvent être payés par le syndicat d'initiative : l'endroit est plein. Enfin... Ce sont les seuls à plaindre : nous sommes tous ravis.

F. S.

Paris au fil de l'eau
Bateaux-Mouches Pont de l'Alma
BAL. 96-10 Promenades Restaurants

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

GEORGE V v.o
MONTE-CARLO v.o
2 fois primé au festival de Cannes
La Ballade du Soldat

del et le « Rhinocéros » d'un Ionesco en voie de domestication. Là aussi, il faudra éviter le mauvais Anouilh comme « La Petite Molière », ne pas trop multiplier les reprises du répertoire de la compagnie, chercher du nouveau et du vrai nouveau. En créant des matinées à prix réduit pour un répertoire moderne sagement tempéré, M. Barrault doit raffermir le contact qu'il a déjà su rétablir entre le vieil Odéon et les jeunes spectateurs. Il songera sûrement aussi à leur donner une jeune nourriture.

Jeune nourriture qu'il n'est évidemment pas facile de trouver. Des deux théâtres d'essai annoncés par M. Malraux, l'un n'a pas vu le jour à cause de la mort d'Albert Camus, et le projet ne semble pas près d'être repris ; l'autre, sous la direction de Vilar, a cherché difficilement un équilibre entre le théâtre de laboratoire et le théâtre d'exploitation normale. Une fantaisie laborieuse et prétentieuse de M. Gatti, une pièce de Boris Vian prématurément vieillie, une tentative intéressante de M. Robert Pinget, ce n'est pas tout à fait assez. En fait, les grands auteurs nouveaux de ces dernières années ont tous été montés cette saison sur des scènes officielles : Samuel Beckett au Récamier (« La Dernière Bande »), Ionesco au théâtre de France (« Rhinocéros »), Arthur Adamov au théâtre de France (« Les Ames mortes »). Ce sont les combats d'arrière-garde d'une avant-garde déjà rejointe par le gros de l'armée des spectateurs. Mais après ? L'absence de nouvel auteur français au Concours des Jeunes Compagnies, pourtant rénové et convenablement doté cette année, laisse cette question en suspens. Mais après tout, c'est naturel : s'il faut beaucoup de temps et de patience pour rapprendre aux spectateurs le chemin de la salle, il est naturel qu'il faille encore plus de patience et de temps pour rapprendre celui de la scène aux poètes...

ROBERT KANTERS.

(Dalmas.)

WILBUR DE PARIS.
La copie devient difficile.

JAZZ

Le Festival d'Antibes

● ***De jeunes perroquets un peu myopes.***

QUE sont-ils venus faire à Antibes ? En veste rouge, vingt musiciens diplômés interprétèrent, devant un public et un jury médusés, un répertoire que Paul Whiteman aurait jugé démodé en 1930 : c'est le grand orchestre de la Radiodiffusion hongroise. Comme ils avaient fait un long voyage et que leur chef semblait terriblement inquiet à l'idée de retourner battu à Budapest, le jury leur accorda, à l'unanimité, un prix de « présentation ». Le grand orchestre de Radio-Belgrade, second candidat venant de l'Est, fit une bonne impression : les arrangements des compositeurs yougoslaves, excellents, sont exécutés par une équipe qui a certainement beaucoup écouté la musique de Count Basie. Ce fut la meilleure surprise de cette première journée d'un Festival qui commençait à se tirer en longueur jusqu'à l'apparition de Wilbur De Paris et de son groupe Nouvelle-Orléans. Auparavant, d'interminables auditions en plein air prouvèrent que si les musiciens européens sont nombreux, actifs, et consciencieux, ils ne sont au mieux que d'excellents perroquets. Dès leurs premières mesures, il est impossible de ne pas évoquer le style d'un chef de file américain. Depuis la mort de Django Reinhardt, le jazz européen, pourtant très vivant comme le prouvait cette compétition, est à la remorque de ce qui se passe à Harlem.

Les Hollandais (le trio Pim Jacobs), les Allemands (le trombone Albert Mangelsdorff) et les Autrichiens (le ténor Hans Köller) seront sans doute les vainqueurs de ce curieux tournoi.

Ce fut une étrange sélection puisque des professionnels chevronnés furent opposés à des amateurs débutants. Ainsi, les couleurs françaises furent défendues par le lauréat de la coupe R.T.F., le quintette d'Arrigo Lorenzi, entièrement constitué de jeunes qui ne jouent que depuis deux ou trois ans. Il aurait fallu, ou bien ne faire participer que des amateurs et, dans ce cas, Lorenzi n'aurait pas été ridicule, ou alors admettre que Martial Solal et Barney Wilel ou Guy Laffite et Claude Luter seraient opposés aux professionnels étrangers.

Une belle leçon

Le dimanche 10 fut consacré à Sidney Bechet. Un buste très peu ressemblant du pionnier du jazz qui mourut en France il y a un an, fut inauguré par le maire. Les organisateurs ayant également eu l'idée audacieuse de reconstituer le fameux mariage de Sidney, Juan-les-Pins fut parcouru, l'après-midi, par un cortège composé de quelques filles déshabillées, de pêcheurs, de cavaliers et d'orchestres. Mme Elisabeth Bechet refit, dans sa calèche, le trajet qu'elle avait parcouru dans la joie quelques années plus tôt en compagnie de son futur mari. Après cette manifestation trop étrange pour être émouvante, un grand concert traditionnel se déroula dans la pinède. Wilbur De Paris démontra avec son orchestre, venu spécialement d'Amérique, que l'on peut jouer dans le style traditionnel avec musicalité, justesse, élégance et swing. Le soin des quatre mélodistes (les deux frères De Paris, Garvin Bushell, Doc Chetam), la décontraction et le swing de la section rythmique, mirent en évidence la terrible décadence subie par ce style lorsqu'il est repris aujourd'hui par des jeunes. Ces noirs quinquagénaires donnèrent une belle leçon à tous leurs imitateurs européens. Le jazz européen, en effet, est un peu myope : lorsque le modèle s'éloigne, la copie devient difficile. Wilbur De Paris et ses hommes nous ont permis d'apprécier pour la première fois le travail d'un véritable orchestre Nouvelle-Orléans, dans la tradition de King Oliver et de Jelly Roll Morton.

FRANK TENOT.

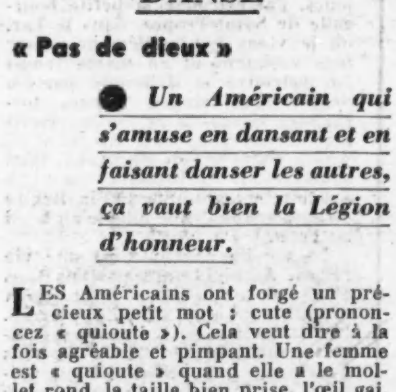
GALERIE MAEGHT
POETES, PEINTRES ET SCULPTEURS
BAZAINE - BRAQUE - BROSSA - A. CALDER - CENDRARS - CHAGALL - René CHAR
CHILLIDA - A. du BOUCHET - J. DUPIN - FIEDLER - A. FRENAUD - GIACOMETTI
J. GUILLEN - M. HERNANDEZ - KANDINSKY - L. LECLERCQ - LEGER - MIRO
PALAZUELO - R. QUENEAU - TAL-COAT - J. TARDIEU - UBAC - P. VOLBOUDT

DANSE

« Pas de dieux »

● ***Un Américain qui s'amuse en dansant et en faisant danser les autres, ça vaut bien la Légion d'honneur.***

LES Américains ont forgé un précieux petit mot : cute (prononcez « quioute »). Cela veut dire à la fois agréable et pimpant. Une femme est « quioute » quand elle a le mollet rond, la taille bien prise, l'œil gai. Au cadeau fantaisie que le touriste



(Pic.)

CLAUDE BESSY ET ATTILIO LABIS.
« How cute ! »

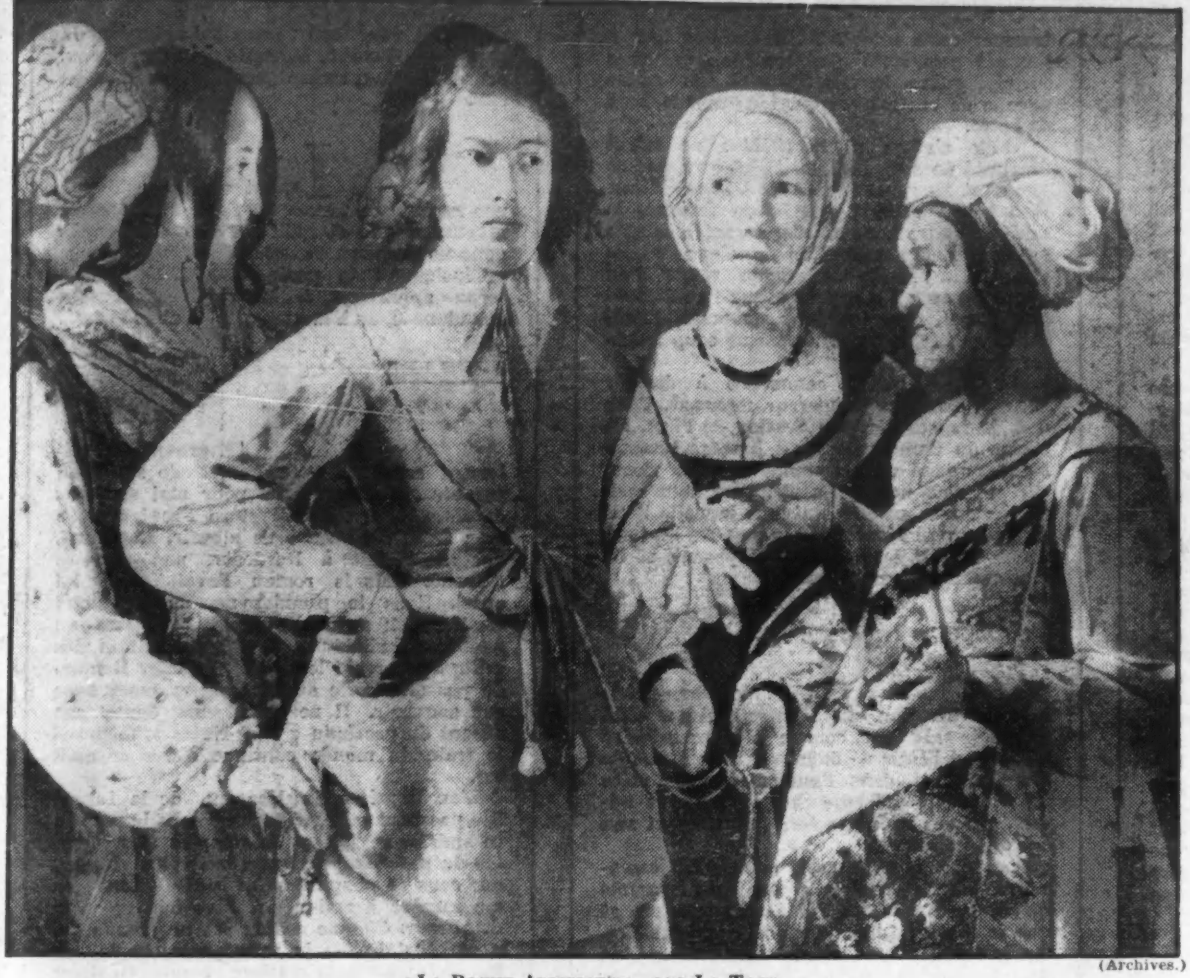
généreux rapporte à ses proches — un porte-clefs représentant l'Arc de Triomphe ou Brigitte Bardot ; des lunettes à monture de vison ; un taille-crayon en Tour Eiffel — on se doit de répondre « How cute ! ». « Quioute » se veut désinvolte, il est l'équivalent du « chien » de nos grand-mères : il exclut complètement l'idée de grâce et de perfection. Greta Garbo n'a jamais été « quioute ». Ni les foulards d'Hermès. Ni, sur le plan du spectacle, « Porgy and Bess », opéra de George Gershwin.

Je suis sûre que celui-ci aurait été assez étonné s'il avait vu sur la scène de l'Opéra de Paris son beau concerto en fa métamorphosé en ballet « quioute » et pimpant. Mais enfin il n'y a jamais de crime de lèse-majesté et le seul fait que Gershwin ait triomphé de la poussière du Palais Garnier est suffisamment réconfortant en soi pour que l'on accueille cette nouveauté avec toute la bonne humeur du monde.

Gene Kelly, auteur de « Pas de dieux », réglé sur ce concerto en fa, est un homme sympathique et rempli de dynamisme. Les films musicaux lui doivent beaucoup. Souvenons-nous d' « Un Américain à Paris » (encore Gershwin) et surtout de « Singing in the rain » qui était de bout en bout coloré et trépidant. Personne mieux que Gene Kelly ne sait faire frétiller en mesure et en technicolor un groupe folklorique, une place de marché, un tableau de Renoir, une rue de Montmartre à la belle saison. C'est un monsieur qui s'amuse en dansant et en dessinant les danses des autres. Rien que cela, à mon avis, mérite la Légion d'honneur (M. Gene Kelly vient d'en être décoré).

Du sang frais

« Pas de dieux » (faiblard, le jeu de mots) raconte les infidélités d'Aphrodite. Zeus, pourtant, lui a offert un beau lit en cuivre, genre Majorelle. Couchée, les pieds plus haut que la tête, la déesse en drapé de mousseline regarde, au moyen d'une longue-vue, la Terre qui fait la nique et la Tour Eiffel, le cochon pendu. Un beau jour, n'y tenant plus, elle succombe aux tentantes propositions d'Eros, s'envole sur un char assez semblable à l'appareil que l'aéronaute Blanchard inventa, en 1785, pour survoler Neuilly, et atterrit à... Cabourg. Là, caracolent un maître-nageur blond et une nageuse dodue. Aphrodite se charge du blond, Eros de la dodue. Des baigneurs se mêlent à leurs ébats, se trémoussent, les garçons dans l'uniforme de James Dean, les filles en maillot une pièce rayé. Mais voici Zeus. Il s'ennuyait là-haut de-



(Archives.)

« La Bonne Aventure », par La Tour.
Une chance exceptionnelle.

vant le lit Majorelle abandonné. Il est bien séduisant ce dieu-là, avec sa chevelure calamistrée, son profil énergique et ses beaux pectoraux. Personnellement, je le préfère mille fois au maître-nageur. Celui-ci d'ailleurs, et sans raison apparente, disparaît avec la baigneuse de Cabourg. Il ne reste plus au maître de l'Olympe qu'à récupérer sa belle. Ce qu'il fait, on ne sait trop pourquoi, dans une cave à vitraux où des créatures à chapeau-cloche et des Bébert à casquette dansent des menuets syncopés. Duel au couteau entre Zeus, devenu apache, et l'un des Bébert. Pas de dieux entre Aphrodite et son seigneur trahi. Table de bar, chaises, comptoir, aucun obstacle ne fait peur à ces dieux aux retrouvailles acrobatiques. Tout finit bien devant un rideau ponceau où fleurissent des réverbères. Les baigneurs sont revenus. C'est à qui gambillera le plus allégrement. Zeus et Madame retournent au ciel dans l'aéronef de M. Blanchard.

Encore une fois, louons le rythme et la gentillesse de ce divertissement. Bien sûr, il n'approche pas, même de très loin, des ballets jazziques de Jérome Robbins. Mais Robbins est le plus grand. Son « Joueur de flûte », quand il fut représenté sur cette même scène de l'Opéra en 1952, fut un éblouissement. Originalité vraie, humour continu, lié admirable de la composition : rien ne manquait. Quant au « New York Export OP. Jazz » qui fut produit l'année dernière à Sarah-Bernhardt, pourrons-nous jamais l'oublier ? Tant de science et tant d'art...

Mais ne soyons pas nostalgiques. Gene Kelly à l'Opéra, c'est peut-être la porte ouverte à Robbins. C'est en tout cas un afflux de sang frais dans cette compagnie où la joie de danser, le moins qu'on puisse en dire, ne paraît pas éclatante. Avant d'incarner les baigneuses de « Pas de dieux », ces demoiselles nous avaient gratifiés d'une représentation de « Giselle » on ne peut plus sinistre. Revêches, certaines même grognons, les Willis inventées par Théophile Gautier, en dépit de leurs ailes de gaze, ressemblaient à des guides qu'une cheftaine abusive fait marcher trop longtemps. Si Gene Kelly leur apprend à aimer leur métier, merci Gene Kelly ! Encore un mot, optimiste, pour conclure. Mlle Bessy, beauté callipyge, démontre avec éclat la supériorité des déesses sur les femmes. M. Labis est un Zeus qui mérite son nom.

CHRISTINE DE RIVOYRE.

(Archives.)

Tête attribuée a Modigliani.
« 25 000 *francs, si vous voulez !* »

ARTS

La chronique de Jean-François Chabrun

● *Curieuses anomalies dans les déplacements internationaux des chefs-d'œuvre français.*

RENE CLAIR ne tournerait sans doute plus aujourd'hui avec la même désinvolture qu'hier « Fantôme à vendre », l'histoire d'un château historique expédié d'Angleterre en Amérique. Les nations sont de jour en jour plus farouchement attachées à leurs trésors artistiques. Dès avant la dernière guerre, les pièces anciennes achetées à Pékin ou à Changhaï devaient être déclarées « copies » pour être embarquées vers l'Europe où elles étaient « réauthentifiées » au déballage, à Paris ou à Londres.

La France, il y a quelques années, arma un navire de guerre pour le transport, Le Havre-New York aller-retour, d'une exposition de ses tapisseries, parmi lesquelles celles d'Angers qu'un prélat plus perspicace que la plupart de ses contemporains avait, au XIXᵉ siècle, rachetées quelques sous à un chiffonnier de son diocèse.

Dans chaque vente publique, un représentant des Musées Nationaux peut actuellement, s'il dispose des crédits nécessaires — ce qui est rare — faire jouer son « droit de préemption », c'est-à-dire acquérir en priorité pour le compte de l'Etat tout objet au prix atteint par la dernière enchère. A la douane, une fois par semaine, ces mêmes représentants des musées supervisent les objets en partance. Ils ont le droit et le devoir d'empêcher la sortie de toute œuvre d'art dont ils considèrent que la vente à l'exportation appauvrirait le patrimoine national. L'exercice de ce droit absolu, puisqu'il n'exige aucune attribution spéciale de crédit, peut se conjuguer avec celui de préemption. Il suffit d'acheter au prix de la valeur déclarée sur la fiche de douane.

Un trésor

Malgré ces précautions, le 10 juin dernier, le Metropolitan Museum de New York convoquait les journalistes pour leur présenter en grande pompe « *l'une des œuvres les plus importantes jamais achetées par le musée* ». Il s'agissait de « La Bonne Aventure », de Georges de La Tour, dont on connaît seulement une douzaine de toiles indiscutables.

Or, ce tableau venait de France, bien que l'histoire ait commencé dans la meilleure tradition des « romans noirs » britanniques : une famille de petits hobereaux bas-bretons possède un trésor ; un moine érudit déclare qu'il s'agit d'un tableau inconnu de La Tour, alerte les conservateurs des musées français qui s'extasient et comptent avec tristesse leurs maigres fonds, tandis qu'un riche marchand étranger, M. Wildenstein, débarrasse la famille de son trésor pour moins de dix millions d'anciens francs. Et huit ans après, le même tableau, dûment nanti des autorisations d'exportation nécessaires, est revendu par le même marchand, à New York, pour une somme évaluée à quatre cents millions d'anciens francs au moins (soit le double du prix des « grands » Van Gogh).

Interrogé en Europe par le correspondant d'un périodique américain, M. Wildenstein (galeries, maisons d'édition, journaux et revues d'art, Paris-New York) s'indigne et téléphone aussitôt aux Etats-Unis pour protester contre « les questions indiscrètes » qui lui sont posées.

Il a offert au Musée du Louvre, comme il en offre périodiquement aux musées importants de divers pays, un « cadeau de bonne amitié ». Une pièce intéressante, mais dont la valeur n'est aucunement comparable à celle de « La Bonne Aventure » : « Le Déjeuner sur l'herbe », de Monet (pas celui de Maret). L'affaire du La Tour est pour lui meilleure que d'autres sans cesser d'être une affaire comme les autres. De son point de vue, il est évident qu'il n'a pas tort.

Un long procès

Du point de vue français, cependant, le « roman noir » tourne à l'enquête administrative. Les résultats n'en sont pas encore connus.

Mais le problème posé par la chance exceptionnelle de M. Wildenstein ne diffère guère, quant au fond, de celui posé par la malchance non moins exceptionnelle d'un petit collectionneur parisien nommé Doddoli, tailleur de son état.

Ayant autrefois hérité d'un vieil artiste montmartrois une très belle tête en pierre sculptée attribuée à Modigliani, il décide, l'an dernier, de la faire expertiser avant de la mettre en vente pour financer la création d'un village de peintres dans l'Ariège. Si la pièce est authentique (on ne connaît que six ou sept statues en pierre de Modigliani), elle vaut plusieurs dizaines de millions. A tort ou à raison, M. Doddoli se méfie des experts français, ses compatriotes. Il préfère prendre l'air de Sotheby, à Londres. Expédition comportant l'indication arbitraire d'une valeur minima de 900.000 francs, puisqu'il n'est question que d'une expertise. Pas d'objection de la part des Musées nationaux. Le transporteur est toutefois convoqué : « *Nous ne pouvons donner le visa définitif que si vous indiquez une valeur réelle. N'importe quoi, cela n'a pas d'importance,* 25.000 *francs, si vous voulez.* » A tout hasard, le propriétaire s'en tient à son chiffre de 900.000 francs.

Quelques heures après, les Musées signifiaient leur volonté d'acquérir l'objet au prix mentionné. C'est ainsi que, depuis plusieurs mois, le Musée d'Art Moderne, à Paris, possède — en attendant le résultat d'un long procès — une pierre payée près d'un million qui en vaut quelques dizaines, à moins qu'il ne s'agisse d'une copie valant à peine le prix d'une bicyclette d'occasion.

Leur honnêteté en général et leur compétence artistique en particulier ne pouvant être mises en cause, on ne saurait trop s'étonner de l'audace des gardiens du patrimoine culturel dans un cas et de leur mansuétude dans l'autre.

On les aimerait du moins beaucoup plus roués que certains ne les accusent, sans preuves, de l'être. Mais il faudrait, pour cela, que le Modigliani fût vrai et le La Tour, faux.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

LA BASSE SEINE NORMANDE
et retour en car
Déjeuner et Promenade
au fil de l'eau
a bord du "NORMAND"
Prix 45 NF tout compris
BATEAUX MOUCHES
Pont de l'Alma
Location : BAL. 96-10

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
Une collection nouvelle
STAËL
VIEIRA DA SILVA
LANSKOY
chaque porte-folio : 48 NF
12 *planches en couleurs grand format*

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

7 JUILLET

De Claude Bourdet, à propos du colloque de Melun : « Il y a échec, et il y a un seul responsable de cet échec : de Gaulle ». Dénoncer l'échec d'une négociation qui en est encore aux préliminaires et dont il n'est personne, dans les deux camps, qui ait jamais douté qu'elle sera longue et difficile, je dis que c'est malhonnête. Que n'attendez-vous, pour accuser le négociateur, que l'affaire soit manquée ? Elle est en cours, vous le savez bien. Le meneur du jeu sera jugé sur le résultat.

Le général de Gaulle incarne une France divisée. Les idéologies antagonistes lui interdisent les solutions « tout d'une pièce » qui d'ailleurs ne satisferaient pas Claude Bourdet, fussent-elles les siennes, puisqu'elles seraient le fait de celui qu'il ose appeler Ponce-Pilate et qu'il exècre.

S'il existe une grandeur que ses pires ennemis devraient reconnaître en de Gaulle, c'est bien qu'il est l'homme le moins capable du geste de Pilate. On ne saurait porter plus loin qu'il ne l'a fait, durant sa vie publique, cette forme de courage la moins répandue qui est de tout assumer, et de l'assumer seul face à son peuple et à l'Histoire. Ah ! non, il ne se lave pas les mains du sang répandu en Algérie. Il lutte pour interrompre une guerre atroce, relayant, dans ce grand travail, la gauche la plus impuissante, la plus maladroite qui se soit jamais manifestée et dont vous êtes le docteur. Et vous redoutez tellement qu'il y parvienne que vous vous pressez de crier à l'échec dès la première passe d'armes, et parce que tout n'a pas été abandonné du premier coup.

L'ENSEMBLE des forces qui s'affrontent crée un état d'immobilité. La négociation n'a pas repris, l'espoir n'a pas reculé. Sous ces eaux immobiles, les passions se taisent et veillent. Comment tromper cette attente ? En d'autres temps, j'aurais commenté quelques lectures. Mais je n'ai guère lu ces temps-ci, du moins aucune de ces œuvres qui engagent le fond de l'être.

Ni le cinéma ni le théâtre ne m'ont détourné de mes pensées. Je n'ai vu que ce que c'est mon métier de voir à la télévision. Mon métier... Hé ! oui. Et je voudrais le faire entendre à ce correspondant anonyme qui a découpé ma dernière chronique de télévision, l'a zébrée au crayon rouge d'un « quelle honte ! » rageur et me l'a adressée quai Conti, pour me faire entendre, j'imagine, que je galvaudais du même coup l'illustre Compagnie.

« Je sens que je commence à devenir Dieu », disait cet empereur mourant. Pour moi, je redoute la pétrification de l'âge. La statue du Commandeur est à notre ressemblance, quand nous sommes devenus vieux, elle est nous-même. La vieillesse d'un écrivain, c'est sa propre statue à laquelle il ne peut plus rien ajouter et sur laquelle les nouvelles vagues de moineaux se posent, et ils l'insultent de leurs fientes.

Quel meilleur remède à la pétrification que d'écrire, puisque c'est ce que je sais faire, comme je tournerais des boulons si j'étais né ouvrier ? Mais écrire de l'immédiat et dans l'immédiat, sans cette idée toujours présente chez l'homme de lettres, que ses moindres écrits s'adressent aux époques lointaines.

Non que je n'aie part, comme les camarades, à cette illusion. Je me flatte parfois qu'un peu de ce que j'ai écrit surnagera et que je survivrai dans quelques cœurs fidèles. Après tout, la mort ne me séparera pas plus de tels lecteurs auxquels je songe que ne l'a fait la vie, puisque nous ne nous serons jamais rencontrés en ce monde. Ce que j'aime dans ma chronique de télévision, c'est qu'il s'agit de papiers éphémères qui ne prétendent pas à l'éternité...

Je vais peu au spectacle, comme disaient les vieilles gens dans ma jeunesse, peu dans le monde, ou point du tout. Vient-on me voir ? Quelques jeunes gens à de longs intervalles. Qui ai-je vu ? Ce petit-neveu d'André Gide qui est aussi le petit-fils de ce Michel Arnaud, spécialiste de Gœthe (son vrai nom était Marcel Drouin), et qui fut au lycée de Bordeaux mon professeur de philosophie.

Que nous sommes étrangers à notre propre histoire ! Je disais à ce garçon que je ne me souvenais pas si en classe de philosophie, Gide m'était déjà connu, si je savais que mon professeur était le beau-frère de cet écrivain qui devait tant compter pour moi. Et lui, ce jeune Michel, qui réunit avec dévotion les pages de son grand-père, parues à la « Revue Blanche » et à la « N.R.F. », il me confiait que parmi ses camarades, candidats à l'Agrégation de Lettres, il n'observait aucune trace d'intérêt pour cette époque si proche, pour les hommes qui animaient la première «N.R.F.». Même le nom de Copeau, m'assurait-il, n'éveille presque plus rien en eux.

Il est certain qu'il y a une rupture plus marquée entre cette époque révolue et celle-ci, qu'il n'y en eut autrefois pour nous avec nos aînés. Il se peut que je m'illusionne : la perspective diffère selon qu'on appartient à la vieille génération abandonnée, ou à la nouvelle qui abandonne...

8 JUILLET

« Le groupe éternellement serré de la mère et de ses cinq enfants... » J'inscris ici pour moi seul ces derniers mots du « Mystère Frontenac » : mon frère aîné vient de mourir, Raymond, qui avait fait à Bordeaux une carrière d'avoué. Mais le roman l'avait tenté lui aussi. Sous le pseudonyme de Raymond Ousilane, il en publia trois dont l'un au moins, « Individu », éveilla l'attention des critiques et reçut le prix du Premier Roman. Je passerai cette semaine de sa mort avec son souvenir. Il ne sera sans doute pas absent du prochain « Bloc-Notes », même si le train du monde continue d'être ce qu'il est.

L'excès même du désordre, de la fureur des passions raciales partout dans le monde, ce sinistre règlement de comptes (les comptes du paternalisme belge sont plus chargés que ceux de peuples moins bénins), tout cela me ramène à moi-même, bien loin de m'en détourner. Chaque cellule est un monde qui a son histoire — je veux parler de la cellule, élément de la matière vivante. Or, c'est le même mot qui évoque la secrète chambre des Religieux et celle plus secrète encore de Catherine de Sienne, « la cellule de la connaissance de soi-même ». Je compte y faire retraite.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

INSTITUT DE CHAILLOT
93, rue Lauriston - PARIS (XVIe)
KLE. 46-24 et 24-04
(METRO BOISSIERE - VICTOR-HUGO)

Cours de Vacances

Préparation intensive à l'entrée dans les différentes classes, de la 6e à la 1re, au B.E.P.C. et au baccalauréat, session de septembre

Révision des programmes - Exercices d'entraînement Compositions de contrôle

★

EFFECTIFS LIMITES
EXTERNAT ET DEMI-PENSION
4 SEMAINES

22 *août* - 17 *septembre*

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber
REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61
ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Lengelaan & Cerf